

Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises

Philippe Busoni

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Barbe de Verrue

Barbe de Verrue était d'une naissance obscure et même illégitime. Elle ne dut son nom qu'à la bonté du comte de Verrue qui l'adopta dans le temps de sa célébrité. Barbe vécut jusqu'à un âge très-avancé. Elle voyagea beaucoup, et, sans être très-belle, eut de nombreuses aventures. Son état était celui de troubadouresse ; elle parcourait les villes et les châteaux en chantant ses poésies, qui lui acquirent une fortune considérable. On lui attribue les fabliaux de Griselidis, de Guillaume au faucon, et d'Aucassin et Nicolette, ainsi qu'un poème intitulé l'Orphée gaulois ou Urgélinde et Cyndorix, lequel avait pour sujet la civilisation des Gaules.

Du chef aux piedz j'ai de haltor
Plus que n'en fault pour n'estre briefve,
Et bien chemeine en senator,
Por ça, ne m'en cuydez plus griefve.
N'est faict mon teyn por esbloir,
Rose onc ne m'ha flory li genes ;
Et sienne Hébé, s'ay peu l'oir,
Choisy n'eust, en moy, Protogenes.
Feurent mes yelx trop pétillanz,
De veyne et d'amorose flame ;
Ors, plus dolcetz, meins scintillanz,
Disent la paiz qu'est en mon ame.
J'ay nez romain et front appert,
Grand, serain, sy que belle aurore ;

Bousche riante, à rose oppert
Du phyltre que mes sens irrore.
Por mon seyn (ne soict blan de neix),
Qui n'arsit, rien qu'à sa peincture ?
Donc est bieau ? non, maiz, comm' phéneix,
Croy n'ha sien pair en la nature.
A moltz feust ma cosme ung lyen.
Jaçoit ne cheust neyre ne blonde ;
En quoy se mene ? Ha ! sçay trop bien !
Maiz ne vay le conter au monde.

Brief, face auguste, à l'er bénin ;
Taille ne gresle ne membrue ;
Bras ronds, col drect, pied femenin :
Cy veyez Barbe di Verrue.

Voyd sien hyvert viegnir li saiges
Comm'als fine bieau jor belle nuict ;
Scet que sont roses por toz eaiges,
Si por toz eaiges sont ennuict.
De ma primevère tempeste
Ne me remembre sans plézir ;
Ains qui dança molt à la feste,
Au soir n'ha regret de gézir.
Dant que vy cheoir foilles d'altomne,
Belle tretoz m'ont proclamé ;
Tretoz, adez, me dizent bonne ;
Ne sçay le nom qu'ay plus amé.
Heur ne despans de gentillesse ;
Contre li tanz n'ay de rancœur ;
L'er m'a changié ; n'est de vieillesse

Por de qui n'ha changié le cœur.
Bien soye ung tantet jà vieillotte,
Me duict la cort di jovancels ;
Ains n'hay regret que gent'fillotte
M'emble, au sien tor, j'osnes ancels

Me duict veoir doulces pastourettes
Maynant lor bergierot gentilz,
Cœillir aveline et flourettes,
Enmyen fustayes et cortillz.
Me duict veoir, soubz vertes tonnelles,
Coulple adfyant les feulx du jor ;
Me duict oyr chant des vilanelles
Appeller un combat d'amor.
Me duict (bien qu'avecque l'or dames
Gabent di miens rescitz longuetz),
Si conte plaids d'antiques flames,
Soubryer nos jolis friquetz.
Lor est adviz que rien ne mene ;
Ont en pitié mes cheveulx blans ;
Riottent, si lor conte, esmene,
Qu'heuz lors pairs à mes piedz tremblans.
Et, de ma part, ne riz sans faindre,
De veoir parpeillons esvolez
Sy narguillanz, prest à s'estaindre
Flammel qui tout en ha bruslez !

Agnès de Bragelongne

Agnes de Bragelongne de Plancy vivait sous Philippe-Auguste ; elle était fille du comte de Tonnerre, et fut mariée très-jeune au comte de Plancy, après la mort duquel elle épousa Henri de Craon, qu'elle aimait depuis long-temps et qu'elle a chanté dans ses poésies. On attribue à cette trouveresse le poème de Gabrielle de Vergy, qui n'est qu'un roman versifié. Cet ouvrage est d'ailleurs remarquable en ce que les rimes masculines et féminines y furent entrelacées pour la première fois.

Par tendre Amors qui te jaloze,
Par li Grâces qui t'ont parfaict,
Et par Vénus qui te prespoze
A cil que norrist de son laict,
Craon, bieau Craon que j'adore,
Diex de mon cuer deffends ma foy !
C'est toy qu'elle implore,
Toy qu'elle implore encontre toy !
Que m'ot servy tenter li charmes
Par quoi Circé dompta li cieulx,
Ot d'Achilles brize leiz armes
Rays jaillissant de ti bieaulx yeulx ;
Maiz, s'en despriz de ma lozange,
Tant ne veulx croire à lor povoir,
Tu n'haz, mon bel ange,
Bel ange, n'haz rien qu'à te veoir.
Vaz, loing d'Agnès portant la flame
Au cuer d'Héleines et Saphos,
Deiz Paris, deiz Phaon soubz lame,
Consoler filles de Paphos !

Non, phéneix d'attraicts ! deigne attendre
Que ciel, por l'heur de tes bieaulx jors,
Ravive ez ma cendre,
Ez ma cendre, un phéneix d'amors !

Ore en déduict, ores en lermes,
Voz pri me dire, ô cuers infermes
(Se tant en est, comm'est li miens),
Amors est-il malz ? est-il biens ?....
S'est malz, d'où vient que nuz l'empesche
D'enchaener tendre josnesche ?
Sçay contre li siens carreletz,
Foibles escus, casques, borletz ;
Maiz n'est-il plante qu'en guarisse
Ny d'encanter qui le jorisse ?
Le maugréer ?.... ha l'air si dous !
Le fuyr ?.... cort plus viste que nous !
S'est biens ! porquoy tosjors le creindre,
Et mesmes quant sobrit, se pleindre
De son delittable povoir ?....
Ha ! ne gronce, qui peult avoir
Déduict en myen paynes qu'endure !
Car n'est pas de gieux qui meins dure ;
Tote seyzon ne pond li flours ;
Emprez deiz riz viegnent deiz plours.
Ore en déduict, ores en lermes,
Voz pri me dire, ô cuers infermes,
(Se tant en est, comm'est li miens),
Amors est-il malz ? est-il biens ?

Doete de Troyes

Doëte de Troyes naquit dans cette ville en 1220 et mourut en 1265. Elle accompagna son frère Thierry, dit le Vaillant, au couronnement de l'empereur Conrad, à Mayence, où elle fut admirée à cause de son esprit et de sa beauté. Doëte attira tellement l'attention de l'empereur, qu'il lui fit des propositions que sa vertu dut repousser ; les vers suivants ont trait à cette circonstance de sa vie :

L'aigle, ez haultz cieulx, oit dolce colombe,
Cy-bas, en paix, rouccoulant seyz amours :
Viens-çà, dict l'oyzel-dieu, viens, fidèle palombe,
Soubz mon esle plasner en leyz célestes cours.
Non, roi deyz airs, respond ; me duict la terre ;
Aux mortels portez le tonnerre,
Et m'y layssez leur noncier leyz beaux jours.
Tant qu'à ma voix accorderay ma lyre,
Iray chantant le plus beau des Cœzars.
Vous dirai-je, ô beautés qu'Apollon daigne élire,
Courez ! Sceptre romain tient filz du roy deyz arts.
Mesme en sien ost, ne vous suye peur ne honte,
Et puet, blanc ramier d'Amathonte
Nicter encor dans leyz casques de Mars.

Quant revient la seyzon que l'herbe reverdoie ;
Que di fléons cléretz, la terre alme s'ondoie ;
Qu'esjoissent oyzels, de lors gracieulx chantz,
Li bois, et la prée, et li chamz ;
Soir et matin, filles, n'allez solettes,
Quierre, ez gazons, derraines violettes !

Serpent y gist, que n'y mord au talon ;
Por ce n'est-il, tendres poulettes,
Por ce n'est-il que plus félon.

Béatrix de Savoie

Béatrix de Savoie naquit à Montpellier en 1176. Elle épousa Raymond Bérenger, comte de Provence, et fit de la cour de ce prince l'asile des lettres et des sciences. C'est Béatrix, et non pas une comtesse Marguerite de Flandre, que Richard-Cœur-de-Lion invoquait dans sa prison. Cette princesse est morte en 1269 ; on lui attribue le fabliau de la Fée Urgèle et quelques lais d'amour à stances inégales.

Voici deux couplets de Béatrix à Richard :

Sçay qu'est ung feu, courant de veyne en veyne ;
Feu que nuz hom puet n'estraindre ne fuyr ;

Qu'heur en soulcy torne et déduicts en payne,
Et, sy, nos cuers ez torments faict se duyr.
Por vos aymer, très-vaillant syre,
D'ung tel amors,
Mon cuer, et ma voix et ma lyre
Sont en discors.
Mais si voliez de votre ancelle et dame,
Ez feulx plus dolz, le cuer tendre ployer,
Dont, l'attyzant, gloire apurit la flame,
Et treuve, en soy, digne et noble loyer :
Por, sy, vous aymer, vous le dire

Jusqu'à la mors,
Mon cuer, et ma voix et ma lyre
Sont jà d'accors.

Marie de France

Cette femme est l'une des premières de son sexe qui aient fait des vers français, et occupe un rang distingué parmi les poètes anglo-normands, dans les écrits desquels on devait espérer de trouver quelques renseignements sur ce qui la concerne ; mais tous, à l'exception de Denys Pyramus, qui d'ailleurs en dit peu de chose, ont gardé un profond silence sur cette muse, bien supérieure à son siècle par ses lumières, par ses sentiments et par le courage qu'elle eut de dire la vérité à des oreilles mal disposées ou peu accoutumées à l'entendre. Marie naquit en France, comme l'indique son nom ; mais elle a laissé ignorer dans quelle province elle avait reçu le jour et les raisons qui l'avaient déterminée à passer en Angleterre, où elle a composé tous ses ouvrages. Il y a cependant tout lieu de croire que Marie était née dans la Normandie. On voit par les notes jointes aux Œuvres de Clotilde de Surville, publiées en 1826 par MM. Charles Nodier et de Roujoux, que M. de Surville a fixé (on ne sait d'après quels documents) la naissance de Marie de France en 1200, et sa mort en 1268. Il est à regretter que les écrits de cette femme célèbre n'aient jeté aucune clarté sur sa vie privée, sur le nom et sur le rang de sa famille.

Les premières productions de Marie sont une collection de lais en vers français qui renferment plusieurs histoires ou aventures

galantes arrivées à de vaillants chevaliers. Ces lais, qui sont au nombre de quatorze, se trouvent avec la traduction en prose dans le premier volume du recueil des poésies de Marie de France, publié en 1820 par B. de Roquefort ; nous nous bornons à rapporter le prologue qui les précède.

Les fables de Marie, au nombre de cent trois, composées avec cet esprit qui pénètre les secrets du cœur humain, se font remarquer surtout par une raison supérieure, par un esprit simple et naïf dans le récit, et par une justesse fine et délicate dans la morale et les réflexions. On y retrouve cette simplicité de style particulière à nos romans anciens, et qui fait douter si La Fontaine n'a pas plutôt imité notre auteur que les fabulistes d'Athènes et de Rome.

La dernière production de Marie de France est le conte du Purgatoire de Saint-Patrice, traduit du latin et mis en vers français. Ce conte et les fables de Marie (dont nous donnerons quelques-unes avec le prologue et l'épilogue, qui ont trait aux fables) composent le second volume du recueil de M. de Roquefort.

Ki Deus ad doné en science,
De parler la bone éloquence,
Ne s'en deit taisir ne celer,
Ainz se deit volunters mustrer.
Quant nus granz biens est mult oïz,
Dunc à per-mesmes est-il fluriz ;
E quant loez est de plusurs
Dunc ad espandues ses flurs.
Custume fut as ansciens
Ceo le tesmoine Prescieu,

Es livres que jadis feseient,
Assez obscurement diseient,
Sur ceus ki à venir esteient
Et ki aprendre les deveient,
Ki puessent glosser la lettre
E de sur leur sen le surplus mettre ;
Li philosophe le saveient
Et par eus mesmes entendeient
Cume plus trespassèrent le tens,
E plus furent sutil de sens,
E plus se savèrent garder,
De ceo ki est è trespasser.
Ki de vice se volt défendre

Estudier deit è entendre ;
E grevos ovres comencier,
Par se puet plus esloignier,
E de grant dolur délivrer,
Pur ceo començai à penser
D'aukune bone estoire faire,
E de latin en romaunz traire ;
Mais ne me fust guaires de pris
Tant se sunt altres entremis.
Des Lais pensai k'oï aveie
Ne dutai pas, bien le saveie,
Ke pur remanbrance les firent
Des aventures k'il oïrent,
Cil ki primes les comencièrent,
Et ki avant les romancièrent :
Plusurs en ai oï conter,
Ne voil laisser ne s'oblier ;

Rimez en ai, è fait ditié
Soventes fiez en ai veillié,
En l'honur de vos, nobles reis,
Ki tant estes pruz è curteis,
A ki tute joie s'encline,
Et en ki quoer tuz biens racine,
M'entremis de Lais assembler
Por rime faire è reconter.
En mun quoer penseie è diseie,
Sire, ke vus presentereie ;
Si vus les plaist à receveir,
Mult me ferez grant joie aveir.
A-tus-jurs-mais en serai lie.
Ne me tenez à surquidie,
Si vos os faire icest présent.
Ore ocz le comencement.

Cil ki seivent de trovéure,
Devreient bien mettre leur eure
Es buns livres è ès escris,
E ès essamples, è ès dis,
Ke li filosofe truvèrent,
E escrirent è ramembrèrent
Pur moralité escriveient
Les buns proverbes ke il ooient ;
Ke cil amender se péuissent
E lur entente en bien méissent ;
Si firent li encien père.
Romulus qui fu emperère,
A sun fill escrit è mandu,
E par essample li mustru,

Cum il se puist cuntreguetier,
K'hum ne le peust engingnier.
Izopes escrit à sun mestre
Ki bien quenust lui è sun estre,
Unes fables k'il ot truvées
De griec en laitin translatées ;
Mervoille en urent li plusur
K'il mist sun sens en tel labur ;
Mès n'i ad fables, ne folie,
U il n'ad de filosofie

As essamples qui sunt après,
U des cuntes sunt li grant fès.
A moi qui la rime en doit feire
N'avenist noient à retreire,
Plusurs paroles que i sunt.
Meiz ne purquant cil m'en semunt
Ki flourz est de chevalerie,
D'anseignemenz de curteisie ;
E quant tex hum n'en ad requise,
Ne voil lessier en nule guise
Que n'i mette traveil è peine ;
Or ke m'en tiegne pur vileine
Mult deit fère pur sa prieière.
Ci cummencerai la primière
Des fables k'Ysopez escrit,
K'à son meistre manda et dist.

Du coc racunte ki munta
Sour un fémier, è si grata
Selunc nature purchaceit,

Sa viande cum il soleit :
Une chière jame truva,
Clère la vit, si l'esgarda ;
Je cuidai, feit-il, purchacier,
Ma viande sor cest fémier,
Or ai ici jame truvée,
Par moi ne serez remuée.
S'uns rices hum ci vus travast,
Bien sei ke d'or vus énurast ;
Si en creust vustre clartei,
Pur l'or ki a mult grant biantei.
Quant ma vulentei n'ai de tei
Jà nul hénor nauraz par mei.

Autresi est de meinte gent,
Se cut ne vient à lur talent,
Cume dou coc è de la jame ;
Véu l'avuns d'ome è de fame :
Bien, ne hénor, noient ne prisent,
Le pis prendent, le mielx despisent.

Par une feie ce vus recunt
Passeit un chiens desus un punt ;
Un fourmaige en se geule tint,
Quant il enmi cel punt parvint
En l'aigue vit l'ombre dou fourmaige.
Pur pensa sei en sun curaige
K'il les vuleit aveir an deus,
Iluec fu-il trop cuveiteus.
En l'iaue sunt, sa buche ovri,
E li fourmaiges li chéi,

E umbre vit, è umbre fu,
E sun fourmaige en ot perdu

Pur ce ne deivent custier
Cil ki trop voelent coveitier,
Ki plus coveite que sun dreit
Par li méismes se déceit ;
Kar ce k'il a pert-il suvent
E de l'autrui n'a-il talent.

D'un hume voil ici mustrer
E par essample ramembrer ;
De ses mains cunte et de ses piez
Et de sun chief qui ert iriez,
Envers sun ventre k'il purta
Por lur gaaing que il gasta
Qant il ne volst rien traveillier
Se li tolirent le mengier
Mais kant li ventres géuna
Hastiwement s'afebloia,
E mains è piez, qu'il ne pooient
Si traviller cum il suloient.
Qant le grant fobleté sentirent,
Mangier è boivre au ventre uffrirent.
Mais trop l'orent fet géuner
Si qu'il ne pooit riens guster ;
Li ventres revet au neent
E mains è piez tut ensement

Cest essample puet-om véoir.
Chascuns franz-hums le doit savoir,
Nus ne puet mie aveir honour

Qui hunte fet à sengnour,
Ne li sires tut ensement
Pur qu'il voille honir sa gent
Se l'nns à l'altre en ert fallis
Andui en èrent mal-ballis.

Uns liuns fu mult travelliez
E de courre mout anuiez,
En une grave fist sun lit
Bien fu malades à sun dit.
Les bestes fist à sei venir
Car il voleit, ce dist, chosir
Qui miex purreit el bos cachier
E sa viande li pourcachier.
Li unes è autres si mandeit,
Les occicit è déwoureit ;
Mix les voleit einsi mengier
Qu'après courre et travillier.
Li gourpix fu aveuc alez
Hors de la grave est arestez,
Des novelles voleit oïr
Ainz qu'il vausist avant venir.
Li lions cil si esgarda,
Iréement li demanda
Purquoi ne volt venir avaunt,
Li golpilz li respunt à-taunt :
Sire, fet-il, ni ose entrer,
Car n'en vois nule returner
Des bestes qui ainc y entrèrent
E pur vus véir i alèrent.

De cort à roi est ensement,
Tiens y entre légièrement
Mieuz li vaudroit plus loinz ester
Por les novelles escuter.

Au finement de cest escrit,
K'en romanz ai turné et dit,
Me numerai par remumbrance ;
Marie ai nom, si sui de France.
Puet bien estre ke clers plusur
Si prenreient sor eus mun labur ;
Ne voil ke nus sor lui le die
Cil uvre mal qui sei ublie.
Pur amur le cumte Willaume,
Le plus vaillant de cest royaume,
M'entremit de cest livre feire
E de l'angleiz en roman treire.
Ysopet apeluns ce livre
Qu'il traveilla et fist escrire ;
De griec en latin le turna.
Li rois Henris qui moult l'ama
Le translata puis en engleiz
E jeo l'ai rimé en franceiz
Si cum gel'truvai premièrement.
Or prie à Dieu omnipotent
Que tel œuvre me laist enprendre,
Avant que puisse l'ame rendre.
La-suz en paradiz tut dreit
Dites Amen ke Deus l'ottreit.

Ceux à qui le ciel a départi le talent oratoire, loin de cacher leur science, doivent au contraire révéler leur doctrine et la propager. L'homme qui publie les bons exemples, est alors bien digne d'estime ; aussi est-il loué de tous dès l'instant où il les met en pratique. D'après le témoignage de Priscien, on voit qu'il était d'usage parmi les écrivains de l'antiquité, de placer parfois dans leurs ouvrages des passages obscurs, dans le dessein d'embarrasser ceux qui, par la suite, voudraient les étudier et les interpréter. C'est par cette raison que les philosophes qui les entendent parfaitement, parce qu'ils ont consacré leur temps à cette étude, s'attachent à commenter et à expliquer ce qui pourrait paraître diffus. Les philosophes savent se garantir de faire ce qui est mal, et ceux qui désirent marcher sur leurs traces doivent étudier et s'instruire, se donner de la peine pour en recueillir le fruit. D'après les exemples qui viennent d'être rapportés, j'avais eu d'abord l'intention de traduire quelque bonne histoire du latin en français ; mais je m'aperçus bientôt que beaucoup d'autres écrivains avaient entrepris un semblable travail, et que le mien offrirait un faible intérêt. C'est alors que je me déterminai à mettre en vers d'anciens lais que j'avais entendu raconter. Je savais, à n'en pouvoir douter, que nos aïeux les avaient écrits ou composés pour garder le souvenir des aventures qui s'étaient passées de leur temps. J'en ai entendu réciter plusieurs que je ne veux pas laisser perdre ; c'est pour cela que j'ai entrepris de les mettre en vers, travail qui m'a coûté bien des veilles.

C'est par vos ordres, noble prince, si preux et si courtois, vous qui possédez toutes les qualités du cœur et de l'esprit, que j'ai rassemblé les lais que j'ai traités. Aussi la reconnaissance me fait-elle un devoir de vous en faire l'hommage ; je n'éprouverai jamais de plaisir plus grand, si vous daignez l'accepter, et ne perdrai ja-

mais le souvenir de cette faveur. Veuillez ne pas m'accuser de présomption si j'ose vous offrir mon travail, et daignez en écouter le commencement.

Sainte des Prez

Sainte des Prez, élève d'Agnès de Bragelongne de Plancy, avait donné son cœur à Seymours, gentilhomme anglais. Elle fut vivement recherchée par Guillebert d'Erneville, trouvère renommé ; mais elle refusa de l'épouser. Guillebert venait de lui déclarer son amour quand elle adressa à Seymours les stances suivantes :

Bieau Guillebert, un riz tendre et perdelittable,
Ne m'ha-t-il donq, cruel, requiz d'amors ?
Qu'ay sçu respondre au plainct de son cuer lamentable ?
Las ! que t'amoye… et que me doinz la mors !
Viens me ravyr es sons de ta voix flatteresse,
Ez feu disert de seiz touchants regartz.
Maiz non ! por qui t'ha veu, font d'amorose yvresse,
N'ha Cupido plus onc ny feuls, ny dartz.

Sainte des Prez était devenue amoureuse de Seymours dès l'âge de douze ans : Seymours, qui en avait trente alors, ne partagea point la passion d'un enfant. Il l'épousa dix ans plus tard ; mais il la perdit presque aussitôt. Agnès de Bragelongne était morte avant elle.

Agnez, s'ez fond deiz reigne sombre,
Tien dolz regart vaz levant jusqu'à moy,
Veyant cil qu'ha reçeu ma foy,

Dis, quoy me fault ; quoy plus me fault, chère ombre,
Se n'est d'amer si bien que toy ?
Quand Seymours desprizoit ma flame,
Spérois-je enfant, feulx d'aige meur ?
Ors, m'yvrent tant que tiens plus seur
Tel heur à moi nonc faillir, ô belle ame,
Que moi nonc faillir à tel heur

Flore de Rose

Nous ne connaissons de cette trouveresse que les vers suivants, relatifs à Guillaume de Lorris, auteur critique de ce temps, et qui faisaient partie d'un morceau intitulé Conseil à Jean de Meung (le continuateur de Lorris, et connu aussi sous le nom de Clopinel).

Guillaume de Lorris, dit Flore, ne fut pas toujours juste, car

Peult-on l'estre, quant on se plainct ?
Quant sort d'aultruy, sans espoyr, ou jalouze,
L'esprit, du cuer, brief, querelles espouze…
Puiz, ung amant croit ce qu'il creinct.
Maiz n'alla poinct, en vray satyre,
Tout voyle embler aux amors ingénus ;
Seiz vains escartz, ormais, n'ont faict Vénus
Rougir d'aveoir monté sa lyre.
Sien dart, loing nous fasse douler,
Cuer luy soubrit, se bousche n'oze ;
Et flours estanchent, de la roze,
Sang que l'espine feist couler.

❖

Justine de Lévi

Justine de Levi, fille d'André Perotti, de Sasso Ferrato, descendant de l'illustre maison de Levi, naquit à Crémone, cultiva avec succès la poésie italienne et fut contemporaine de Pétrarque, avec lequel elle entretint une correspondance littéraire. Ce fut elle qui lui adressa ce sonnet si connu, qui commence par ce vers :

Jo vorrei pur drizzar queste mei piume,

et auquel Pétrarque répondit par un autre sonnet fait sur les mêmes rimes et commençant ainsi :

La gola, il sonno, e l'oziose piume, etc.

Mais, pour éviter jusque l'apparence de la rivalité avec ce célèbre poète, elle se décida à ne plus écrire qu'en français. Justine de Levi épousa Louis de Puytendre, gentilhomme français habitant les bords du Rhône, et fut la bisaïeule de Clotilde de Surville. Voici l'extrait d'une pièce de vers qu'elle fit à la louange de Louis de Puytendre.

C'est icy qu'apparust à ma veue encharmée
Le héroz que seulet tiens l'esgal d'ugne armée,
Que, por sien bel Adon, eust prins mère d'Amour,
Et diroit Orphéos, Dieou que lance le jour !...
Pardonne, ô tendre Eros ! s'entr'iceux ne te nomme ;
Maiz ne scay l'enfançon comparer au josne homme :

T'eusse veu sanz esmoy ; ne le vis sanz paslir,
Me troubler, perdre voix, palpiter, fresmollir ;
Languir de volupté, sentir en ma poictrine,
Toute en rapides feulx, circuler ta Cyprine…

Christine de Pisan

Christine de Pisan naquit à Venise en 1363. Son père, Thomas de Pisan, astrologue renommé, fut appelé en 1368 à la cour de Charles V, qui le nomma un de ses conseillers et son astrologue en titre. Christine fut élevée en France et ne quitta plus sa nouvelle patrie. Elle épousa Étienne Castel, dont elle eut plusieurs enfants. Après la mort de son mari, étant oubliée de la cour de Charles VI, qui avait fait mourir son vieux père de chagrin, elle se vit engagée dans des procès ruineux ; mais le malheur, loin d'abattre Christine, redoubla son courage et lui révéla son talent. Elle parvint à sauver quelques débris de sa fortune et se dévoua aux travaux littéraires pour assurer le sort de sa famille. Historien et poète, Christine de Pisan fut aussi moraliste, publiciste et philosophe. Il ne lui manqua véritablement que le rôle d'orateur que son sexe, dont elle eut d'ailleurs toutes les vertus, ne lui permettait pas de remplir. On ne connaît point l'époque précise de la mort de cette femme célèbre. On sait seulement que vers la fin de ses jours elle se retira dans une abbaye. Ses principaux ouvrages en vers sont : Roman d'Othea et d'Hector ou les Cent histoires de Troye, le Dit de la Pastoure, le Duc des vrais amants, le Début des deux amants, le Dit de Poissy, le Livre des Trois jugements, la Pucelle d'Orléans, poèmes, et la Prière à Notre-Dame, chant en

dix-huit strophes ou douzains. Quant à ses œuvres en prose, elles sont trop nombreuses pour pouvoir être citées ici.

Plourez, Françoys, tous d'un commun vouloir :
Grans et petis, plourez ceste grant perte !
Plourez, bon roy, bien vous devez douloir ;
Plourer devez vostre grevance apperte !
Plourez la mort de cil qui, par desserte,
Amer deviez et par droit de lignaige,
Vostre loyal noble oncle, le très saige,
Des Bourguignons prince et duc excellent ;
Car je vous dy qu'en mainte grant besongne
Encor direz trestuit à cuer dollent :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgongne. »

Plourez, Berry, et plourez tuit sy hoir !
Car cause avez, mort la vous a ouverte !
Duc d'Orléans, moult vous en doit chaloir ;
Car par son scens mainte faulte est couverte !
Duc des Bretons, plourez ; car je suis certe
Qu'affaire arez de luy en vo jeune aage !
Plourez, Flamens, son noble seignourage ;
Tout noble sanc, allez vous adoullant !
Plourez, ses gens ; car joye vous eslongne,
Dont vous direz souvent en vous doullant :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgongne. »
Plourez, royne, et ayez le cuer noir
Pour cil par qui feustes au trosne offerte !
Plourez, dames, sans en joye manoir !
France, plourez ; d'un pillier es déserte,
Dont tu reçoys eschec à descouverte !

Gar toy du mat, quant mort par son oultrage
Tel chevalier t'a toulu, c'est dommaige !
Plourez, pueple commun, sanz estre lent ;
Car moult perdez, et chascun le tesmoingne,
Dont vous direz souvent mate et relent :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgongne. »

Com turtre sui sanz per, toute seulète,
Et com brebis sanz pastour esgarée ;
Car par la mort fut jadis séparée
De mon doulz per, qu'à toute heure regraitte.

Il y a sept ans que le perdi, lassète ;
Mieux me voulsist estre lors entérée.
Com turtre sui !
Car depuis lors en dueil et en souffrète,
Et en meschief très grief sui demourée ;
Ne n'ay espoir, tant com j'are durée,
D'avoir soulas com en joye me mette.
Com turtre sui !

Doulce chose est que mariage ;
Je le puis bien par moy prouver,
Voyre à qui mary bon et sage
A, comme Dieu m'a fait trouver.
Louez en soit-il, qui sauver
Le me vueille ! car son grant bien,
De fait, je puis bien esprouver ;
Et certes le doulz m'aime bien !
La première nuit de mainage,
Très lors poz-je bien esprouver
Son grant bien ; car oncques oultrage

Ne me fist, dont me deust grever.
Mais ains qu'il fust temps de lever,
Cent fois baisa, si com je tien,
Sanz villennie autre rouver ;
Et certes le doulz m'aime bien !

Et disoit par si doulz langage :
« Dieux m'a fait à vous arriver,
Doulce amie ; et pour vostre usage
Je croy qu'il me fist eslever. »
Ainsi fina de resver.
Toute nuit en si fait maintien,
Sanz autrement soy desriver ;
Et certes le doulz m'aime bien !
Princes d'amour me fait desver,
Quant il me dit qu'il est tout mien.
De doulcour me fera crever ;
Et certes le doulz m'aime bien !

Pastoure suis qui me plains
En mes amoureux complains.
Conter vueil ma maladie ;
Puisqu'il fault que je le die,
Comme d'amours trop contraincte
Par force d'amer estrainte,
Diray comment je fus prise
Estrangement par l'emprise
Du Dieu qui les cuers maistroie,
Et qui bien et mal ottroie.
. . . . . .
. . . . . .

Là en l'ombre me séoie
Soubz un chaine, et essayoye
A ouvrer de filz de laine,
En chantant à haulte alaine.
Ceinturètes je faisoie,
Euvrées comme ce fust soye ;
Ou je laçoye coyfettes
Gracieusètement faittes,
Bien tyssues et entières ;
Ou raisiaux, ou panetières
Où l'on met pain et fromage.
Dessoubz le chaine ramage
S'assembloient pastourelles
Et non mie tout par elles ;
Ainçois veissiez, soir et main,
Son ami parmi la main
Venir chascune tenant ;
Plus de vingt en un tenant,
Dont l'un flajolant venoit
Et l'autre un tabour tenoit,
L'autre musète ou chievrète.
N'il n'y avoit si povrète
Qui ne fust riche d'ami !
. . . . . .
. . . . . .
« Partir me fault sanz demour
Pour aller en tel voyage ! »
Ha Dieux ! com piteux visage,
Lassète, adonc je faisois !
Et par grant dolour disoye :

« Or, me voulez-vous occire,
Ma doulce amour, mon doulx sire,
Qui ja vous voulez partir !
Morte une fois, sanz mentir,

Me trouverez au retour ;
Car je ne puis par nul tour
Souffrir longuement tel peine ! »
Et cil adonc m'apaisoit
Doulcement et me baisoit,
Disant : « Ma belle maistrèce,
Pour Dieu ! ceste grant destrèce
Ostez ; car trop il m'enpoise !
Il convient que je m'envoise ;
Mais je reviendray briefment.
Ainsi à Dieu vous commant, »
Me disoit cil que baisoie
Cent fois ; et grant dueil faisoie
Au départir, et toute heure
Tant com duroit la demeure.

❖

Clotilde de Surville

Marguerite-Éléonore-Clotilde de Vallon-Chalys naquit en 1400 ou 1404, dans le Bas-Vivarais. Elle était fille de Louis-Ferdinand-Alphonse de Vallon-Chalys et de Pulchérie de Fay-Collan. Le talent poétique de Clotilde fut très-précoce, car à l'âge de onze ans elle traduisit parfaitement en vers une ode de Pétrarque. Elle

épousa en 1421 Berenger de Surville, gentilhomme beau, bien fait et aimable, qu'elle aimait passionnément ; ce dont on peut juger par plusieurs de ses poésies. Ses principaux ouvrages sont :

Le Chastel d'amour, roman héroïque et pastoral entremêlé de vers.

La Nature de l'univers, poème.

La Phélippeïde, poème.

L'Ombre de Clotilde aux femmes poètes, épître.

Les Cinq plaids d'or, conte. Clotilde de Surville vécut presque centenaire et composa beaucoup d'autres poésies. Ses ouvrages se distinguent par l'esprit, par la naïveté, par la grâce, par l'élévation et la délicatesse des sentiments ; ils peignent surtout l'amour d'une manière aussi vive que pénétrante.

Ce n'est qu'avec une extrême réserve que nous donnons quelques-unes des poésies attribuées à Clotilde de Surville dans des recueils publiés en 1823 et 1826. L'authenticité d'une partie au moins de ces poésies a été contestée assez récemment par un membre de l'Académie française. Clotilde parait réellement ne pas avoir été aussi féconde en œuvres poétiques que le prétendent ses éditeurs. Quelques-uns des morceaux qu'on lui attribue peuvent appartenir à des femmes-auteurs de son temps ; d'autres morceaux pourraient bien avoir été imités ; nous émettons cette dernière opinion, parce que nous avons remarqué une certaine disparité de style, de langage ou d'expressions entre plusieurs de ces poèmes.

Les œuvres de Clotilde de Surville, tant en vers qu'en prose, ont été publiées en 1823 par M. Ch. Vanderbourg, et en 1826 par

MM. Ch. Nodier et de Roujoux.

Il faut voir d'ailleurs l'article intitulé Littérature de la Décade philosophique du 30 messidor an IX, où l'on démontre que les poésies attribuées à Clotilde de Surville sont, au moins en partie, l'ouvrage d'un de nos contemporains qui n'a pas eu le temps ou l'adresse d'entourer sa fiction d'une vraisemblance complète.

Ocher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé !
Dors, petiot ! clos amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx oeillet par le somme oppressé !
Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est faict pour moy !
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre…
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !
Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole !
Dors sur le seyn, le seyn qui t'a porté !
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.
Me soubriraz, amy, dez ton réveil peult-estre ;
Tu soubriraz à meiz regards joyeulx…
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te mirer dans meiz yeulx.
Quoi ! teiz blancs doigtelets abandonnent la mamme,
Où vingt puyzer ta bouschette à playzir !
Ah ! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroiz au gré de mon dézir !
Cher petiot, bel amy, tendre filz que j'adore !
Cher enfançon, mon soulcy, mon amour !

Te voy, toujours te voy, et veulx te veoir encore :
Pour ce trop brief me semblent nuict et jour.
Estend seiz brasselets ; s'espand sur luy le somme ;
Se clost son œil ; plus ne bouge… il s'endort…
N'estoit ce tayn floury deiz couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans leiz bras de la mort ?
Arreste, cher enfant ! j'en fremy toute engtière !
Réveille-toy ! chasse ung fatal propoz !…
Mon filz… pour ung moment… ah ! revoy la lumière !
Au prilx du tien, rendz-moy tout mon repoz !
Doulce erreur ! il dormoit… c'est assez, je respire ;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil !
Ah ! quand voyray cestuy pour qui mon cœur souspire,
Aux miens costez jouir de son réveil ?
Quand te voyra cestuy dont az receu la vie,
Mon jeune espoulx, le plus beau des humains ?
Oui desjà cuide veoir ta mère aux cieulx ravie,
Que tend vers lui teiz innocentes mains !
Comme ira se duysant à ta prime caresse !
Aux miens bayzezs comm't'ira disputant !
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyser sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant…
Qu'aura playzir, en toy, de cerner son imaige,
Seiz grands yeulx vairs, vifs et pourtant si doulx !
Ce front noble et ce tour gracieulx d'un vizaige
Dont l'amour mesme eust fors été jaloux !
Pour moy deiz siens transports onc ne seray jalouse
Quand feroy moinz qu'avec toy les partir :

Faiz, amy, comme luy, l'heur d'une tendre espouse,
Ainz, tant que luy, ne la fasses languir !…

Te parle et ne m'entends… eh ! que dis-je, insensée !
Plus n'oyroit-il, quand fust moult éveillé ?…
Povre cher enfançon ! deiz filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encor débroillé.
Tretouz avons esté, comme ez toy dans ceste heure ;
Triste rayzon que trop tost n'adviendra !
En la paiz dont jouis, s'est possible, ah ! demeure !
A teiz beaux jours mesme il m'en souviendra.

Quels sons plainctifs ! quels cris funèbres !
Rama, teiz échos font ouïr
Soict quand le jour viengt t'esblouir,
Ou qu'aille, au soir, dans leiz ténèbres
S'esvanouir ?
C'est ugne femme doulce et tendre
Qu'entour de fresles ossementz
Parmi l'horreur deiz monumentz
Gesmit, hélas !… et nul d'entendre
A seiz tormentz.
Mère sensible et désolée
Sur seiz lilz dans seiz bras tollus,
Rachel fond en plours superflus,
Et ne veult estre consolée…..
Ils ne sont plus.

Flours deiz martyrs, qu'à payne esclozes,
De l'ennemy d'ung diex naissant,
Meyssonna le glaive impuissant,
Comme de fraiz boutons de rozes,
Ung ject croissant.
De foy du Christ, primes colonnes,

Vegniez, en ceiz jours solemnels,
Vegniez, tendre essaim d'immortels,
Jouer à palmes et couronnes
Sur seiz autels.
Dez qu'apprend le tyran farousche
Qu'ores est né soubz d'humbles toits,
Pour à Sion donner des lois,
David, de ton auguste souche,
Ung roy deiz roys.
S'escrye en anxieuse rage :
« Le sceptre va donq m'eschapper !
Poignarts, ne cessez de frapper,
Sans tous berceaux dans le carnage
Envelopper. »
Diex ! à voz yeux, mères tremblantes,
De tant et foibles enfançons,
Voy, soubz d'impiteux stramaçons,
Tomber de voz mammes sanglantes
Les nourrissons !
Consolez-vous ! pour tant de crimes
N'est le tyran plus en repoz,
En vain l'autheur de voz sanglotz
Du sang de ceiz tendres victimes
Versa leiz flotz.

Sources d'amour ! comme avant prime aurore
D'ung tendre hymen qu'appella mainct souspir,
Quoy ! voz torrentz coulent à pleine amphore !
Arrestez-vous : layssez-donc s'assoupir,
Ung seul moment, brayzier qui me dévore.
Entre leiz bras du mortel que j'adore,

La volupté devance le dézir…
Jaillent, d'où soict, qu'ung bayzer nous colore,
Sources d'amour.
Por m'espargner, tant plus que vous implore,
Tant plus me sens et brusler et transir :
Ah ! se debvez, dez l'aube prez d'esclore,
Me replonger en tels flotz de playzir,
Viens, doulz sommeil ! teiz pavotz sont encore
Sources d'amour.

Tant au loing du roy de mon cœur,
C'est trop, hélaz ! languir seulette !
N'ay plus ny parler ni couleur,
Tant au loing du roy de mon cœur !
N'ha donq pitié de ma langueur
Luy qui n'oyoit que sa poulette ?
Tant au loing du roy de mon cœur
C'est trop, hélaz ! rester seulette !

Du jour qu'ay veu mon roy partir,
Voyle des nuicts couvre le monde ;
Aisles du tamz croy s'allentir,
Du jour qu'ay veu mon roy partir ;
Ne peulx rester, ne peulx sortir,
Qu'entour de moy tout ne responde :
« Du jour qu'ha veu son roy partir,
Voyle des nuicts couvre le monde. »
Il me dizoit : « Je vy pour toy ;
Que la mors seule nous sépare ! »
Je respondoy : « Sy fais-je moy. »
Quand me dizoit : « Je vy pour toy. »

Ors, qu'est si loing, maugré sa foy,
Scay-je le sort qu'il me prépare ?
Luy que dizoit : « Je vy pour toi ;
Que la mors seule nous sépare ! »
N'est pour l'aymer que de le veoir ;
Qui le vist, onc ne fust volage ;
Dust-on l'adorer sanz espoir.
N'est pour l'aymer que de le veoir :
Tant fière qu'atteinct son povoir.
Se complaict en si doux servage :
N'est pour l'aymer que de le veoir ;
Qui le vist, onc ne fust volage.
Leiz flours esclozent soubz seiz pas :
Parfum de roze est sur sa bousche ;
Tout s'embellist des siens appas,
Leiz flours esclozent soubz seiz pas :
Est-il de graces qu'il n'ayt pas,
Ou qu'il ne preste à ce qu'il tousche ?
Leiz flours esclozent soubz seiz pas ;
Parfum de roze est sur sa bousche.

Ans trop heureulx, où les chants du trouverre
Plains deiz haults faicts d'Ivain et de Tristan,
De pallaiz d'or, plus transparents que verre,
D'aislers coursiers plus vistes que l'Autan,
Frappoient d'oubly césars mesme et soudan ;
Que n'ay-je esclos lors, plutost que naguere,
Lorsqu'à Vénus, sy que fer à l'aymant,
Voloist s'ugnir l'honneur en tout roman !
Roman d'amour ne peult aller sanz guerre.
Non peigne un fol, dont poings et cimeterre

Brisent rochiers, comme a-t-on fait Roland ;
N'ung qu'à luy seul fasse trembler la terre,
Ny monts et tours aggrimpe d'ung élan ;
Veulx mon héroz, tendre, aymable et galant,
Qu'aymé du ciel n'en brave le tonnerre,
Qu'ayt force, esclat, poli du diamant ;
Maiz franc guerrier, sanz quoy plus de roman :
Roman d'amour ne peult aller sanz guerre.
Veulx soict d'aymer plus fier que de conquierre ;
Qu'ayt l'air françois, fust-il Angle ou Toscan,
Ayt soing d'amyz plus que de gloire acquierre,
Mesle en son cœur à flammes de volcan
Candeur deiz lys, bonté du pélican ;
Qu'affronte, un pair, roys, fortune et vulguerre,
Gryffon et faye, ogres et talisman ;
Puis qu'en vainqueur couronne le roman
Roman d'amour ne peult aller sanz guerre.

Anne de Marquets

Cette demoiselle, née de parents nobles et riches, fut élevée dans l'étude des belles-lettres et dans la piété. Religieuse à Poissy dans un couvent de l'ordre de St-Dominique, elle ne fut ni de ces dévotes atrabilaires qui croient la piété incompatible avec la poésie, ni de ces personnes qui, par l'abus qu'elles font de leurs talents, déshonorent la sainteté de leur état. Elle fit des siens l'usage qu'elle en devait faire, en les consacrant à la religion ; mais l'austérité du cloître ne l'empêcha point de conserver des relations

avec les gens de lettres estimables qu'elle avait eu occasion de connaître.

Les poésies d'Anne de Marquets respirent la candeur et la piété ; elle y paraît animée d'un zèle aussi solide qu'éclairé. Ronsard et d'autres poètes célèbres de ce temps en ont fait l'éloge. Elle atteignit un âge avancé, mais elle perdit la vue quelque temps avant sa mort qui eut lieu en 1558. Cette fille respectable laissa en mourant à la sœur Marie de Fortia, son amie, religieuse du même couvent, 380 sonnets spirituels ayant trait aux dimanches et aux principales solennités de l'année. Anne de Marquets a, d'ailleurs, fait des pièces fugitives, et composé des sonnets et des devises pour l'assemblée tenue à Poissy en 1561.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant les deux premiers sonnets spirituels de cette muse pieuse.

Ofille de Judée ! ô Jérusalem sainte !
Vous tous qui bénissez le nom de l'Éternel,
Qui chérissez la paix, sainte fille du ciel,
Ne soyez plus gênés de soupçon ni de crainte ;
Si d'angoisse aujourd'hui vous avez l'ame atteinte,
Ressentant du péché l'assaut continuel,
Vous sortirez demain hors de ce jour cruel ;
Le dragon qui rugit verra sa force éteinte ;
Du haut du firmament le Seigneur descendra,
Se viendra joindre à nous et vainqueur vous rendra
Il amène avec lui la tranquille assurance ;
Prenez courage donc, et croyez désormais
Que le secours est proche et ne manque jamais
À ceux qui tout en Dieu mettent leur espérance.

Quel miracle est ceci, quelle métamorphose !
Ce grand roi, qui contient et la terre et les cieux,
Et qui les fait trembler d'un seul clin de ses yeux,
En une étable est mis, qui n'est qu'à demi close,
Lui qui orne, enrichit et revest toute chose,

N'a que des drapelets sur son corps précieux ;
Lui qui lance dans l'air le foudre impétueux,
Humble, doux et petit en la crèche repose.
Lui que les chérubins adorent en tremblant,
Qui dispose et régit l'ordre du firmament,
Et qui est seul auteur de tous biens désirables,
Est gisant sur la paille entre deux animaux ;
Enfant, on l'emmaillotte, et pour nous misérables,
S'étant rendu mortel, il souffre tant de maux.

La reine de Navarre

Marguerite de Valois, ou plutôt Marguerite d'Angoulême, fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, et sœur de François I, naquit en 1492. Elle épousa en 1509 Charles, duc d'Alençon, premier prince du sang, qui mourut en 1525. Ce fut en 1527 qu'elle épousa Henri d'Albret, roi de Navarre, duquel elle eut Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV. Cette princesse, célèbre par son esprit, son amabilité, ses sentiments généreux et son tendre attachement pour François I, fit beaucoup de poésies et quelques ouvrages en prose ; mais son Heptaméron est presque la seule de ses œuvres qui se soit soutenue jusqu'à nos jours. Elle mourut en 1549.

Seigneur, quand viendra le jour
Tant désiré,
Que je seray par amour
A vous tiré ?
Et que l'union sera
Telle entre nous,
Que l'espouse on nommera
Comme l'espoux.
Ce jour des nopces, Seigneur,
Me tarde tant,
Que de nul bien ny honneur
Ne suis content ;
Du monde ne puys avoir
Plaisir ny bien ;
Si je ne vous y puys voir,
Las ! je n'ay rien.
Si de vostre bouche puys
Estre baisé,
Je seray de tous ennuys
Bien appaisé ;
Baisez-moy, acolez-moy,
Mon tout en tout ;
Unissez-moy, par la foy,
Du tout à vous.
Essuyez des tristes yeux
Le long gémir,

Et me donnez pour le mieux
Un doux dormir.
Car d'ouyr incessamment
Vos saints propos,

C’est parfait contentement
Et seur repos.

Pour estre bien vray chrestien,
Il fault à Christ estre semblable,
Renoncer tout bien terrien
Et tout honneur qui est damnable,
Et la dame belle et jolye,
Et plaisir qui la chair esmeult,
Laisser biens, honneurs et amye ;
Il ne fait pas le tour qui veult.
Ses biens aux poures fault donner
D’un cœur joyeux et volontaire,
Et les injures pardonner,
Et à ses ennemys bien faire ;
Laisser vengeance, ire et envie,
Aymer l’ennemy si l’on peult,
Aymer celle qui n’ayme mye ;
Il ne fait pas le tour qui veult.
De la mort fault estre vainqueur,
En la trouvant plaisante et belle,
Voire et l’aymer d’aussi bon cœur.

Que l’on fait la vie mortelle ;
S’esjouyr en mélancolie,
Et tourment dont la chair se deult,
Aymer la mort comme la vie ;
Il ne fait pas le tour qui veult.

Voici des vers que la reine de Navarre adressa à Clément Marot, en répondant, pour Hélène de Tournon, à ce poète qui s’était plaint, dans une épigramme, du nombre de ses créanciers :

Si ceux à qui debvez comme vous dites,
Vous cognoissoient comme je vous cognois,
Quitte seriez des debtes que vous fîtes
Au temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un dixain toutefois,
Tel que le votr', qui vault mieux mille fois
Que l'argent deu par vous en conscience :
Car estimer on peult l'argent au poix ;
Mais on ne peult (et j'en donne ma voix)
Assez priser votre belle science.

Voici le portrait de François I fait par sa sœur, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre :

« C'est luy que ciel et terre et mer contemple.
La terre a joye, le voyant revestu
D'une beaulté qui n'a point de semblable,
Au prix duquel tous beaulx sont un festu.
La mer devant son pouvoir redoutable
Doulce se rend cognoissant sa bonté ;
Le ciel s'abaisse, et, par amour dompté,

Vient admirer et voir le personnage
Dont ont luy a tant de vertus compté…
. . . . . .
C'est luy qui a de tout la cognoissance,
Et un sçavoir qui n'a point de pareil,
Et n'y a rien dont il ait ignorance.
De sa beaulté : il est blanc et vermeil ;
Ses cheveux bruns ; de grande et belle taille ;
En terre, il est comme au ciel le soleil…

. . . . . .
Bref, luy seul est bien digne d'estre roi.

Pernette du Guillet

Pernette du Guillet était Lyonnaise ; c'est tout ce que nous savons d'elle, et que ses œuvres poétiques ont été imprimées à Lyon en 1545.

Quand vous voyez que l'estincelle
De chaste amour soubz mon esselle
Vient tous les jours à s'allumer,
Ne me debvez-vous bien aymer ?
Quand vous me voyez tousiours celle,
Qui pour vous souffre et son mal cèle,
Me laissant par lui consumer.
Se me debvez-vous bien aymer ?
Quand vous voyez, que pour moins belle
Je ne prens contre vous querelle,
Mais pour mien vous veulx réclamer,
Ne me debvez-vous bien aymer ?

Quand pour quelque autre amour nouvelle
Jamais ne vous seray cruelle,
Sans aucune plaincte former,
Ne me debvez-vous bien aymer ?
Quand vous verrez que sans cautelle
Tousiours vous seray esté telle,
Que le temps pourra affermer,
Ne me debvez-vous bien aymer ?

Qui dira ma robe fourrée
De la belle pluye dorée,
Qui Daphnès enclose esbranla :
Je ne sçay rien moins, que cela.
Qui dira, qu'à plusieurs je tens
Pour en auoir mon passe-temps,
Prenant mon plaisir çà et là ;
Je ne sçay rien moins, que cela.
Qui dira, que t'ay réuélé
Le feu long temps en moy célé
Pour en toy veoir si force il a :
Je ne sçay rien moins, que cela.
Qui dira, que d'ardeur commune,
Qui les jeunes gentz importune,
De toy je veulx, et puis holà :
Je ne sçais rien moins, que cela.

Mais qui dira, que la vertu,
Dont tu es richement vestu,
En ton amour m'estincella :
Je ne sçay rien mieulx, que cela.
Mais qui dira, que d'amour saincte
Chastement au cuer suis atteincte,
Qui mon honneur onc ne foula :
Je ne sçay rien mieulx, que cela.

Sans connoissance aucune en mon printemps j'étois,
Libre sans liberté, car rien ne regrettois,
En ma vague pensée
De mols et vains désirs follement dispensée.
Las, amour tout jaloux du commun bien des dieux

Me vint escarmoucher par faux alarmes d'yeux ;
Mais je vis sa fallace,
Par quoi me retirai et lui quittai la place.
Je vous laisse à penser s'il fut alors fâché.
Depuis, en tapinois, cet enfant m'a lâché
Maints traits à la volée ;
Mais onc ne m'en sentis autrement affolée.
Voyant de m'assaillir qu'il n'avoit la puissance,
Tâcha le plus qu'il put d'avoir la connoissance
Des hommes de vertu
Par qui mon cœur forcé put se voir abattu.

Mais vertu ne permit qu'on me fit un outrage,
Fors seulement blesser chastement mon courage.
O bienheureuse envie !
Qui, pour un si haut bien, m'a hors de moy ravie.

Mademoiselle de Gournay

Mademoiselle Marie Jars de Gournay naquit à Paris en 1566 ; son père, Guillaume de Jars, seigneur de Neufry et de Gournay, était trésorier de la maison du roi ; sa mère, Jeanne de Hacqueville, était également de famille illustre. Mademoiselle de Gournay ayant perdu son père dans sa jeunesse, le célèbre Michel Montaigne, dont elle avait loué les Essais, la nomma sa fille d'alliance, et la chérit depuis comme sa propre fille. Elle traduisit en vers le second et le sixième livre de l'Énéide, et fit un grand nombre de poésies ; ses œuvres, réunies sous le titre d'Avis et

Présents, ont été imprimées pour la troisième fois en 1641. Elle est morte à Paris en 1645.

Que je te hay, chasseresse de Cynthe,
Je veux douter de ta pudicité,
Voyant mon roy jour et nuict agité
Dans les forests sans égard de ma plainte.
Rends-le, Diane, à ma jalouse crainte :
J'ai comme toy l'éclat de déité ;
Par l'uniuers mon nom est récité,
Ma beauté luit, ma couche est pure et saincte.
Mais ta pudeur cachant ta feincte aux bois,
Tu me rauis la fleur des jeunes roys,
Plus beau que toy, plus fort que Mars ton frère.
N'irrite plus ma tendre passion :
Rends-tu Louys riual d'Endymion,
Pour estre ensemble et peu chaste et légère ?

De sang et de beauté, d'heur et de biens ensemble,
Tu me passes, Cypierre ; ailleurs je te ressemble.
Nous auons toutes deux, franches de vain orgueil,
Un train de murs bénin suiui d'un doux accueil.

La moyenne hauteur borne nos deux corsages.
Nos deux esprits sont ronds et ronds nos deux visages.
L'orient de mes jours suiuit de près le tien.
Paris fut ton berceau qui fut aussi le mien.
Nous sçauons toutes deux et parler et nous taire.
Toutes deux feuilletons la muse et son mystère,
Lorsqu'une haute feste allume son beau jour,
Roulant quatre fois l'an d'un solemnel retour.
Nos deux ames ne sont aux deuoirs négligentes.

Toutes deux détestons les actions meschantes.
En toutes deux encor la modestie a lieu,
Vertu de femme et d'homme, et vertu d'un grand Dieu
Nous sommes toutes deux d'humeur officieuse,
L'une et l'autre est aussi vers l'affligé pieuse.
Ton esprit et le mien au deuis s'est jetté,
Deuis d'un air discret, orné de gayeté.
Toutes deux proclamons, d'une sentence juste,
Nostre duc de Neuers, fleur de sa race auguste.
Or, certes de ces biens l'hommage je te doy :
Car je les tiens d'exemple en m'approchant de toy.

Chien, au chien cœleste pareil,
Gisant naguère au mol sommeil,
En mon sein tu t'es venu rendre,
Tout blandissant d'un amour tendre.
Au ventre, aux yeux, au petit nez,
Mille baisers je t'ai donnez :

Puis harcelant ta dent rebelle,
Je t'ay dit : la reyne t'appelle.
Mon hoste, mon cœur, petit chien,
Ce songe me promet du bien :
Car Memphis par un chien désigne
L'amour et la faveur bénigne.
La reyne à ce coup m'aymera,
La reyne à ce coup me rira,
Et pensera que les tendresses
De tes amoureuses caresses.
Parlent pour moy soir et matin :
Soit que ton japper enfantin,

Ton baiser ou ton œil lui touche
L'oreille, les yeux ou la bouche.

Àvoir le petit Alcidon,
Au sein de la reine adorée,
Vous diriez que c'est Cupidon
Entre les bras de Cythérée,
N'étoit que l'enfant de Cypris
Prend nos cœurs et rit de nos larmes,
Et celui ci, lui-même pris,
S'est blessé de ses propres armes.

Diane de Poitiers

Voici vraisment, qu'Amour un beau matin
S'en vint m'offrir flourette très-gentille,
« Là, se prit-il à ourner vostre teint ; »
Et vistement violiers et jonquille
Me rejetoit à tant que ma mantelle
En estoit pleine et mon cœur se pasmoit
(Car, voyez-vous, flourette si gentille
Estoit garçon frais, dispos et jeunet.)
Ains, tremblottante et destournant les yeux…
« Nenni, » disois-je. Ah ! ne serez déçue,
Reprit Amour ; et soudain à ma vue
Va présentant un laurier merveilleux.
« Mieux vault, lui dis-je, estre saige que reyne : »
Ains me sentis et fraimir et trembler ;

Diane faillit, et comprendrez sans peine
De quel matin je praitends reparler.

Marie Stuart

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance.
Adieu, France ! adieu, mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Mademoiselle de Romieu

Mademoiselle Marie de Romieu vivait dans le XVI siècle et était originaire du Vivarais. Ses poésies, imprimées en 1581, se composent d'un long discours tendant à prouver la prééminence de la femme sur l'homme, et d'un assez grand nombre de morceaux de différents genres, mais généralement médiocres sous tous les rapports. Comme il faut de la variété dans un recueil, et que tels ouvrages, quoique mauvais, peuvent avoir un côté plaisant, nous donnerons un extrait de l'Apologie des femmes, un sonnet qui nous a paru passable et une élégie précieuse pour le temps, à

cause de la peinture de mœurs qu'elle renferme et du tour facile des vers qui, malgré leur négligence, ont de la grâce et de la naïveté.

Il me plaît d'admirer des hommes la grandeur ;
Mais puis si nous venons à priser la valeur,
Le courage, l'esprit et la magnificence,
L'honneur et la vertu, et toute l'excellence
Qu'on voit luire toujours au sexe féminin,
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin…

Quant à moi je sçais bien qu'entre nous femmelettes,
On peut humainement trouver des fautelettes ;
Mais qu'on ne vante plus des hommes les combats,
Qu'on ne me chante plus la force de leurs bras.
Eh ! quel homme osera, fût-il grand capitaine,
Comparer sa valeur à la Camilienne ?
Valasque, Zénobie, enfin Sémiramis,
En qui Pallas avoit sa plus grand'force mis ;
Le ciel voûté n'a point tant de luisans brandons,
Comme l'on contera de féminins mantons. …
(Qui ont fait de grandes choses.)

Mademoiselle de Romieu s'étend ensuite longuement sur la manière dont les hommes viennent à bout de séduire les poures femmes. Elle ajoute :

Oncques je n'ai trouvé dans toutes les histoires,
Ni dans les vieux écrits d'anciennes mémoires,
Qu'une femme se soit donnée volontiers
A nul homme vivant.

Après cette vérité incontestable, elle fait l'énumération des femmes immortalisées par leurs vers, telles que Sapho, Corinne, de Gambara, Armil, Angosiole, etc. Elle passe ensuite aux Françaises célèbres qui vivaient encore. Les voici :

Viens donc, sœur des Neuf Sœurs, ô nouvelle Charité,
Ma comtesse de Retz, viens, que tu sois écrite
La première en mes vers : le grec t'est familier,
De ta bouche ressort un parler singulier,
Qui contente les rois et leur cour magnifique ;
Le latin t'est connu et la langue italique ;

Mais par surtout encor le françois te connoît,
Pour son enfant t'avoue, t'honore et te reçoit.
S'il faut feindre un soupir d'un amant honorable,
S'il faut chanter encor une hymne vénérable,
Tu ravis les esprits des hommes mieux disans,
Tant en prose qu'en vers tu sais charmer nos sens.
Venez après Mortel, Charamon, Elisenes,
Des roches de Poitiers, grâces Piériennes,
Vous aussi qui tenez le sceptre navarois,
Et vous, ma générale, honneur des Piémontois,
De qui l'illustre sang l'Italie environne,
Ayant régné longtemps sur Vicense et Véronne.
Mes dames, qui voudroit dignement vous chanter.
D'une Valeria il faudroit emprunter
Le sçavoir et la voix, ou d'une Cornelie.
Finis, muse ; finis, mes plus chères amours ;
Mignone, c'est assez ; finis-moi ce discours.

Elle ne le finit pas cependant ; mais c'est un avis au lecteur dont il est bien de profiter. Nous ajouterons, seulement que ma-

demoiselle de Romieu se permet une réflexion très-sensée contre les ennemis du beau sexe :

On doit bien se garder de toute humaine race,
Qui ne veut approcher la féminine grace.

L'un chantera de Mars la force et le courage,
L'autre loûra les rois, les princes, les seigneurs,
Et l'autre entonnera de Vénus les honneurs,
Son œil, son ris, ses traits et son gentil corsage.

L'un voudra s'esgayer, orné d'un beau ramage ;
Sus, un hymne mondain qui, de sa voix, les cœurs
Des hommes va charmant ; l'autre dira des mœurs.
L'un à mespris aura la loi de mariage ;
L'autre, d'un vers doré des célestes flambeaux,
Qui de Mars, qui des rois, qui des humides eaux,
Qui d'Amour, qui des cieux, qui dira de sagesse :
Quant à moy, je ne veux désormais que mes vers
Chantent, sinon le los de Dieu par l'univers,
Luy offrent tout le fruict de ma tendre jeunesse.

Trois ans étoient coulés en la fleur de mon âge,
Avant que j'eus jamais assuré témoignage,
Du réciproque amour de celle en qui les dieux
Prenoient plaisir à mettre et mon cœur et mes yeux.
J'avois la face triste et le visage pâle,
Perdant le souvenir de mon courage mâle.
L'un me disoit : Ami, il faut laisser l'amour
Et jouir en vivant de la clarté du jour.
Prendre ses passe-tems à la pêche, à la chasse ;
Voir courir un levrot qu'un lévrier pourchasse.

Avoir un chien couchant, chasser à la perdrix,
Et non point s'adonner aux ennuis de Cyprix.

Si tu m'en crois, ami, laisse cette déesse
Et ne t'amuse plus au giron de Lucrèce.
Tantôt l'un, tantôt l'autre, en plaignant ma douleur,
Alloit ainsi disant le mal de mon erreur.
Je voulois être hermite et faire pénitence ;
Mais quelquefois ma dame étoit mon espérance.
Déjà je m'étois fait un grand religieux,
J'assistois saintement à l'office des dieux.
J'étois déjà tout fait aux heures canoniques,
Je sçavois leurs versets, leurs hymnes, leurs cantiques,
Et l'on s'émerveilloit à voir mon long manteau,
A voir ma grand' soutanne et mon large chapeau.
Un jour, d'un saint martyr on célébroit la fête,
Attentif d'achever ma très-humble requête,
Que j'adressois à Dieu, dans l'église égaré,
De la presse et du bruit assez bien séparé,
J'avise à moi venir cette douce ennemie ;
Alors une rougeur d'une couleur blémie
Me monte sur la face, et, d'aise tout épris,
Je me rassure enfin, ayant courage pris.
Son aller est céleste et son port plein de grace,
Sa modeste beauté toute autre belle efface.
Elle portoit en main une grand' coupe d'or ;
Et moi je la crus être une déesse encor,
Qui descendoit des cieux en habit de mortelle,
Tant la divinité sembloit empreinte en elle.
Elle entre dans l'église et s'approche de moi,
De moi qui suis tout proche et qui reste tout coi ;

Me fit la révérence en tirant de son cœur
Un soupir qui sembloit démentir sa rigueur.
Enfin, j'entends ces mots de sa bouche sucrine,
D'où jamais ne sortit que parole divine :

« Monsieur, n'oubliez pas les pauvres à ce jour,
» N'oubliez pas non plus mon cœur navré d'amour. »
J'étois debout craintif d'une chose si rare,
Et l'écoutant mon sens éperdûment s'égare.
À mon tour je soupire et lui dis ces propos,
Qui comprenoient en soi tels ou semblables mots :
« Donc, madame, acceptez mes amoureux services,
» Vous jugerez mes feux, comptant mes sacrifices. »
« Oui, dit-elle tout bas, aimez parfaitement
» Et bientôt jouirez d'un grand contentement. »
Si être potentat de la puissante Asie,
Si boire du nectar, manger de l'ambroisie,
Sont un extrême bien pour les rois et les dieux,
Ce oui, que j'entendis, me fit plus heureux qu'eux.

Georgette de Montenay

Mademoiselle Georgette de Montenay était encore jeune lorsque son père, sa mère et six domestiques de leur maison moururent de la peste. Elle eut le bonheur d'en réchapper. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, la prit à son service en qualité de fille d'honneur. La lecture des emblèmes d'Alciat donna à cette demoiselle l'idée de composer cent emblèmes ou devises sur des sujets chrétiens ou moraux, expliqués par huitains, qu'elle dédia à Jeanne

d'Albret et qui furent imprimés à Paris en 1571. Une autre édition, portant le titre d'Emblemata christiana, a été imprimée à Francfort-sur-le-Mein en 1619 ; celle-ci contient en outre la traduction des cent emblèmes en latin, en espagnol, en italien, en allemand, en anglais et en flamand. Les deux éditions sont d'ailleurs ornées de gravures ou vignettes représentant le sujet allégorique de chaque emblème.

Pour mettre nos lecteurs à portée de juger du style de mademoiselle Georgette de Montenay, nous rapportons un de ses emblèmes, pris au hasard :

EMBLÈME.

Les grands larrons du monde méprisés,
Ont tant sappé cette grand'forteresse
De Babilon et ses appuis brisés,
Qu'elle va choir pour un peu que la presse
Le vent d'en haut qui commence à souffler.
Sortez, enfans, voici qu'elle succombe.
Le feu s'étend ; Babilon à bas tombe,
Sans que jamais puisse se redresser.

Après les emblèmes viennent six sonnets, dont deux sont adressés à la reine et les autres au gouverneur du prince de Navarre, depuis Henri IV. Ces sonnets sont suivis d'une allégorie en forme d'épître, et dont voici le passage le plus saillant.

J'ai vu sous le soleil combattre deux montagnes.. . . . . (Ces montagnes combattent pour conserver son livre.)

. . . . . .

L'une, la plus superbe, a nom iniquité,
L'autre est ardent amour. . . . . .

D'après ce petit échantillon, nous pensons qu'on nous tiendra volontiers quitte du reste.

Ce combat nous rappelle d'ailleurs la montagne en grand travail pour enfanter une souris.

Mesdames des Roches

Madeleine Neveu, femme d'André Fradonet, sieur des Roches, et Catherine sa fille, toutes deux de Poitiers, se firent connaître vers le milieu du xvi siècle, époque où la langue commençait déjà à s'épurer. Elles avaient la réputation d'être très-savantes, d'une sagesse et d'une vertu éprouvées. Madame Des Roches, devenue veuve après quinze ans de mariage, se consacra entièrement à l'éducation de sa fille, dans laquelle elle trouva une tendre amie et en même temps une rivale qui la surpassa. On voit par plusieurs passages de leurs poésies qu'elles éprouvèrent de grands malheurs ; mais elles s'en consolèrent par l'inviolable attachement qu'elles ne cessèrent d'avoir l'une pour l'autre, et qui fut tel que Catherine, quoiqu'elle ait eu un grand nombre d'amants qui faisaient tous de bons partis, refusa constamment de se marier, par tendresse pour sa mère. On voit aussi qu'elles désiraient également ne pas se survivre. Elles moururent en effet le même jour de la peste qui désolait Poitiers, en 1587. Madame des Roches était née en 1531. Les dames des Roches ont fait ensemble une traduction de Claudien, où il se trouve d'assez bons vers et qui fut estimée dans son temps.

Les trois pièces qui suivent sont de madame des Roches.

Nos parens, de louable coutume,
Pour nous tollir l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison,
Et nous donner le fuseau pour la plume.
Traçant nos pas selon la destinée,
On nous promet plaisir et liberté ;
Mais ce plaisir, qu'on a tant souhaité,
Nous range-t-il sous les loix d'hyménée ?
Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque-peu façonner,
Ou les maris ne nous feront sonner
Que l'obéir, le soin et l'avarice.
Quelqu'un d'entre eux ayant fermé la porte
À la vertu, nourrice du sçavoir ;
En nous voyant, craint de la recevoir,
Quand elle porte habit de notre sorte.

Mon Dieu, mon Dieu ! combien de tolérance
Que je ne veux ici ramentevoir !
Il me suffit aux hommes faire voir
Combien leurs loix nous font de violence.
Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs du printemps gracieux,
Que suit l'orage et les vents pluvieux,
Qui vont bornant nos courses terminées.
Au temps heureux de ma saison passée,
J'avois bien l'aile unie à mon côté ;
Mais en perdant ma jeune liberté,
Avant le vol ma plume fut cassée.

L'un chante les effets dont la sage nature
D'une prudente main disposa l'univers ;
Un autre, grand esprit, voyant les cieux ouverts,
Raconte leur pouvoir, leur grâce, leur peinture ;
Celui-là, mal instruit, remet à l'aventure
L'éternel mouvement de tant d'astres divers ;
Et le mieux avisé veut embellir ses vers
Des passages tirés de la Sainte-Écriture.
La raison de chacun par sa plume est déduite.
L'un cache vérité dans le puits d'Héraclite,
Le plus ingénieux tâche de la ravoir ;

Mais tel présume bien d'en avoir connoissance,
Qui n'a jamais planté dedans sa conscience
La crainte du Seigneur, principe du sçavoir.

Las ! où est maintenant ta jeune bonne grâce,
Et ton gentil esprit, plus beau que la beauté ?
Où est ton doux maintien, ta douce privauté ?
Tu les avois du ciel, ils y ont repris place.
O misérable, hélas ! toute l'humaine race,
Qui n'a rien de certain que l'infélicité !
O triste que je suis ! ô grande adversité !
Je n'ai qu'un seul appui en cette terre basse.
O ma chère compagne et douceur de ma vie,
Puisque les cieux ont eu sur mon bonheur envie,
Et que tel a été des Parques le décret :
Si après notre mort le vrai amour demeure,
Abaisse un peu les yeux de ta claire demeure
Pour voir quel est mon pleur, ma plainte et mon regret.

Mademoiselle des Roches est l'auteur des pièces suivantes :

Je ne vois fleur qui tant m'agrée
Comme fait la rose pourprée.
O Rose, fille d'Apollon,
Honneur des vers d'Anacréon,
Qui, dans son ivresse bachique,
Couronnois son front poétique :
J'aime ton beau pied verdissant,
Ton petit bouton rougissant ;
J'aime ta feuille cinabrine,
Teinte du pur sang de Ciprine,
Qui colore dans ce beau mois
Le blanc ivoire de ses doigts.
Il faut donc te dire pourquoi,
Rose, je t'aime plus que moi.
J'aime ta cime jaunissante,
J'aime ta sève verdissante,
Pour ce que celle que je sers
A le poil d'or et les yeux verds.
J'aime tes feuilles incarnates
Comme les lèvres délicates
De ma maîtresse, et ton odeur
Comme l'haleine de son cœur.

Rose, tes belles fleurs nouvelles
Sont les faveurs des damoiselles ;
Rose, tes boutons odoreux
Sont les graces des amoureux.
Rose, mon cœur, Rose, ma vie,
Rose, si tu as quelque envie
De me guérir de mon ennui,
Ma Rose, va-t'en aujourd'hui

Saluer ma belle Charite,
Et dis-lui que je t'ai écrite
En la faveur de son printems.
Écoute, Rose, ne prétends
Te loger au sein de la belle ;
J'en suis jaloux, viens, je t'appelle :
Écoute, Rose, n'y va pas.
Que serois-tu près ses appas ?
Soutiendrois-tu l'ardente flamme
Qui sort des beaux yeux de ma dame ?

Ma maîtresse douce, humaine,
Dedans la claire fontaine
Lave son teint gracieux,
Et le flambeau de ses yeux ;
Et, sans pompeuse vêture,
Elle n'a d'autre parure
Qu'un candide accoutrement
Qui reçoit d'elle ornement.

C'est une guirlande verte
Qui tient sa tête couverte,
Et dont les brillantes fleurs
N'égalent pas ses couleurs,
Le sourire est sur sa bouche,
Son œil n'a rien de farouche,
Son cœur n'a rien de cruel,
Sa grâce, rien de mortel.

Je veux que Sincero m'aime jusqu'à la mort,
Me retenant du tout pour unique maîtresse ;
Que la beauté, la grâce avecques la richesse

Pour le favoriser se trouvent d'un accord ;
Qu'il ait un parler doux, qu'il soit gentil, accort,
Né d'honnêtes parens, que sur-tout la noblesse
Qui vient de la vertu, orne sa gentillesse,
Et qu'il soit tempérant, juste, prudent et fort

Quand je suis de vous absente,
O mon unique plaisir !
Je n'ai rien qui me contente.

La nuit je perds le dormir,
Le jour je fuis la lumière,
Et mes tristes yeux enclos,
Prisonniers de la paupière,
Ne sont jamais en repos.
Je n'aime de la prairie
Le bel émail précieux,
Ni la campagne fleurie
Ne sçauroit plaire à mes yeux.
Je suis si mélancolique
Que les plus tendres chansons
Et la plus douce musique
N'ont pour moi que de vains sons.
Jamais on ne me voit rire,
Jamais on ne m'voit chanter,
Incessamment je soupire
Et ne fais que lamenter.
Je n'ai bien, plaisir ni joie ;
Sincero, mon cher souci,
Jusqu'à ce que je vous voie
Je serai toujours ainsi.

Rien n'est plus différent que le somme et la mort,
Combien qu'ils soient issus de même parentage.
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage :
De l'un on veut l'effet, de l'autre on craint l'effort.

Le sommeil, respirant mille petits zéphirs,
Caresse doucement le dormeur en sa couche,
Et la mort, ternissant une vermeille bouche,
Étouffe pour jamais ses gracieux soupirs.
Ne m'abandonne point, ô bienheureux sommeil !
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière
De ma mère et de moi ; fais que la nuit entière
Ne nous paroisse longue au retour du soleil.
Qu'ainsi soit pour jamais le silence sacré,
Fidèle avant-coureur de ta douce présence ;
Qu'ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance,
Qu'ainsi les beaux pavots fleurissent à ton gré.

Je ne pensai jamais que vous eussiez la force
De résister aux coups dont nous frappe le tems,
Aussi je vous écris comme par passe-tems,
Fuyant d'oisiveté la vicieuse amorce.
Et pour ce, mes écrits, nul de vous ne s'efforce
De vouloir me laisser, car je vous le défends
Où voulez-vous aller ? Eh ! mes petits enfans,
Vous êtes habillés d'une si foible écorce !

Tel que le jardin sans fleurs,
Que le désolé sans pleurs
Et que le bœuf sans haleine,
Traînant son joug dans la plaine ;
Tel que le faucon chassant

Sans son ongle ravissant,
Que le soldat aux alarmes,
Sans cœur, sans force et sans armes ;
Tel qu'un triste prisonnier
Sans faveur et sans denier,
Qu'une fontaine sans onde
Et que sans soleil un monde ;
Tel que le sénat sans loi,
Tel que sans sujets un roi,
Que Philomèle sans langue,
Qu'un avocat sans harangue ;
Tel que l'aveugle sans main,
Tel que Pégase sans frein,
Tel que le lion sans forces
Et le pescheur sans amorces ;
Tel est un adolescent
Qui dedans son cœur ne sent
La chaste-amoureuse peine,
Des blessures la plus saine.

Louise Labé

Louise Labé naquit à Lyon en 1525 ou 1526. Son père, Pierre Chardin, dit Labé, était marchand-cordier. Elle apprit le grec, le latin, l'espagnol et l'italien, et se fit une grande réputation par son esprit et par ses poésies. Les ouvrages de Louise Labé font connaître que son cœur était tendre et bon, son âme forte et élevée, et que tous ses goûts étaient des passions : elle eut d'abord celles de la musique, de la chasse et de la guerre. L'exemple de

quelques héroïnes du siècle où elle vivait ne pouvait que justifier et redoubler son audace. Elle allait finir sa quinzième année lorsqu'elle arriva devant Perpignan, à l'armée du jeune Dauphin de France, où elle donna des preuves de la plus grande valeur sous le nom de capitaine Loys. Il semble que l'amour, pour la soumettre, l'attendait au milieu d'un camp. Parmi les nombreux adorateurs que sa beauté, son courage et ses talents lui attirèrent, un jeune guerrier, dont le nom et les exploits nous sont restés inconnus, lui inspira une passion qui ne s'éteignit jamais. Louise Labé épousa en … Ennemond Perrin, marchand-cordier fort riche, ce qui lui donna les moyens de se livrer entièrement à son penchant pour la littérature. Ses poésies se composent d'élégies, de sonnets et d'autres morceaux pour la plupart du genre érotique. Elle a fait aussi un poème en prose et en forme de dialogue, intitulé : Débat de Folie et d'Amour, lequel se termine par un décret de Jupiter, portant que désormais l'Amour aura pour guide la Folie. Louise Labé est morte à Lyon en 1566. Il y a encore dans cette ville une rue qui, en mémoire de cette femme célèbre, porte le nom de la Belle-Cordière.

Au tems qu'Amour, d'hommes et dieus vainqueur,
Faisoit brûler de sa flamme mon cœur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit, mon courage :
Encore lors je n'auois la puissance
De lamenter ma peine et ma souffrance.
Encor Phœbus, ami des lauriers vers,
N'auoit permis que je fisse des vers ;
Mais meintenant que sa fureur diuine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruians tonnerres

De Jupiter, ou les cruelles guerres.
Dont trouble Mars, quand il veut, l'uniuers,
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'amour Lesbienne :
Et à ce coup pleurera de la mienne.
O dous archet, adouci moy la voix.
Qui pourroit fendre et aigrir quelquefois,
En récitant tant d'ennuis et douleurs,
Tant de despits, fortunes et malheurs
Trempe l'ardeur, dont jadis mon cœur tendre
Fut en brûlant demi réduit en cendre.
Je sens desià un piteus souuenir,
Qui me contreint la larme à l'œil venir.

Il m'est auis que je sens les alarmes,
Que premiers j'ù d'amour ; je voy les armes
Dont il s'arma en venant m'assaillir.
C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
De traits, à cens qui trop me regardoient,
Et de mon arc assez ne se gardoient ;
Mais ces miens traits, ces miens yeus me défirent,
Et de vengeance estre exemple me firent.
Et me moquant, et voyant l'un aymer,
L'autre brûler et d'amour consommer :
En voyant tant de larmes espandues,
Tant de souspirs et prières perdues,
Je n'apperçu que soudein me vint prendre
Le mesme mal que je soulois reprendre :
Qui me persa d'une telle furie,
Qu'encor n'en suis après long tems guérie ;
Et meintenant me suis encor contreinte

De rafreschir d'une nouuelle pleinte
Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
De mes regrets avec moy soupirez.
Possible, un jour je feray le semblable,
Et ayderay votre voix pitoyable
A vos trauaux et peines raconter.
Au tems perdu vainement lamenter,
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
Amour s'en peut un jour rendre vainqueur.
Et plus aurez lui esté ennemies,
Pis vous fera, vous sentant asseruies.
N'estimez point que l'on doiue blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflamer.
Autres que nous, nonobstant leur hautesse,
Ont enduré l'amoureuse rudesse :
Leur cœur hautein, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont su préserver du seruage

De dur Amour : les plus nobles esprits
En sont plus fort et plus soudein espris.
Semiramis, royne tant renommée,
Qui mit en route avecques son armée
Les noirs squadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aus siens,
Faisoit couler de son furieus branc
Des ennemis les plus braues le sang,
Ayant encor enuie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
Trouua Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes et loix vaincue elle laissa.
Ne méritoit sa royalle grandeur

Au moins auoir un moins fascheus malheur
Qu'aymer son fils ? Royne de Babylonne,
Où est ton cœur qui es combaz resonne ?
Qu'est deuenu ce fer et cet escu,
Dont tu rendois le plus braue veincu !
Où as-tu mis la marciale creste,
Qui obombroit le blond or de ta teste ?
Où est l'espée, où est cette cuirasse,
Dont tu rompois des ennemis l'audace ?
Où sont fuiz tes coursiers furieus,
Lesquels trainoient ton char victorieus ?
T'a pu si tôt un foible ennemi rompre ?
Ha pu si tôt ton cœur viril corrompre,
Que le plaisir d'armes plus ne te touche.
Mais seulement languis en une couche ?
Tu as laissé les aigreurs marciales.
Pour recouurer les douceurs géniales.
Ainsi, Amour de toy t'a estrangée,
Qu'on te diroit en un autre changée,
Donques celui lequel d'amour esprise
Pleindre me voit, que point il ne mesprise

Mon triste deuil : Amour, peut estre en brief
En son endroit n'apparoitra moins grief.
Telle j'ai vu qui avoit en jeunesse
Blamé Amour : après en sa vieillesse
Brûler d'ardeur, et pleindre tendrement
L'âpre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard et eau continuelle
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage

Que l'aage auoit graué sur son visage.
Sur son chef gris elle auoit empruntée
Quelque perruque, et assez mal antée :
Et plus estoit à son gré bien fardée,
De son amy moins estoit regardée :
Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, et auoit grand'honte
D'estre aymé d'elle. Ainsi, la poure vieille
Receuoit bien pareille pour pareille.
De maints, en vain, un tems fut reclamée,
Ores qu'elle ayme, elle n'est point aymée.
Ainsi, Amour prend son plaisir, à faire
Que le veuil d'un soit à l'autre contraire.
Tel n'ayme point, qu'une dame aymera ;
Tel ayme aussi, qui aymé ne sera :
Et entretient, néanmoins, sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine espérance.

Quand vous lirez, ô dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noises,
Quand mes regrets, ennuis, despits et larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,

Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma folle jeunesse,
Si c'est erreur : mais qui dessous les cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et tousiours porte à ses voisins enuie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :

L'autre croyant poureté estre vice,
A autre dieu qu'or, ne fait sacrifice :
L'autre sa foy parjure il emploira
A déceuoir quelcun qui le croira :
L'un en mentant de sa langue lézarde
Mile brocars sur l'un et l'autre darde :
Je ne suis point sur ces planettes née,
Qui m'ussent pu tant faire infortunée
Onques ne fut mon œil marri, de voir
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuuoir
Onq ne mis noise ou discord entre amis :
A faire gain jamais ne me soumis.
Mentir, tromper, et abuser autrui,
Tant m'a desplu, que mesdire de lui.
Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
Qu'on blâme Amour : c'est lui seul qui l'a fait
Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
Lors qu'exerçoi mon corps et mon esprit.
En mile et mile euures ingénieuses
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
Pour bien sauoir auec l'esguille peindre
J'usse entrepris la renommée esteindre
De celle là, qui plus docte que sage,
Auec Pallas comparoit son ouurage.
Qui m'ust vu lors en armes fiere aller,
Porter la lance et bois faire voler,

Le deuoir faire en l'estour furieus,
Piquer, volter le cheual glorieus,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.

Mais quoy ? Amour ne put longuement voir
Mon cœur n'aymant que Mars et le sauoir :
Et me voulant donner autre souci,
En souriant, il me disoit ainsi :
Tu penses donq, ô Lionnoise dame,
Pouuoir fuir par ce moyen ma flame ;
Mais non feras, j'ai subjugué les dieus
Es bas enfers, en la mer et es cieus.
Et penses-tu que n'aye pouuoir
Sur les humeins, de leur faire sauoir
Qu'il n'y a rien qui de ma main eschape ?
Plus fort se pense et plus tot je le frape.
De me blamer quelquefois tu n'as honte,
En te fiant en Mars dont tu fais conte :
Mais meintenant, voy si pour persister
En le suiuant me pourras résister.
Ainsi parloit, et tout echaufé d'ire
Hors de sa trousse une sageite il tire,
Et décochant de son extrême force,
Droit la tira contre ma tendre escorce :
Foible harnois pour bien couurir le cœur,
Contre l'archer qui tousiours est vainqueur.
La bresche faite, entre Amour dans la place,
Dont le repos premièrement il chasse :
Et de trauail qui me donne sans cesse,
Boire, menger, et dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage :
Je n'ay qu'amour et feu en mon courage,
Qui me desguise, et fait autre paroitre.
Tant que ne pus moy mesme me connoitre.

Je n'auois vû encore seize hiuers
Lors que j'entray en ces ennuis diuers ;
Et jà voici le treizième esté
Que mon cœur fut par Amour arresté.
Le tems met fin aux hautes pyramides,
Le tems met fin aux fonteines humides :
Il ne pardonne pas aux braues colisées,
Il met à fin les viles plus prisées :
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'amour tant soit-il allumé :
Mais las ! en moy il semble qu'il augmente
Auec le tems, et que plus me tourmente.
Pâris ayma Œnone ardemment,
Mais son amour ne dura longuement :
Médée fut aymée de Jason,
Qui tot après la mit hors sa maison.
Si méritoient-elles estre estimées,
Et pour aymer leurs amis estre aymées.
S'estant aymé on peut Amour laisser,
N'est-il raison, ne l'estant, se lasser ?
N'est-il raison te prier de permettre,
Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre ?
Ne permets point que de mort face espreuue,
Et plus que toy pitoyable la treuue ;
Mais si tu veus que j'ayme jusqu'au bout,
Fay que celui que j'estime en mon tout,
Qui seul me peut faire plorer et rire,
Et pour lequel si souvent je souspire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien égale flame.

Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand auec moy quelcun le portera.

On voit mourir toute chose animée
Lors que du corps l'âme sutile part :
Je suis le corps, toy la meilleure part ;
Ou es tu donq, ô ame bien aymée ?
Ne me laissez pas si long temps pamée,
Pour me sauver après viendrois trop tard.
Las ! ne mets point ton corps en ce hazart,
Rens-lui sa part et moitié estimée.
Mais fais, ami, que ne sois dangereuse
Geste rencontre et reuue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,
Non de rigueur : mais de grâce amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à présent fauorable.

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noye.
J'ay chaut estreme en endurant froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ay grands ennuis entremeslez de joye.

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure.
Tout en un coup je seiche et je verdoye.
Ainsi amour inconstamment me meine :
Et quand je pense auoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouue hors de peine.
Puis quand je croy ma joye estre certeine ;

Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Tout aussi tot que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moy retiré
S'en va vers toy incontinent se rendre.
Lors m'est auis que dedens mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut souspiré,
Que de sanglots ay souuent cuidé fendre.
O dous sommeil, ô nuit à moy heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuiz mon songe :
Et si jamais ma poure ame amoureuse
Ne doit auoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

Tant que mes yeus pourront larmes espandre,
A l'heur passé avec toy regretter :
Et qu'aus sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre.
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart lut, pour tes graces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :
Je ne souhaitte encore point mourir ;
Mais quand mes yeus je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,
Et mon esprit, en ce mortel séjour,

Ne pouvant plus montrer signe d'amante :
Priray la mort noircir mon plus cler jour.

Las ! que me sert que si parfaitement
Louas jadis et ma tresse dorée,
Et de mes yeux la beauté comparée
A deux flambeaux, trésors du firmament.
Où estes vous pleurs de peu de durée ?
O mort, par qui deuois estre honorée !
O ferme amour ! ô itéré serment !

Doncque c'estoit le but de ta malice
De m'asseruir sous ombre de seruice !
Que dis-je ? Amy, pardonne à ceste fois,
Je suis outrée et de despit et d'ire ;
Mais je sens bien, quelque part que tu sois,
Qu'autant que moy tu souffres le martyre.

Obeaux yeux bruns, ô regards destournés,
O chauds soupirs, ô larmes espandues,
O noires nuits vainement attendues,
O jours luisans vainement retournés
Graces du cœur en mille retz tendues,
Bouche amoureuse, et vous front si charmant,
Que de flambeaus brûlent mon cœur fidelle !
De toy me plains que tes feus, cher amant,
En tant d'endroits mon âme consumant,
N'en ait sur toy volé quelqu'étincelle.

Jeanne d'Albret

Née en 1531, morte en 1572. Elle était fille unique de Henri d'Albret II, roi de Navarre, et de Marguerite d'Angoulème, sœur de François I. Cette princesse épousa, en 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère de Henri IV.

Jeanne d'Albret savait plusieurs langues, aimait et cultivait les sciences, et eut le mérite rare de ne protéger que les poètes et les savants qui étaient probes et bons citoyens.

Il ne reste de cette princesse, recommandable par ses talents, par ses vertus et par son courage, que les vers qu'elle adressa à Joachim du Bellay, en réponse à ceux qu'il avait faits à sa louange, et un impromptu qu'elle fit en visitant l'imprimerie du savant Robert Étienne.

Que mériter on ne puisse l'honneur
Qu'avez escript, je n'en suis ignorante ;
Et si ne suis pour cela moins contente,
Que ce n'est moy à qui appartient l'heur
Je cognois bien le pris et la valeur
De ma louange, et cela ne me tente
D'en croire plus que ce qui se présente,
Et n'en sera de gloire enflé mon cœur ;
Mais qu'un Bellay ait daigné de l'escrire,
Honte je n'ay à vous et chacun dire,
Que je me tiens plus contente du tiers,
Plus satisfaite, et encor glorieuse,
Sans mériter me trouver si heureuse,
Qu'on puisse voir mon nom en vos papiers.
De leurs grands faits les rares anciens

Sont maintenant contens et glorieux,
Ayant trouvé poètes curieux
Les faire vivre, et pour tels je les tiens.
Mais j'ose dire (et cela je maintiens)

Qu'encor ils ont un regret ennuieux,
Dont ils seront sur moymesme envieux,
En gémissant aux Champs-Elysiens :
C'est qu'ils voudroient (pour certain je le scay)
Revivre ici et avoir un Bellay,
Ou qu'un Bellay de leur temps eust été.
Car ce qui n'est savez si dextrement
Feindre et parer, que trop plus aisément
Le bien du bien seroit par vous chanté
Le papier gros et l'encre trop espesse,
La plume lourde et la main bien pesante,
Stile qui point l'oreille ne contente,
Foible argument et mots pleins de rudesse
Monstrent assez mon ignorance expresse ;
Et si n'en suis moins hardie et ardente,
Mes vers semer, si subjet se présente :
Et qui pis est, en cela je m'adresse
A vous, qui pour plus aigres les gouster,
En les meslant avecques des meilleurs,
Faictes les miens et vostres escouter.
Telle se voit différence aux couleurs :
Le blanc au gris sçait bien son lustre oster.
C'est l'heur de vous, et ce sont mes malheurs.
Le temps, les ans, d'armes me serviront
Pour pouvoir vaincre ma jeune ignorance,
Et dessus moy à moymesme puissance

A l'advenir, peut-estre, donneront.
Mais quand cent ans sur mon chef doubleront
Si le hault ciel un tel aage m'advance,
Gloire j'auray d'heureuse récompense,
Si puis attaindre à celles qui seront

Par leur chef-d'œuvre en los toujours vivantes.
Mais tel cuider seroit trop plein d'audace,
Bien suffira si près leurs excellentes
Vertus je puis trouver une petite place :
Encor je sens mes forces languissantes,
Pour espérer du ciel tel heur et grâce.

Art singulier, d'ici aux derniers ans,
Représentez aux enfants de ma race
Que j'ay suivi des craignants Dieu la trace,
Afin qu'ils soient les mêmes pas suivants.

Marseille d'Altoviti

Mademoiselle Marseille d'Altoviti naquit à Aix en 1550. Elle était fille de Philippe d'Altoviti, d'une maison illustre de Florence, premier consul d'Aix, et de Renée de Rieux, baronne de Castellane et de Châteauneuf. Cette demoiselle fut tenue sur les fonts de baptême par la ville de Marseille. Une contestation s'étant élevée entre son père et Henri d'Angoulême, grand-prieur de France et gouverneur de Provence, ils s'attaquèrent tous deux et se poignardèrent.

Marseille d'Altoviti cultiva la poésie assez pour faire voir qu'elle avait le talent de versifier, mais trop peu pour se faire une réputation. Il ne reste d'elle que quelques stances à la louange de Louis Bellaud de la Bellaudière et de Pierre-Paul de Marseille, tous deux restaurateurs de la poésie provençale. Elle mourut à Marseille en 1606.

Nul n'aura dans le ciel partage,
S'il n'a chanté par l'univers
Le rare phœnix de notre âge,
Paul et Bellaud unis en vers.
Mercuriens, disers poëtes,
Enfans des neuf muses chéris,
Je sacre aux lauriers de vos têtes
Deux fleurons de mirthe choisis.
Atropos a voulu dissoudre
Un couple d'amis si très-beau,
Mettant Louis Bellaud en poudre
Sous le froid marbre du tombeau.
Mais de quoi lui sert son envie ?
L'amour a dompté son effort ;
Car Paul lui redonne la vie
Malgré la cruauté du sort.

Anne de Rohan

Anne de Rohan, fille de Catherine de Parthenai, naquit en 1562 et se fit, comme sa mère, un grand nom dans les lettres. Elle aurait pu être un des plus grands poètes de son siècle ; mais sa piété la

détourna du talent de la poésie. Cette demoiselle mourut en 1646.

Voici les stances qu'elle fit sur la mort de Henri IV :

Regrettons, soupirons cette sage prudence,
Cette extrême bonté, cette rare vaillance,
Ce cœur qui se pouvoit fléchir et non dompter,
Vertus de qui la perte est pour nous tant amère,
Et que je puis plutôt admirer que chanter,
Puisqu'à ce grand Achille il faudroit un Homère.
Jadis pour ses hauts faits nous élevions nos têtes :
L'ombre de ses lauriers nous gardoit des tempêtes.
Qui combattoit sous lui méconnoissoit l'effroi.
Alors nous nous prisions, nous méprisions les autres,
Étant plus glorieux d'être sujets du roi,
Que si les autres rois eussent été les nôtres.
Maintenant notre gloire est pour jamais ternie ;
Maintenant notre joie est pour jamais finie.
Près du tombeau sacré de ce roi valeureux,
Les lis sont abattus et nos fronts avec eux.
. . . . . .

Mais parmi vos douleurs, parmi tant de misères,
Reine, au moins gardez-nous ces reliques si chères,
Sages de votre amour, espoir en nos malheurs.
Étouffez vos soupirs, séchez votre œil humide ;
Et pour calmer un jour l'orage de nos pleurs,
Soyez de cet état le secours et le guide.
O muses ! dans l'ennui qui nous accable tous,
Ainsi que nos malheurs, vos regrets sont extrêmes :
Vous pleurez de pitié quand vous songez à nous,

Vous pleurez de douleur en pensant à vous-mêmes.
Hélas ! puisqu'il est vrai qu'il a cessé de vivre
Ce prince glorieux, l'amour de ses sujets,
Que rien n'arrête au moins le cours de nos regrets,
Ou vivons pour le plaindre, ou mourons pour le suivre.

Antoinette de Loyne

(Tout ce qu'on sait d'Antoinette de Loyne, c'est qu'elle vivait dans le seizième siècle et qu'elle épousa un gentilhomme provençal.)

Traduction de quelques-uns des cent distiques des trois sœurs anglaises sur la mort de la reine de Navarre.

En ce sainct lieu sont enclos
Et les cendres et les os
De la royne Marguerite :
O lieu sacré qui comprent
Un corps mort, toutes fois grand,
En terre par trop petite.
Combien que le corps soit mort,
Sa gloire n'est pas esteinte :
Qui plus est, la mort ne mord
En sa poésie saincte.
Elle est au ciel désormais,
Et rien n'en reste, sinon
Que l'entier et hault renon
Qui ne périra jamais.

Avec sainct Pol je dirai
Et croirai
Que la royne ici sommeille ;
Et que son corps n'est point mort,
Ains qu'il dort
Jusqu'au jour qu'il se réveille.
Vous, médecins, s'il vous plaist,
Ne travaillez plus pour elle :
Par son médecin elle est
Maintenant toute immortelle.
La royne entrant à la fin,
C'est lors qu'ell' commence à vivre :
Elle meurt au monde affin
Qu'avec Dieu puisse revivre.
Que veid-elle en ces bas lieux
Qu'une tristesse aspre et dure ?
Que voit-ell' là hault aux cieux,
Qu'un plaisir qui tousiours dure ?
Elle est morte, mais à Christ,
Et morte estant, son esprit
Vit à Christ de mort délivre.
Tel mourir comme est escript,
N'est sinon qu'à toy Christ vivre.
Si le monde doit fâcher
Où tant de malheur abonde,
Moy donc fille de la chair
Qui m'arreste encor au monde ?

Si le vivre m'est mourir,
Et le mourir ce m'est vie :
Que crains-je ? en toy je me fie,

O Christ ! vien me secourir.
La chair qui fut tant contraire
A l'esprit, luy a cédé.
Contencieux fut l'affaire,
Or, paix y a succédé.
Mon corps est refaict tout beau
Et belle est la forme mienne,
Ayant despouillé ma peau
Comme le serpent la sienne.
Christ seul à qui je servois
Eut et mon cœur et mon âme :
Dont je suys et royne et dame,
Plus grand' que quand je vivois.
Qui a fait qu'en ces bas lieux
De vivre n'eut onc envie ?
La mort lui a faict aux cieux
Chemin de meilleure vie.
Faisant de ma vie eschange
A la mort qui m'a ravie :
Dieu au ciel soudain me range
De mort en seconde vie.
Le peintre, de son pinceau ;
L'engraveur, de son cyseau,
Rendront-ils sa forme feinte

En leur ouvrage parfaict,
Si bien que sa plume a faict
Quand soy-mesme elle s'est peinte ?
Mille, non un argument,
Si mille aucun en demande :
Monstrent qu'ores pleinement

La royne est heureuse et grande.
D'une infinité de sainctz
Ta saincte ame est toute ceincte ;
Et sainctement tu te ceinctz
D'une aultre infinité saincte.

Que dirois-tu, ô heureuse Minerve,
Si du hault ciel tu descendois pour voir,
De ces trois seurs le tant divin sçavoir
Par qui l'honneur de ton loz se conserve ?
L'une meintient que tu as rendu serve
La chair, afin que l'esprit peût prévoir
Par vive foy le but de son debvoir
Et les grans biens que Dieu aux siens réserve.

Les aultres deux, poursuyvant le propos
Louent la mort, qui t'a mise en repos.
Dirois-tu pas, oyant leur mélodie
Tant doctement célébrer ton gran bien,
Mes seurs, il fault que ce mot je vous die :
Christ est mon tout, sans luy je n'estois rien.

❖

La comtesse de Murat

Henriette-Julie de Castelnau, fille du marquis de Castelnau, gouverneur de Brest, née en 1670. Elle épousa le comte de Murat, colonel d'infanterie, brigadier des armées du roi. Ses inconséquences et son goût pour le plaisir firent tort à sa réputation.

Après la mort de son époux, le roi l'exila à Auch. Le duc d'Orléans, devenu régent du royaume, la fit mettre en liberté. Elle mourut l'année suivante, en 1716. Cette dame a fait plusieurs ouvrages en prose, parmi lesquels on distingue : La Comtesse de Châteaubriant, ou les effets de la jalousie, et Les Lutins du château de Kernosi. On lui doit aussi des contes de fées et quelques poésies.

Faut-il être tant volage ?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis (las quel dommage !),
Dès qu'on a pu te saisir.
Ce plaisir, tant regrettable,
Me répond : Rends grace aux dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

Muse de tous nos jeux, objet de nos hommages,
Songez que le dépit se mêle à nos suffrages,
Lorsque vous empruntez des travestissemens
Trop peu dignes de vous, malgré leurs agrémens.
D'un naturel heureux l'ascendant est extrême ;
Pour nous plaire toujours, soyez toujours vous-même.
Sous des myrthes fleuris, dans des palais charmans,
Devenez-vous princesse ou compagne de Flore,
Vous causez dans les cœurs de doux ravissemens :
Un murmure s'élève, éclate, augmente encore ;
Vous entendez partout des applaudissemens.
Quels triomphes flatteurs ! C'est un peuple d'amans
Qui couronne ce qu'il adore.
Hé bien, croyez-les donc, ces cœurs que vous troublez ;

Sous les vrais ornemens que votre art vous présente :
Vous n'êtes jamais plus charmante
Que lorsque vous vous ressemblez.

Madame Deshoulières

Antoinette du Ligier de la Garde, née à Paris en 1633, d'une famille noble qui ne négligea rien pour son éducation, épousa, en 1651, Guillaume de Lafon de Boisguerin, seigneur Deshoulières, lieutenant-colonel d'un des régiments du grand Condé, depuis major de Rocroi et lieutenant de roi de Dourlens. Ses poésies ont été imprimées en 1688 et 1693. Les plus anciens ouvrages qu'on ait d'elle sont de 1658 ; mais ses Idylles et ses Réflexions morales sont ce qu'il y a de plus estimé parmi ses œuvres. Madame Deshoulières fut reçue dans les Académies d'Arles et des Ricovrati de Padoue, et mourut en 1694, un an après son époux. Cette dame, qui doit prendre rang parmi les premiers poètes français, connaissait parfaitement le latin, l'italien et l'espagnol. Elle composa deux tragédies (Genseric et Jule-Antoine), qu'elle eut le bon esprit de ne pas risquer sur le théâtre.

Le bel esprit, au siècle de Marot,
Des dons du ciel passoit pour le gros lot ;
Des grands seigneurs il donnoit l'accointance,
Menoit parfois à noble jouissance,
Et, qui plus est, faisoit bouillir le pot.

Or est passé le temps où d'un bon mot,
Stance ou ballade, on payoit son écot ;
Plus n'en voyons qui prenne pour finance

Le bel esprit.
À prix d'argent, l'auteur comme le sot
Boit sa chopine et mange son gigot ;
Heureux encor d'avoir telle pitance !
Maints ont le chef plus rempli que la pance ;
Le fat est riche, et nous voyons capot
Le bel esprit.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre,
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent d'un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.
De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit ;
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Alcidon, contre sa bergère,
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit plutôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougère.
La bergère perdit ; et, pour ne point payer,
Elle voulut tout employer.
Mais, contre un tendre amant, c'est en vain qu'on s'obstine.

Si des baisers gagés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

Agréables transports qu'un tendre amour inspire,
Désirs impatiens, qu'estes-vous devenus ?
Dans le cœur du berger pour qui le mien soupire,
Je vous cherche, je vous désire,
Et je ne vous retrouve plus.
Son rival est absent, et la nuit qui s'avance
Pour la troisième fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait triomphé de cette heureuse absence ;
Avec si peu d'impatience,
Hélas ! on n'a guère d'amour !
Il ne sent plus pour moy ce qu'on sent quand on aime,
L'infidèle a passé sous de nouvelles lois.

Il me dit bien encor que son mal est extrême ;
Mais il ne le dit plus de mesme
Qu'il me le disoit autrefois.
Revenez dans mon cœur, paisible indifférence,
Que l'amour a changée en de cruels soucis.
Je ne reconnois plus sa fatale puissance,
Et, grâce à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.
Je ne veux plus l'aimer ; ah ! discours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur ?
Amour, redonnez-luy le dessein de me plaire ;
Mais quoy que l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur !

Àcaution tous amans sont sujets,
Cette maxime en ma teste est écrite :
Point n'ay de foy pour leurs tourmens secrets,
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite.
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encor a-t-on les mesmes dits
Qu'avant qu'astuce au monde fust venue ;
Mais pour d'effets, la mode en est perdue :
On n'aime plus comme on aimoit jadis.
Riches atours, table, nombreux valets.
Font aujourd'huy les trois quarts du mérite.
Si des amans soumis, constans, discrets,

Il est encor ; la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amans brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs et pleurs feroient passer pour grue.
Faveur est dite aussitost qu'obtenue :
On n'aime plus comme on aimoit jadis.
Jeunes beautés en vain tendent filets :
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
Font bande à part près des plus doux objets ;
D'estre indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite ;
Ou si par fois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse et s'habitue,
Don de mercy seul il n'a pas en vue :
On n'aime plus comme on aimoit jadis.
Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles on débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets ;

Quand il fut vieux, le diable fut hermite.
Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
Par maints hivers désirs sont refroidis.
Par maux fréquens humeur devient bourrue.
Quand une fois on a teste chenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort ;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort :
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre !
Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle ;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source.
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages ;
Sur un sable brûlant, entre des prés fleuris,
Coule toujours votre onde pure ;
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris :
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre sort est si doux !

Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
À nous plaindre de la nature.

De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses
Mais de ces fatales foiblesses,
La plus à craindre c'est l'amour.
Ses douceurs même sont cruelles.
Elles font cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles ;
Mais des plus forts liens le tems use les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux !
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidelles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ;
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
À ce que vous voulez, jamais il ne s'oppose ;
Dans votre sein il cherche à s'abymer :
Vous et lui jusques à la mer
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée !
De trahisons, d'horreurs et de dissensions
Elle est toujours accompagnée ;

Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être traité mieux que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères ;
C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix,

Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs loix.
À ne nous point flatter nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois ;
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous enfermer dans cent canaux divers ;
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir.
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes ?
Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux ?
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il exerce sur eux ?
Mais que fais-je ? Où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contr'eux nous usons ?
Ai-je quelqu'espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons ?
Non, pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.

Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre,
Les vices n'ont point de censeurs ;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs ;
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise ;
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise :

Aucun défaut ne s'y déguise ;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal ;
On évite de même un ami trop sincère ;
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir, personne ne les souffre :
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds ; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez ; fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée,

Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses :

Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses !
Les médisans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui désole les tendres cœurs,
Lorsque pleins d'une ardeur extrême
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire vous n'avez seulement qu'à paroître :
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits ;
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais !
Un redoutable instant nous détruit sans réserve :

On ne voit au delà qu'un obscur avenir.
À peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve :
Nous rentrons pour toujours dans le parfait repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles loix,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?

Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connaît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs !
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans soucis, sans alarmes :
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.

L’ambition, l’honneur, l’intérêt, l’imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l’usage.
Innocens animaux, n’en soyez point jaloux ;
Ce n’est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n’est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l’appelle à son aide,

Est tout l’effet qu’elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s’oppose à tout et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que, sous l’autorité d’une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d’avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l’esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence :
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d’un remords nous ronge ;

Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science ;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus sages que nous.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prez font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les Nayades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante :
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons, on voit naistre les roses :
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux ?
Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses ;
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas :
Si l'Amour ne s'en mesloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'ame de l'univers ;
Comme il triomphe des hivers

Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas ! de si douces leçons ?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.

Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats, esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières loix.
Que votre sort est différent du nostre,
Petits oiseaux qui me charmez !
Voulez-vous aimer, vous aimez :
Un lieu vous déplaist-il, vous passez dans un autre.
On ne connoist chez vous ni vertus, ni défauts :
Vous paroissez toujours sous le mesme plumage,
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage :
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains ;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons les vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.

Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter :
Cette crainte nous est commune.
Sur nostre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas ! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre !
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux

Il ne vous plaist donc plus de mettre
Pour moy quelque chose de doux
Dans les lettres de mon époux ?
D'un pareil procédé que puis-je me promettre ?
Ah ! si je n'en montrois de vifs ressentimens,
Vostre paresse avec le temps
Pourroit encor plus se permettre.
Quoy ! du plus éclairé de tous les intendans
Tous les huit jours voir une lettre
Sans rencontrer mon nom dedans ?
Non, je ne sçaurois m'en remettre,
Et je ne suis point faite à de tels accidens.
Peut-estre avez-vous cru que c'estoit assez faire
Que d'avoir fait les premiers pas,
Et que je ne méritois pas
Qu'un peu plus loin on poussast une affaire.
Je ne veux point ici vous vanter mes appas :
Mais, soit dit entre nous, quand il s'agit de plaire,
Vous estes un peu trop tost las.
Pour s'établir dans les cœurs délicats,
L'empressement est nécessaire,
Et de vous autres magistrats

Ce n’est pas la route ordinaire
Accoutumez qu’on vous fasse la cour,
Vous ne pouvez la taire aux autres :

On vous doit toujours du retour ;
La fortune, la gloire et le cruel amour
Font leur propre affaire des vostres.
Mais, à parler de bonne foy,
Ces raisons où l’orgueil se fonde
Ne sont point des raisons pour moy,
Et, sans trop me flatter, je croy
Qu’on peut me séparer de la foule du monde.
Je veux vous en convaincre, et si le ciel seconde
Les vœux que mon dépit fera,
Vous m’estimerez tant, qu’une charmante brune
Qu’unit à vostre sort une heureuse fortune
Peut-estre un jour en grondera.
Dès que la nouvelle verdure
Annoncera le retour du printemps,
Pour tenter cette belle et galante aventure.
Je quitteray ces lieux charmans ;
Et d’avance je vous asseure
Que si pour nous encor vostre fière humeur dure,
Ce ne sera pas pour long-temps

Qu’il fait beau faire voyage
Quand de froid on est transi !
Puissent les ennuis, la rage.
Les chagrins et le souci,
Estre de votre équipage.

Puisse tout l'air épaissi
Vous régaler d'un orage.
Puisse l'enfant sans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de village
Au teint couleur de souci,
Au pied sentant le fromage,
Qui soit de tortu corsage
Par quelque pitaud grossi,
Dont le cœur fourbe et volage
Vous aime coussi coussi,
Qui, pour couronner l'ouvrage.
Ait à vostre grand dommage
D'autres mais et d'autres si,
Cent fois pires que ceux-cy.
Vous allez croire, je gage,
Que par un pur badinage
Je vous écris tout ceci.
D'autres diroient seignor si :
Mais moy qui hais l'esclavage,
Je vous dis que c'est l'image
D'un couroux qui se soulage.
Pourquoy partiez-vous aussi ?
Je refrognay mon visage
Quand on me dit : Pour Roissi
Le mareschal démesnage.
Hé quoy, vous pliez bagage,
Lorsque d'un air radouci
Dame d'assez haut parage
Vient manger vostre potage

Jeunes gens de ce temps-cy
N'en feroient pas davantage
Rien pourtant d'afreux présage
N'éclate en vous dont voicy

Un portrait en racourcy.
Un pur et charmant langage
Brillant, sans être farci
De ces grands mots dont l'usage
N'a jamais bien réussi.
Un génie heureux et sage
Qui par rien n'est rétréci.
Un renom qui n'est noirci
Par nul vilain tripotage.
Un cœur jamais endurci
Pour ceux que le sort outrage.
Un antique et haut lignage
Bien nettement éclairci.
Une conduite, un courage
Que connoist plus d'une plage,
Qui du peuple circonci
A le croissant obscurci ;
Qui sur ce fameux rivage
Où d'Etna le voisinage
Répand un goust de roussi,
Fit ployer l'orgueil du Tage ;
Qui vous fit passer à nage
Le profond Rhein tout ainsi
Que le moindre marescage :
Terrible et fameux passage
Qui fit froncer le sourci

Aux braves à triple étage ;
Enfin, tout ce qu'en partage
Eut le plus grand personnage,
Vous l'avez eu, Dieu merci.
Bonsoir, héros de nostre âge,
Le Sommeil dans un nuage
Vient de passer par icy.

Des bords du fameux Lignon,
Le moyen de vous écrire ?
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoy de frippon,
Qui n'est pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuse Astrée,
L'ame de douleur outrée
Mit ses jours à l'abandon ;
Amour résolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.
Depuis que j'y suis entrée,
J'ai déjà changé de ton.
Je ne me meurs pas encore ;
Mais, entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiète langueur
Qui me force à voir l'aurore
J'ai partout l'esprit rêveur.
Un tel changement d'humeur
Me fait trembler pour mon cœur
S'il alloit devenir tendre,

S’il formoit la moindre ardeur,
Il seroit bientôt en cendre

Hélas ! loin de badiner,
Loin d’être fourbe et volage,
Comme veut le bel usage,
Il iroit s’abandonner,
En jeune cœur qui se pique
De sentiment héroïque,
À ces beaux engagemens
Qu’on trouve dans les romans
Oui, malgré ce qu’on pratique,
Il aimeroit à l’antique.
Ah ! que de fâcheuses nuits,
Que de soupçons, que d’alarmes,
Que de chagrins, que d’ennuis,
Que de soupirs, que de larmes !
Il vaut mieux, si je le puis,
M’arracher à tous les charmes
Du beau séjour où je suis.
Sans consulter davantage,
Quittons ce fatal rivage ;
Mais quittons-le sans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur sert de victime
Aux vengeances de l’amour.
Ici, tout ce qui respire
Se plaint, languit et soupire.
Dans les forêts les oiseaux,
Dans les plaines le zéphire,

Les bergers sous les ormeaux,
Les Nayades dans les eaux,
Tout sent l'amoureux martyre ;
Et tout sert, en nous parlant
Contre l'austère sagesse,
A mettre en goût de tendresse

Le cœur le plus indolent.
Vous, dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun souci,
Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout ceci ;
Et, quelqu'espoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau ?
Vous, de ce hameau

L’honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beaux,
Me donniez sans cesse,
Sur l’herbette épaisse,
Des plaisirs nouveaux.

Que je vous regrette !
Mais il faut céder ;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L’injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j’importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d’heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours !
Que Pan vous défende ;
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu’avec tant de soin
J’ai toujours nourries,
Je prends à témoin

Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai

La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Pourquoi chercher une nouvelle gloire ?
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :
Assez d'exploits d'immortelle mémoire

Vous font passer les antiques héros.
Pour vous, grand roy, pour le bien de la France,
Que reste-t-il encore à souhaiter ?

Vos soins chez elle ont remis l'abondance ;
Vostre valeur, qui pourroit tout dompter,
La rend terrible aux nations étranges ;
Et quelque loin qu'on porte les louanges,
Il n'en est point qui vous puisse flatter.
A vous chanter nos voix sont toujours prestes ;
Mais quand nos vers à la postérité
Pourroient vous peindre aussi grand que vous estes :
Quand de vos loix ils diroient l'équité,
De vostre bras les rapides conquestes,
De vostre esprit la noble activité,
De vostre abord le charme inévitable,
Quelle en seroit pour vous l'utilité ?
Lorsque le vray paroist peu vraysemblable,
Il n'a sur nous que peu d'autorité.
Ces conquérans qu'eurent Rome et la Grèce,
Ces demi-dieux sur cent livres chantez,
Ont eu le sort que trop de gloire laisse :
On les a cru servilement flattez.
Tant de vertus qu'en eux l'histoire assemble
Est, disoit-on, le prix de leurs bienfaits ;
Et si vous seul, sous qui l'univers tremble,
N'eussiez plus fait qu'ils n'ont tous fait ensemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.
De leur valeur la vostre nous assure ;
Vous la rendez croyable en l'effaçant.
Un tel secours chez la race future

Sera pour vous un secours impuissant.
Quelques efforts que la nature fasse
Pour les héros que sa main formera,

Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.
N'allez donc plus exposer une vie
D'où le bonheur de l'univers dépend.
Voyez la paix de tous les biens suivie,
Qui dans les bras des plaisirs vous attend.
Épargnez-nous de mortelles alarmes :
Où courez-vous, par la gloire animé ?
Si la victoire a pour vous tant de charmes,
Vous pouvez vaincre ici sans être armé.
N'appelez point une indigne foiblesse
Quelques momens donnez à la tendresse :
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.
Mais aux travaux de la fière Bellonne
J'oppose en vain le repos le plus doux.
Les faux plaisirs que l'oisiveté donne
Ne sont pas faits pour un roy comme vous
Instruit de tout, appliqué sans relâche,
Et toujours grand dans les moindres projets,
Lorsque la paix aux périls vous arrache,
Une autre gloire à son tour vous attache,
Et vous immole au bien de vos sujets.
Ainsi l'on voit le maître du tonnerre
Diversement occupé dans les cieux :
Tantôt vainqueur dans l'insolente guerre
Qui fit périr les Titans furieux ;
Tantôt veillant au bonheur de la terre.

Porter partout un regard curieux ;
Y rétablir le calme, l'innocence ;
Estre de tous la crainte et l'espérance,
Et le plus grand et le meilleur des dieux.

Craint, adoré… Mais j'entends la victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux.
Que de hauts faits vont grossir votre histoire !
Partez, courez à des destins si beaux.
Je vois l'Espagne, aux traités infidelle,
De ses pays payer ses attentats ;
Je vois vos coups détruire les États
Du fier voisin qui soutient sa querelle ;
Et je vous vois, vainqueur en cent combats,
Donner la paix et la rendre éternelle.

Mademoiselle Deshoulières

Antoinette-Thérèse Deshoulières naquit à Paris en 1662. Son premier pas dans la carrière poétique fut un triomphe ; elle remporta, en 1687, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, le prix proposé par l'Académie française ; ce qui fut d'autant plus glorieux, qu'elle avait eu des rivaux dangereux à combattre. Cet honneur l'encouragea beaucoup ; mais la délicatesse de sa santé et la perte successive de ses plus proches parents ne lui permirent pas de donner un plein essor à ses talents. Elle se borna depuis à des pièces fugitives que l'on a imprimées à la suite des œuvres de sa mère. L'ouvrage le plus considérable qu'elle ait entrepris est l'opéra de Callirhoé, qu'elle abandonna dès qu'elle sut qu'un autre auteur

travaillait sur le même sujet. Ce qui est sorti de sa plume n'est ni aussi élevé pour les pensées, ni aussi poétique que les beaux morceaux de madame Deshoulières ; mais il y a de l'harmonie, de la douceur et du charme. Parmi les peines qui affligèrent mademoiselle Deshoulières, la plus sensible fut la mort d'un jeune officier plein de mérite qu'elle devait épouser et qui fut tué à l'armée. Elle fut agrégée à l'académie des Ricovrati de Padoue, en remplacement de sa mère, et mourut en 1718.

Quel sort au mien est comparable ?
Tous mes jours sont marqués par de nouveaux malheurs ;
De quels crimes suis-je coupable ?
Ciel ! ne suis-je ici-bas que pour verser des pleurs ?
A tes ordres sans cesse et soumise et fidelle ,
J'ai toujours de tes loix respecté le pouvoir ;
L'excès de ma douleur mortelle
Livrera-t-il mon cœur à l'affreux désespoir ?
D'un torrent de malheurs ma vie est traversée ;
On diroit, en voyant dans cet heureux séjour
Les peines, les ennuis où je suis exposée,
Et le funeste sort de mon fidèle amour,
Que du ciel, contre moi, la bonté courroucée
Me partage à regret la lumière du jour.
Cependant cet amour, si fidèle et si tendre,
Toujours sur mon devoir a réglé ses désirs ;
Hélas ! à d'innocens plaisirs
Quel cœur, plus que le mien, eut plus droit de prétendre ?

Quel cœur sentit jamais de plus vives frayeurs,
Lorsque la tendre Philomelle
Annonça, par ses chants, le retour des horreurs

Que Bellone, en courroux, traîne en foule après elle ?
Arbres, ruisseaux, charmantes fleurs,
Quel cœur brûla jamais d'une flamme plus belle ?
Et vous, vastes forêts, témoins de mes douleurs,
Et dont tout ici renouvelle
De mon funeste sort les constantes fureurs ;
Quelle aventure plus cruelle,
Quelle mort, quel amant mérita mieux mes pleurs ?
Je ne viens point rappeler sous vos ombres
Ce que Tircis eut de charmant.
L'horreur qui suit la mort de mon amant
M'attire et me retient dans vos demeures sombres.
Seule dans ces forêts, loin du monde et du bruit,
J'abandonne mon cœur à sa douleur mortelle ;
Et je goûte à longs traits les maux qu'elle produit
Dans un cœur accablé, malheureux et fidelle.

Toi, par qui les mortels rendent leurs noms célèbres ;
Toi, que j'invoque ici pour la première fois,
De mon esprit confus dissipe les ténèbres,
Et soutiens ma timide voix.
Le projet que je tente est hardi, je l'avoue ;
Il auroit effrayé le peintre de Mantoue,
Et j'en connois tout le danger.
Mais, Apollon, par toi si je suis inspirée.
Mes vers pourront des siens égaler la durée ;
Hâte-toi, viens m'encourager.
A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,
Que ce sage héros consulte avec la paix
Les moyens d'effacer les troubles de la guerre
Par de mémorables bienfaits.

Il dérobe les cœurs de sa jeune noblesse
Au funestes appas d'une indigne mollesse,
Compagnes d'un trop long repos.
France, quels soins pour toi prend ton auguste maître
Et qu'ils vont pour jamais dans ton sein faire naître
Un nombre infini de héros !
Dans un superbe enclos où la sagesse habite,
Où l'on suit des vertus le sentier épineux,

D'un âge plein d'erreur mon foible sexe évite
Les égaremens dangereux.
D'enfans infortunés cent familles chargées
Du soin de les pourvoir se trouvent soulagées :
Quel secours contre un sort ingrat !
Par lui ce héros paie, en couronnant leurs peines,
Le sang dont leurs aïeux ont épuisé les veines
Pour la défense de l'État.
Ainsi dans les jardins on voit de jeunes plantes,
Qu'on ne peut conserver que par des soins divers,
Vivre et croître à l'abri des ardeurs violentes
Et de la rigueur des hivers :
Par une habile main sans cesse cultivées,
Et d'une eau vive et pure au besoin abreuvées,
Elles fleurissent dans leur tems :
Tandis qu'à la merci des saisons orageuses,
Les autres, au milieu des campagnes pierreuses,
Se flétrissent dès leur printems.
Mais quel brillant éclair vient de frapper ma vue ?
Qui m'appelle ? Qu'entends-je, et qu'est-ce que je voi ?
Mon cœur est transporté d'une joie inconnue :
Quels sont ces présages pour moi ?

Ne m'annoncent-ils point une je verrai la chute
Des célèbres rivaux avec qui je dispute
L'honneur de la lice où je cours ?
Que de gloire, et quel prix ! Si le ciel me l'envoie,
Le portrait de Louis, à mes regards en proie,
Les occupera tous les jours.

La comtesse de La Suze

Henriette de Coligny, fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France et colonel général de l'infanterie, naquit à Paris en 1618. Elle fut mariée très-jeune au comte de Hadington, seigneur écossais, qui la laissa bientôt veuve, et épousa ensuite le comte de la Suze, dont elle fut obligée de se séparer à cause des mauvais traitements qu'il lui faisait éprouver. Cette dame abjura le calvinisme uniquement en haine de son mari, et mourut en 1673.

Les poésies de la comtesse de la Suze, disséminées dans plusieurs recueils imprimés tant à Lyon qu'à Paris, de 1745 à 1773, se composent de douze élégies et d'une trentaine de madrigaux et chansons qui offrent généralement peu d'intérêt ; on y remarque pourtant les deux morceaux suivants.

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire.

Non, non, quoiqu'il ait quelques charmes,
Ce n'est point pour Lisis que je verse des larmes ;

L'auteur de mes ennuis n'est pas mal avec vous ;
Sans le nommer, je peux vous dire
Que vous avez grand tort de paroître jaloux
De celui pour qui je soupire.

Les trois élégies que nous allons rapporter sont de la même muse.

Foible et fière raison, qui par de vains combats
Choques les passions et ne les détruis pas,
Ne me tourmente plus ; tes forces sont bornées,
Et l'on ne change point l'ordre des destinées.
Elles font à leur gré le tissu de nos jours,
Et forment dans le ciel les nœuds de nos amours.
Tu sais bien que mon cœur, pour se vaincre lui-même,
T'opposa mille fois au dieu qui veut que j'aime ;
Mais, quoi qu'on puisse dire au mépris de ses loix,
Aimer ou n'aimer pas n'est point en notre choix.
À son divin pouvoir il faut enfin se rendre :
Un mortel contre un dieu pourroit-il se défendre ?

Je l'avois combattu, ce dangereux pouvoir,
Par les plus grands efforts qu'exige le devoir.
L'esprit enfin lassé d'une si rude guerre,
Une nuit qui, voilant les beautés de la terre,
Sembloit n'avoir éteint la lumière du jour
Que pour favoriser le dessein de l'Amour,
Et qui, chassant du cœur les importunes craintes,
Mettoit en liberté les soupirs et les plaintes,
Je disois, près des bords d'un bois délicieux,
Qui m'ôtoit aux regards des astres envieux ;
Qu'un mal qu'on trouve doux met de trouble dans l'âme !

Et que d'un feu qui plaît aisément on s'enflamme !
Hélas ! que dans l'ardeur des plus pressans désirs
La pudeur à l'amour dérobe de plaisirs,
Tircis ! et que souvent, à tes désirs rebelle,
Secrettement mon cœur a murmuré contre elle !
Que tes charmans appas ont sur moi de pouvoir !
Et que, dans cet état, je craindrois de te voir !
Je croyois que les vents emportoient mes paroles ;
Mais, las ! je me flattois d'espérances frivoles.
Quelle fut ma surprise ! et que devins-je, ô dieux !
Lorsque soudain Tircis vint s'offrir à mes yeux !
Je le connus malgré les ombres infidelles,
Douces auparavant, en ce moment cruelles,
À sa divine taille, à cet air fier et doux,
Qui surprit tant de cœurs et fit tant de jaloux,
À ce charme secret qui fit naître ma flamme ;
Mais je le connus mieux au trouble de mon âme.

Belle et sage Daphné, merveille de nos jours,
Que toutes les vertus accompagnent toujours
Et qui connois si bien leurs grâces naturelles
Que tu n'as jamais pris leur fantôme pour elles ;
Illustre et chère amie, à qui dans mes malheurs
J'ai toujours découvert mes secrètes douleurs,
Qui sçais ce que l'on doit ou désirer ou craindre,
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre
Écoute mes ennuis, soulages-en le faix ;
J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais,
Et tes prudens conseils, tant de fois salutaires,
Ne me sçauroient jamais être plus nécessaires.
Défens ma liberté, ma Daphné, je combats

Un dieu dont j'ai souvent méprisé les appas.
Qui, lassé de me voir insensible à ses larmes,
A pris pour m'asservir ses plus puissantes armes
Ah ! que je l'appréhende avecque tant d'attraits !
C'est le jeune Tircis qui lui fournit ses traits,
Tircis, de tous les cœurs le charme inévitable ;
Tircis, en qui reluit tout ce qui rend aimable,
Et dont le ciel, prodigue à verser ses trésors,
Ne forma que trop bien et l'esprit et le corps.
Pour tout autre que lui je serois invincible,
Jamais autre que lui ne me rendit sensible,
Et je ne croyois pas l'amour contagieux,
Lorsque, sans y penser, je le vis dans ses yeux.
Mon cœur par mille efforts a voulu se défendre ;
Mais je sens bien qu'enfin il est près de se rendre.
Et ma foible raison, dans ce mortel danger,

Le trahit elle-même et sert à l'engager.
Si mon repos, Daphné, si ma gloire t'est chère,
En l'état où je suis, dis-moi, que dois-je faire ?
Quand je croirai Tircis plus fort que mon devoir,
Me faudra-t-il résoudre à ne jamais le voir ?
Par un effort cruel, dont le penser me tue,
Priverai-je mes yeux d'une si chère vue ?
Les amours, diligens à servir ses désirs,
À toute heure, en tous lieux m'apportent ses soupirs,
M'expriment ses ennuis, ses transports et ses craintes,
Et d'un air languissant me redisent ses plaintes.
Enfin, il suit partout la trace de mes pas,
Et je le trouve même où je ne le vois pas.
Quand j'espérois encor le bannir de mon âme.

Souvent dans le désir de surmonter ma flamme,
J'évitois ses regards comme un charme fatal ;
Car je me doutois bien qu'aimer étoit un mal ;
Mais, aimable Daphné, j'avois beau me défendre,
Ces subtils enchanteurs savoient bien me surprendre ;
Et c'est ainsi qu'Amour, renversant mes projets.
Va réduire mon cœur au rang de ses sujets.
Dans un si triste état, de mon sort incertaine,
Ah ! que j'ai dit de fois, en rêvant à ma peine :
Désirable repos, aimable liberté,
Unique fondement de la félicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun soupire,
Faut-il donc qu'un tyran usurpe votre empire,
Qu'il me fasse oublier vos charmes les plus doux,
Et que ses seuls tourmens me plaisent plus que vous ?
Vaines réflexions ! ma peine est sans remède ;
Mon cœur est trop charmé du mal qui le possède ;
Une douce langueur occupe mes esprits,
Et, perdant tout espoir, je sens que je t'écris,
Non pour chercher la fin de ma douleur extrême,

Mais plutôt, ma Daphné, pour t'apprendre que j'aime.
Si tu blâmes un mal où je vois tant d'appas,
Plains une malheureuse, et ne l'accuse pas.

Tristesse, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toujours le repos de ma vie ?
À toute heure, en tous lieux, sentirai-je vos coups,
Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous ?
Je viens dans ces déserts chercher la solitude,
Où, seule, loin du bruit et de la multitude,

Je puisse en liberté dire mes sentimens ;
Déserts, soyez témoins des peines que je sens.
L'esprit tout agité de nouvelles alarmes,
Je viens ici cacher mes soupirs et mes larmes ;
Comme aux seuls confidens de ma vive douleur,
Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur.
Le chagrin me dévore, et mon âme abattue.
Sans force et sans secours, cède au coup qui la tue.
Je souffre sans savoir ce qui me fait souffrir ;
Je cherche, mais en vain, les moyens de guérir.
De mes yeux languissans un éloquent silence
En dépit de moi-même explique ma souffrance ;
Je n'ai point de repos, ni la nuit ni le jour :
Hélas ! d'où vient mon mal, n'est-ce point de l'amour ;
Je ne puis voir Tircis que je ne sois émue ;
Je rougis de paroître interdite à sa vue ;
En sa mine, en son air, en chacun de ses traits.
Je trouve des appas inconnus et secrets ;
Le feu de ses regards, par qui son cœur s'explique,
Étincelle de joie et me la communique ;

Quand je ne le vois plus, ô dieux ! quel changement !
Il étoit mon plaisir, il devient mon tourment.
Dans le trouble fâcheux que l'absence me cause,
Ma raison incertaine à soi-même s'oppose ;
L'objet que j'ai laissé ne me sçauroit laisser ;
Tous les autres objets ne le sçauroient chasser.
Je suis cette belle ombre, et je veux m'en défendre ;
Mais partout je la vois, partout je crois l'entendre.
Trop aimable Tircis, pourquoi mal à propos
Étaler tant d'appas et troubler mon repos ?

Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invincible.
Veux-tu rendre mon cœur à tes larmes sensible ?
Mais, que dis-je ? peut-être en es-tu possesseur ;
Peut-être est-il vaincu, peut-être es-tu vainqueur !
Hélas ! je n'en sçai rien, j'ignore ma défaite ;
Peut-être en ce moment ta victoire est parfaite.
Vous vous êtes, mon cœur, révolté contre moi,
Et vous m'abandonnez pour suivre une autre loi !
Vous cédez aux ardeurs d'une flamme inconnue !
Rigoureuse fierté, qu'êtes-vous devenue ?
Que deviens-je moi-même, et quel est le pouvoir
Qui me force à sortir des règles du devoir ?
J'en rougis de dépit, ma vertu s'en offense ;
Cependant ma raison se trouve sans défense,
Et ma noble fierté s'est soumise à son tour !
Ah ! je veux ou mourir, ou surmonter l'amour.
Oui, je veux désormais combattre pour ma gloire,
Remporter sur moi-même une illustre victoire,
Étouffer cette ardeur dont mon cœur est épris.
Et, pour tout dire, enfin, résister à Tircis.

Catherine Bernard

Mademoiselle Bernard (Catherine), parente du grand Corneille, naquit à Rouen en 1660. Elle vint s'établir à Paris et se rendit célèbre par son esprit et ses ouvrages. Cette demoiselle composa pour le Théâtre-Français deux tragédies, savoir : Laodamie, imprimée en 1690, pièce qui n'eut qu'un succès médiocre ; et Brutus, imprimée en 1691, et qui eut vingt-cinq représentations. Ma-

demoiselle Bernard remporta trois fois, dans l'espace de huit ans, le prix de poésie à l'Académie française. Elle a aussi été couronnée trois fois aux Jeux floraux de Toulouse ; son mérite la fit d'ailleurs recevoir à l'Académie des Ricovrati de Padoue. On trouve dans différents recueils de poésies de jolis vers de sa façon ; quant aux ouvrages en prose, on ne connaît d'elle qu'Eléonore d'Yvrée et le Comte d'Amboise, qu'elle a donnés au public sous le titre de Nouvelles. Mademoiselle Bernard est morte à Paris en 1712.

Voici le placet par lequel cette demoiselle sollicite de Louis XIV sa pension :

Sire, deux cents écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'État, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter
Les foibles alliés et du Rhin et du Tage ?
A vos armes, grand roi, s'ils peuvent résister,
Si, pour vaincre l'effort de leur injuste rage,

Il falloit ces deux cents écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant au combat pour vous perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre tombeau,
Et, souffrant un trépas d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la patrie.
Sire, sans ce secours tout suivra votre loi,
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi ;
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles :
Ah ! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre et voir tout ce que je prévoi.

L'Imagination, amante du Bonheur,
Sans cesse le désire et sans cesse l'appelle ;
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et, fait pour ses désirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusque dans l'amoureux empire ;
Mais lorsque du Bonheur elle crut approcher,
Le Soupçon, le jaloux Martyre,
La Délicatesse encor pire,
Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'Ambition
Elle crut satisfaire encor sa passion ;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur et pure illusion.
Enfin, dans le pays qu'habite la Richesse,
Séjour agréable et charmant,

Elle va demander son fugitif amant ;
Elle y vit l'Abondance, elle y vit la Mollesse,
Avec le Plaisir enchanteur ;
Il n'y manquoit que le Bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène.
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple et sans art
Du lieu presque désert étoit la souveraine ;
C'étoit la Piété. Là, notre amante en pleurs
Lui raconta son aventure :

Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs ;
Vous verrez le Bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte ; il faut, pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,
Sans le chercher, au moins, sans trop le désirer :
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que, dans sa recherche, on sait se modérer.
L'Imagination à l'avis sut se rendre :
Le Bonheur vint sans différer.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA CAPITATION.

La capitation va nous combler d'honneurs :
Vous voulez que nos biens aident à vos conquêtes,
Mais à combien sont taxés les auteurs ?
Ce ne sont pas de bonnes têtes.
Sire, déjà par moi vous êtes bienfaisant,
Et je ne dois mes jours qu'à votre seule grâce :
Augmentez vos bienfaits, afin que je vous fasse
Au moins un honnête présent.

Mesdemoiselles de Scudéry et de la Vigne

Mademoiselle de Scudéry naquit au Hâvre-de-Grâce en 1607. Elle était d'une maison noble et ancienne, originaire du royaume de Naples et établie en Provence depuis plusieurs siècles. Son père avait servi avec distinction sur terre et sur mer, et obtenu, sous l'amiral de Villars, le commandement du Hâvre-de-Grâce ; sa mère était de la maison de Goustiménil-Martel.

Mademoiselle de Scudéry, célèbre par son esprit, par son amabilité et par ses ouvrages, a composé les romans suivants : l'Illustre Bassa, Cyrus et Clélie. Elle a aussi donné Célinte, Mathilde et la Promenade de Versailles, nouvelles qui ont toutes la beauté des grands romans sans en avoir la longueur. On doit encore à cette demoiselle les Harangues des femmes illustres, et un ouvrage intitulé les Nouvelles conversations. Elle fit, en 1671, cet admirable discours De la Louange et de la Gloire qui remporta le premier prix d'éloquence proposé par l'Académie française. Le cardinal Mazarin lui laissa une pension par son testament ; elle en avait une sur le sceau, et le roi, en 1683, lui en donna une autre de 2,000 livres sur sa cassette. L'Académie des Ricrovrati de Padoue l'admit parmi ses membres. Elle mourut en 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

La beauté des vers de mademoiselle de Scudéry lui avait mérité le nom de Sapho ; mais elle ne ressemblait à celle de la Grèce que par l'esprit, et n'avait pas moins de vertu que de science.

Anne de la Vigne est née en 1634 à Vernon, en Normandie. Elle était fille d'un médecin du roi, et l'une des personnes les plus belles et les plus spirituelles de son temps. Son extrême application au travail, pour la culture des sciences et de la poésie, lui occasionna la pierre, dont elle mourut, à Paris, en 1684 ; c'est pourquoi Vigneul-Marville lui fit l'épitaphe suivante :

MUNIMENTA SAXORUM SUBLIMITAS EJUS.

Cette demoiselle était de l'Académie des Ricovrati de Padoue. On distingue parmi ses poésies sa réponse à l'ombre de Descartes, qui lui avait parlé en vers ; une autre réponse à une lettre qu'on feignait de lui écrire des Champs-Elysées, et une ode à ma-

demoiselle de Scudéry, pour la féliciter de ce qu'elle avait remporté le premier prix d'éloquence à l'Académie française. Mesdemoiselles de la Vigne et de Scudéry, dès qu'elles se connurent, s'admirèrent réciproquement et se lièrent d'une étroite amitié. Mademoiselle de la Vigne fit la pièce de vers suivante, qui fut adressée à Louis XIV.

Prince, le plus aimable et le plus grand des rois,
Nous venons implorer le secours de vos lois ;
Tout l'État amoureux vous adresse ses plaintes.
Vous seul pouvez calmer nos soucis et nos craintes,
Vous seul pouvez nous faire un sort qui soit plus doux,
L'Amour même ne peut nous rendre heureux sans vous
La nuit, si favorable aux âmes généreuses,
A beau nous préparer les odeurs précieuses :
Sans respecter ce dieu, les voleurs indiscrets
Troublent impunément ses mystérieux secrets ;
Chaque jour leur audace éclate davantage,
On ne va plus la nuit sans souffrir quelque outrage :
On trompe d'un jaloux les regards curieux.
Mais d'un filou caché l'on ne suit point les yeux.
Comme on n'ose marcher sans avoir une escorte,
On ne peut se glisser par une fausse porte
La nuit, dont le retour ramenoit les délices,
Ces paisibles momens à l'amour si propices,
Destinés seulement à de tendres plaisirs,
Ne sont plus employés qu'à de fâcheux soupirs.
Les maris rassurés, les mères sans allarmes,
Dans un si grand désordre ont sçu trouver des charmes.
La nuit n'est plus à craindre à leur esprit jaloux,
Ils dorment en repos sur la foi des filoux :

Ils aiment le danger qui nous tient en contrainte,
Et la frayeur publique a dissipé leurs craintes.
O vous, qui dans la paix faites couler nos jours,
Conservez dans la nuit le repos des amours ;
Que du guet surveillant la nombreuse cohorte
Nous serve à l'avenir d'une fidelle escorte ;
Qu'ils sauvent des voleurs tous les amans heureux,
Et souffrent seulement les larcins amoureux ;
Qu'ils nous ôtent la crainte, et qu'en toute assurance
Nous goûtions les plaisirs de l'ombre et du silence.
En faveur de l'Amour finissez notre ennui ;
Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui :
Ce dieu, dont le pouvoir domine tous les autres,
En vous donnant ses lois semble avoir pris les vostres ;
Il garde pour vous seul ce qu'il a de plus doux :
Il commande partout et n'obéit qu'à vous ;
Il sépare de vous l'éclat de la couronne,
Et fait qu'on aime en vous vostre seule personne,
Plaisir que rarement les rois peuvent goûter,
Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.
Ainsi puisse le ciel, pour vous faire justice,
Au moindre de vos vœux estre toujours propice,
Et remplir votre cœur de joie et de plaisir ;
Mais comme il n'en est point hors l'amoureux empire,
Et qu'un roi ne peut estre heureux s'il ne soupire,
Puissiez-vous, de l'Amour secrètement charmé,
Toujours fort amoureux, estre toujours aimé ;
Et, sans vous désirer de nouvelles conquestes,
Puissiez-vous demeurer dans l'état où vous estes.

Voici la protestation que mademoiselle de Scudéry fit, au nom des filous, contre la requête des amants.

Prince, dont le nom seul fait trembler tous les rois,
Suspendez un moment la rigueur de vos lois ;
Souffrez que les voleurs vous demandent justice
Contre de faux amans tous remplis d'artifice :
A les entendre, ils sont fort maltraités,
Nous nous opposons seuls à leurs félicités,
Nous troublons leurs plaisirs ; les nuits les plus obscures
N'ont plus pour leur amour de douces aventures ;
Où sont-ils les amans que nous avons volés ?
Commandez qu'on les nomme, et qu'ils soient enrôlés
Hélas ! depuis dix ans que nous courons sans cesse,
Nous n'avons pu trouver ni galant ni maîtresse ;
Et, pour notre malheur, nous n'avons jamais pris
Ni portraits précieux, ni bracelets de prix :
En vain, sans respecter plumes, soutanes, crosses,
Nous avons arrêté et chaises et carrosses ;
Nous ne trouvons jamais, où s'adressent nos pas,
Que plaideurs, que joueurs, que chercheurs de repas,
Que courtisans chagrins, que chercheurs de fortune,
Dont la foule, grand roi, souvent nous importune,
Mais de tendres amans, vrais esclaves d'amour,
On en trouve la nuit aussi peu que le jour
C'estoit au temps jadis que les amans fidelles,
Pour tromper les Argus, montoient par les échelles ;
Qu'on les voloit sans peine au premier point du jour,
Et qui cachoient leur perte autant que leur amour
Sous votre grand ayeul, d'amoureuse mémoire,
Les filoux nos aveux, célèbres dans l'histoire,

Ne passoient pas de nuit sans prendre à des amans
Des portraits enrichis d'or et de diamans ;

Et chacun sans placet, sans tant de doléance,
Rachetoit son portrait et payoit le silence.
C'est ainsi qu'on aimoit en ce siècle si doux,
Sous un prince charmant qu'on voit revivre en vous.
Mais aujourd'hui qu'Amour daigne suivre la mode,
Que le moindre respect passe pour incommode,
Nous trouvons tout au plus quelques pauvres coquets
Qui n'ont jamais sur eux que des madrigalets ;
Ils courent nuit et jour, se tourmentent sans cesse,
Sans jamais enrichir ni voleur ni maîtresse ;
Qu'ils marchent hardiment, ils font peu de jaloux,
Et n'ont à redouter ni maris ni filoux.
Pour tous leurs rendez-vous, ils peuvent prendre escorte,
Sans besoin de la nuit ni de la fausse porte ;
Mais la licence règne avecque tant d'excès,
Qu'ils osent bien se plaindre et donner des placets ;
Ne les écoutez pas, ils sont pleins d'artifice,
Prononcez cet arrest tout rempli de justice :
Un amant qui craint les voleurs,
Ne mérite point de faveurs.

Vers envoyés a mademoiselle de Scudéry, sous le voile de l'anonyme, par mademoiselle de la Vigne, pour accompagner une corbeille pleine de bijoux, dont les filous lui faisaient présent pour ses étrennes.

Ces hommes redoutés, que l'on nomme filoux,
Dont vous avez pris la défense,

Sont de leur gloire trop jaloux
Pour demeurer dans le silence.

Ils parlent, mais bien foiblement,
N'ayant aujourd'hui la puissance
De marquer leur reconnoissance
Que par des souhaits seulement.
Si la fortune favorable
Jettoit un doux regard sur eux,
Et que, devenant plus traitable.
Elle favorisât leurs vœux ;
Quand du butin ils feroient le partage.
Le plus riche seroit pour vous en faire hommage.
Tous les jours, en faisant leurs courses,
Ils rapportent assez de bourses
Dont l'espoir les va devançant ;
Car, pipés de leur bonne mine,
Quand au fond on les examine,
On n'y rencontre que du vent.
Telle est celle que dans ce jour
Nous vous présentons pour étreine,
Nous en avons fait choix sur plus d'une douzaine
Prises en ville ou dans la cour ;
Car, la nuit, nous ne sçavons pas
Où le hasard guide nos pas.
Nous prîmes, la même journée,
Le bracelet plein de petits bijoux
Qu'une dame peu fortunée
Venoit de recevoir avec un billet doux.
La belle, croyant nous toucher.
Nous en conta toute l'histoire,

Que sans peine elle nous fit croire ;
Mais nos cœurs furent de rocher.

Si nous vous sommes nécessaires,
Sans vous faire tant de discours,
Nous quitterons en tout tems nos affaires
Pour vous offrir notre secours.
Dans le besoin, sonnez fort votre cloche ;
Soudain le Balafré, la Roche,
Bras de Fer et Roland sans Peur
Vous serviront avec ardeur,
Car ce sont des gens sans reproche.

Réponse de mademoiselle de Scudéry à mademoiseile de la Vigne, qu'elle soupçonnoit de lui avoir fait cette galanterie.

Votre injustice est sans égale
De faire parler des filoux,
Lorsque d'une main libérale
Vous donnez d'aimables bijoux.
Croyez-moi, chaimante Célie,
Vous ne sçauriez vous déguiser ;
Et votre muse est trop polie,
En vain elle veut m'abuser.
Je connois sa délicatesse,
Son air charmant et ses appas,
Et je ne sçai quelle tendresse
Que les autres muses n'ont pas.

En vain le Balafré, la Roche
Entrepieudroient de me duper,
Et je vous fais un doux reproche

De me vouloir toujours tromper
Vous sçavez pourtant trop bien feindre,
Et mon cœur vous feroit pitié
S'il commençoit un jour à craindre
D'estre surprise en amitié.
Reprenez-vous, chère Célie,
Et promettez-vous, désormais ;
Que, soit sérieux, soit folie,
Vous ne me tromperez jamais.

Voici encore trois pièces de vers des mêmes muses ; celle qui suit est de mademoiselle de la Vigne, les deux autres sont de mademoiselle de Scudéry.

La bergère Liris, sur le bord de la Seine,
Se plaignoit l'autre jour d'un volage berger.
Après tant de sermens, peux-tu rompre ta chaîne ;
Perfide, disoit-elle, oses-tu bien changer ?

Puisqu'au mépris des dieux tu peux te dégager,
Que ta flamme est éteinte et ma honte certaine ;
Sur moi-même, de toi je sçaurai me venger,
Et ces flots uniront mon amour et ma peine.
À ces mots, résolue à se précipiter,
Elle hâta ses pas, et, sans plus consulter,
Elle alloit satisfaire une fatale envie ;
Mais bientôt, s'effrayant des horreurs de la mort
Je suis folle, dit-elle, en s'éloignant du bord
Il est tant de bergers, et je n'ai qu'une vie !

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparoître.

C’est la beauté qu’on vante tant ;
L’une brille quelques journées,
L’autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.
L’esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s’affoiblit ;
Et s’il se forme d’âge en âge,
Il brille moins plus il vieillit.
La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au delà du trépas ;
Mais ce bien solide et durable,
Héla ! on ne le cherche pas.

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s’intéresse ;
On dit qu’il y joint des leçons
Qui parlent de tendresse :
Fuyez ce charme séducteur,
C’est un plaisir funeste ;
L’oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l’est du reste.

Quelque temps après que le prix d’éloquence eut été décerné (en 1671), par l’Académie française, à mademoiselle de Scudéry, pour son discours sur la louange et la gloire, un inconnu remit à sa porte un petit paquet qui lui était adressé et qu’il dit être venu par le courrier de Provence. Elle l’ouvrit et y trouva une jolie boite qui contenait l’ode suivante, attachée, avec des rubans de diverses couleurs, à une petite guirlande de laurier d’or, émaillé de vert ; ne pouvant deviner qui lui avait fait cette galanterie, elle fit la réponse qui suit l’ode ; mais elle découvrit ensuite que

c'était mademoiselle de la Vigne, dont la modestie l'avait empêchée de mettre son nom à cet agréable ouvrage.

Pour le triomphe on s'apprête,
J'entends retentir les airs ;
Mêlons nos voix aux concerts
Qui célèbrent cette fête.
Au prix qu'on donne en ce jour,
Essayons, à notre tour,
D'ajouter une couronne.
Je sais que c'est trop oser,
Et que pour Sapho personne
Ne sait l'art d'en composer.
Mais pour vaincre cet obstacle,
Faisons quelque effort au moins ;
Le ciel peut-être à nos soins
A réservé ce miracle.
Le désir juste et pressant
D'un sexe reconnoissant
Pourroit-il être inutile ?
Rien ne nous doit rebuter ;
Moins l'entreprise est facile,
Plus elle est belle à tenter.
Venez, filles de mémoire ;
C'est pour Sapho, doctes sœurs ;

Venez nous fournir des fleurs
Pour honorer sa victoire.
Et vous que l'on voit charmer,
Grâces, venez lui former
Une couronne immortelle.

Les muses n'ont-elles pas
Beaucoup moins de savoir qu'elle,
Et vous beaucoup moins d'appas ?
Pleins d'une vaine espérance,
Mille orateurs estimés,
Par le beau prix animés,
Étaloient leur éloquence.
Qui jamais se fût douté
Qu'aucune l'eût disputé
D'entre toutes que nous sommes :
Mais chacun se mécompta ;
Ce que disputoient tant d'hommes,
Une fille l'emporta.
Ainsi, l'on voit avec joie,
A des chasseurs emportés,
Qu'un vain espoir a flattés,
Souvent échapper la proie ;
Après que de leurs efforts
Des chiens et du son des cors
La biche a su se défendre,
Le juste sort la conduit
A tel qui joint, pour la prendre,
Plus d'adresse à moins de bruit.
Vous, dont les doctes ouvrages,
A cent autres préférés,

De tant d'esprits éclairés
Suspendirent les suffrages,
Rien ne vous peut consoler,
Que dans l'art de bien parler
Une fille vous surmonte.

Mais pourquoi vous plaindre ainsi ?
Quel homme peut avoir honte
De céder à celle-ci ?
Comment, à la seule vue
De son éloquent discours,
Tous ces Argus de nos jours
Ne l'ont-ils point reconnue ?
Sous quels charmes décevans.
Pour tromper tant d'yeux savans,
S'étoit-elle déguisée ?
Ceux qui lui donnoient le prix
Eurent toujours en pensée
Quelqu'un de nos beaux esprits
Telle en ces lieux où Bellone
Fit assembler tant de rois,
Ilion vit autrefois
Une célèbre amazone ;
De tant de Grecs valeureux,
Qui dans ces champs malheureux
Finirent leur destinée,
Quiconque sentit ses coups,
Pensa d'Hector ou d'Énée
Avoir senti le courroux.
D'un succès si mémorable
Conservons le souvenir ;

Quel autre, dans l'avenir,
Nous sera plus honorable ?
Que notre sexe à jamais
Voue à Sapho désormais
Son encens et ses services ;

Qu'il l'aime éternellement,
Et qu'elle en soit les délices,
Comme elle en est l'ornement.
Mais ta couronne achevée
T'invite à la recevoir.
Nymphe, qu'un rare savoir
A sur toute autre élevée ;
Vois ces lauriers enlacés.
Qui, sous tes pas ramassés,
Forment ici ta guirlande ;
Moins verts les ont nos guerriers ;
Et mépriser cette offrande,
C'est mépriser les lauriers.

D'où viennent ces lauriers si verts, si précieux ?
Sortent-ils de la terre, on tombent-ils des cieux ?
Et d'où partent ces vers pleins d'esprit et de grâce,
Dont le tour délicat tous les autres efface.
Généreux inconnu, pourquoi vous cachez-vous ?
Le plaisir d'obliger est un plaisir si doux !

Je vous cherche partout et ne vous puis connoître ;
Ètes-vous mon ami, ne le pouvez-vous être ?
Vous contenterez-vous de n'être qu'estimé ?
Car, ne se montrant pas, on ne peut être aimé.
Soyez du moins jaloux de votre propre ouvrage,
Nos plus rares esprits viennent lui rendre hommage ;
Il n'a qu'un seul défaut qui se corrigera ;
Mettez-y votre nom, rien ne lui manquera.

Mesdemoiselles Dupré et de la Vigne

Marie Dupré, surnommée la Cartésienne à cause de son attachement à la philosophie de Descartes, était fille du poète Desmarets de Saint-Sorlin, auteur de la fameuse comédie des Visionnaires, et nièce de Roland Desmarets, homme d'un grand mérite, qui soigna son enfance de manière à lui faire acquérir beaucoup de talent. Ayant découvert en elle, dès ses premiers ans, un esprit propre aux sciences et à l'étude des langues. Il lui fit apprendre le grec, le latin, l'italien, etc. Elle a fait plusieurs petites pièces de vers agréables, insérées dans les recueils du temps, et était liée étroitement avec mesdemoiselles de La Vigne et de Scudéri. Mademoiselle Dupré ayant envoyé, sous le voile de l'anonyme, à mademoiselle de La Vigne, à l'occasion de l'ode que celle-ci intitula : Monseigneur le dauphin au roi, une boite de coco renfermant une lyre d'or avec une ode à la louange de l'auteur, mademoiselle de La Vigne y répondit par les stances suivantes :

Que ne la gardiez-vous cette lyre galante,
Généreux inconnu ? Pourquoi me la donner ?
Ah ! c'est sous votre main délicate et savante
Qu'elle doit résonner.
Du moins, pour me la rendre encor plus précieuse,
Il falloit à mes yeux soudain vous découvrir,
Et ne me pas cacher cette main généreuse
Qui daignoit me l'offrir.
Souvent mon cœur, flatté par la fausse apparence,
Presqu'en tous mes amis croit vous apercevoir ;
Et pour eux, tour à tour, sent la reconnoissance
Que je crois vous devoir.
Quelle tranquillité ne le cède à la vôtre ?

Quoi, jamais de vos droits vous ne serez jaloux,
Et vous voudrez toujours que je donne à quelqu'autre ?
Ce qui n'est dû qu'à vous ?
Pour vous, je le promets, j'aurai de la tendresse,
Pourvu que vous vouliez bientôt vous présenter.
Peut-être est-il des gens qui, par cette promesse,
Se laisseroient tenter.

Croyez-moi, montrez-vous, tandis qu'à vous connoître
On me voit employer mille soins superflus ;
Vous viendrez par malheur vous découvrir peut-être,
Quand je ne voudrai plus.
Honteuse, quelque jour, de me voir engagée
À la tendre amitié qu'aujourd'hui je promets,
Je crains de souhaiter, dans mon ame changée.
De ne vous voir jamais
Déjà de ma promesse en secret je soupire.
Je sens qu'à la tenir il y va trop du mien ;
Et, si vous me laissez le temps de m'en dédire,
Je ne réponds de rien.

Que votre austérité m'excuse,
Si j'ose, à l'inconnu, parler si tendrement.
Entre nous, ce n'est qu'une ruse.
Pour le tirer plus tôt de son déguisement.
Ma promesse est un peu hardie ;
Mais à la faire, Iris, je ne cours nul hasard.
Je lui dirai, s'il vient : Je me suis repentie,
Et vous venez trop tard.

Usez de quelqu'autre finesse.
La grandeur de votre promesse

Fait que je n'en croirai personne sur sa foi.
Pour gagner cette récompense,
Est-il un honnête homme en France
Qui ne vous dise pas : C'est moi ?

Mademoiselle L'Héritier de Villandon

Marie-Jeanne l'Héritier de Villandon naquit à Paris en 1664 et y mourut en 1734. Elle était fille de Nicolas l'Héritier, seigneur de Nouvellon et de Villandon, historiographe du roi et littérateur distingué. Mademoiselle l'Héritier s'est rendue célèbre par sa grande amabilité, par son savoir et par son talent pour la poésie. Quoiqu'elle fût presque toujours persécutée par la fortune, n'ayant obtenu que peu d'années avant sa mort une pension de 400 livres, elle réunissait fréquemment chez elle les auteurs et les gens d'esprit les plus renommés. Amie intime de mademoiselle de Scudéry, mademoiselle l'Héritier fit son apothéose en prose et en vers qui fut imprimée en 1702. Elle avait publié, en 1696, parmi ses OEuvres mêlées, celui de madame Deshoulières, composé dans le même genre et adressé à mademoiselle de Scudéry. Les principaux ouvrages de mademoiselle l'Héritier sont : 1 la Tour ténébreuse ou Histoire de Richard Cœur-de-Lion, contes anglais ; 2 la Pompe dauphine, en prose et en vers ; 3 le Tombeau du Dauphin, duc de Bourgogne, en vers ; 4 les Caprices du Destin ; 5 la traduction des Epîtres héroïques d'Ovide, dont seize en vers. Cette dame était de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse et de celle des Ricovrati de Padoue.

Le printems dans ces lieux fait briller mille fleurs,
Tout renaît et tout rit dans ce charmant bocage ;
On y goûte le frais d'un agréable ombrage,
Et les tendres oiseaux, se contant leurs langueurs,
Y charment par leur doux ramage :
Un vert brillant et vif embellit ces coteaux,
Zéphir agite l'air d'un souffle favorable,
On voit couler de claires eaux
Qui, par un murmure agréable,
Se mêlent aux concerts que forment les oiseaux
Quoique dans ces beaux lieux tout semble fait pour plaire,
Un cœur qui connoît bien, des malheureux humains,
Les gênes, les cruels destins,
Ne peut ici se satisfaire :
Ces aimables productions

Que la nature et le ciel favorisent,
Insensiblement le conduisent
A de tristes réflexions.
Ces arbres et ces fleurs, ces oiseaux, ces eaux pures,
Dans une douce liberté
Goûtent tous les plaisirs de la tranquillité,
Et n'ont point comme nous des loix fières et dures,
Qui viennent mettre obstacle à leur félicité.
Que votre sort est doux auprès du nôtre,
Vous, qui par le printemps rendez ces lieux si beaux,
Chênes, fleurs, rossignols, ruisseaux.
Notre destin, hélas ! bien différent du vôtre,
Nous livre chaque jour à des tourmens nouveaux.
Par une cruelle aventure,
Nous sommes condamnés à fuir ce qui nous plaît :

Aux penchans les plus doux qu'inspire la nature,
L'importune raison oppose un fier arrêt.
C'est en vain qu'en secret notre cœur en murmure,
L'esprit de la raison prend toujours l'intérêt.
Armé d'une autorité sûre.
Il sait, par des ressorts puissans,
Sous son pouvoir enchaîner tous les sens.
La nature, par nous si souvent outragée,
Par ces fières rébellions
Ne nous prescrit plus rien, et, pour être vengée.
Nous abandonne aux noires passions :
Le servile intérêt, l'implacable vengeance,
La jalousie et la douleur.
Sans cesse nous rongent le cœur,
Et nous font ressentir leur barbare puissance
Avec une aveugle fureur ;
Les saisons les plus favorables
N'ont rien pour nous de parfaitement doux ;
Par nos destins impitoyables,

Nous sommes exposez sans cesse à leur courroux,
Et nous ne devons pas attendre
Que la nature daigne en repousser les coups ;
Elle veut que l'esprit sache seul se défendre ;
Mais, malgré ses plus grands efforts,
Il est souvent près de se rendre,
Ayant des ennemis si cruels et si forts.
Bois, honneur de ces lieux, vous n'êtes pas de même,
Vous ne craignez ennemis ni jaloux ;
La nature vous sert avec un soin extrême,
Et les saisons n'ont rien de fort rude pour vous ;

Si l'hiver vous ravit votre aimable verdure,
Le printemps, qui bientôt ranime la nature,
Vous rend mille nouveaux appas.
Vous, habitants ailez de ces sombres bocages,
De qui les tendres airs ont des tons si charmans,
On ne sauroit douter de vos heureux momens,
Quand on entend vos gracieux ramages ;
Rien ne trouble jamais votre tranquillité,
Que la peur de languir dans de durs esclavages,
Par les pièges qu'on tend à votre liberté.
Oiseaux, nous ne serions que foiblement à plaindre.
Si nous n'avions, hélas ! que de tels maux à craindre.
Vous, dont le cristal argenté
Rend nos bois plus charmans et raffraîchit nos plaines.
Brillantes eaux, claires fontaines,
Qui rendez de ces lieux le séjour enchanté,
Vous ne connoissez point les chagrins ni les gênes.
Quand l'aimable printemps, par son charmant retour,
Fait aimer tout ce qui respire,
Qu'un amoureux ruisseau pour vos ondes soupire,
Il vous suit et vous fait la cour.
Sans craindre le pouvoir d'un tyrannique empire.
Vous répondez à son amour,

Suivant l'ardeur qu'il vous inspire ;
Et ces charmants plaisirs sont pour vous éternels :
Comme les malheureux mortels,
Rien ne vous asservit aux loix des destinées,
Qui souvent, au milieu des plus belles années,
Viennent trancher le cours de leurs contentemens :
Ah ! loin d'en ressentir les rigueurs obstinées,

Vous renaissez à tous momens.
Mais que nous sert, hélas ! qu'en voyant la lumière
Nous ayons un destin le plus doux, le plus beau ?
Puisque, par l'horreur du tombeau,
On voit en un instant finir notre carrière ?
Tant de projets flatteurs, tant de vastes desseins,
Sont en moins d'un moment inutiles et vains.
La gloire, le bonheur et les plaisirs du monde
Passent aussi rapidement
Qu'on voit couler votre belle onde
Dans ce lieu tranquille et charmant
Printemps, qui parez ces bocages
Par tant de brillantes images
Qui ne font qu'affliger notre cœur abattu,
De mille désirs combattu,
On doit toujours craindre vos charmes ;
Malgré les agrémens qu'offre votre saison.
Vos dangereux attraits, par leur flatteur poison,
Tâchant de nous prêter des armes
Contre les loix de la raison,
L'exposent en secret à cent rudes alarmes.

Une brûlante ardeur me court de veine en veine,
Je sens un inquiet chagrin,
Je ne dors non plus qu'un Lutin ;
J'ai l'esprit à l'envers, tout me trouble et me gêne :
Mais si je brûle nuit et jour,
Ce n'est pas des feux de l'Amour.
La chaleur d'une fièvre ardente
Me cause seule ces tourments.
Ceux que donne l'Amour sont encor bien plus grands,

Au moins à ce que l'on nous chante ;
Car, grâce au ciel, jusqu'aujourd'huy,
Je ne connois ce Dieu que sur la foy d'autruy.
Si je puis cependant dire ce qu'il m'en semble,
Sur le rapport de ceux dont son cruel poison
Trouble les sens et la raison :
L'amour dans ses effets à la fièvre ressemble.
La fièvre met les gens en feu,
Fait rêver, rend visionnaire :
Ainsi fait le Dieu de Cithère ;
Ses sujets ne rêvent pas peu.
Chaque amant croit que sa maîtresse
Brille de grâces et d'appas,
Qu'il n'est point d'objet icy-bas
Pareil à celuy qui le blesse ;
Et toutes ces perfections
Ne sont que pures visions

D'une folle délicatesse.
La fièvre renverse l'esprit,
Oste la force et l'appétit ;
Empoisonne le cœur, fait cent métamorphoses :
L'amour, fût-ce le plus petit,
Avec excès cause les mêmes choses.
Est-il rien de si foux que deux jeunes amants ?
Enfin, on voit, plus on y pense,
Que la fièvre et l'amour, tous deux maux fort méchants,
Ont une grande ressemblance ;
Toute la seule différence,
C'est que la fièvre a des moments heureux.
Où l'esprit en repos se sent dégagé d'elle ;

Mais ceux à qui l'amour a tourné la cervelle,
C'est sans retour, plus de raison pour eux !
Ainsi donc, ma chère Amarante,
J'aime mieux sentir le courroux
De la fièvre qui me tourmente,
Fût-elle encor plus violente,
Que les feux importuns de l'amour le plus doux.

C'est grand hazard que trouver un amant
D'esprit poly, de corps gent et charmant,
Qui n'aille point de ruelle en ruelle
Faire serment de constance éternelle.
Et protester partout également.

Quoyque sachiez, mais bien certainement.
Que jovenceaux mentent impunément,
Près tels muguets si vous restez cruelle,
C'est grand hazard.
Si voulez donc vivre tranquillement,
Et que pensiez à l'établissement,
Fuyez, Iris, blondins et leur sequelle ;
Avec ces feux, c'est en vain qu'on est belle :
Si jamais un parle du sacrement.
C'est grand hazard.

C'est grand hazard, si l'on voit deux esprits
Avoir chez eux mêmes désirs nourris.
Vous n'aimez rien qu'amour et badinage ;
Mais moy qui hais leur importun bagage,
Mon cabinet me tient lieu de réduits.
Là du savoir j'examine le prix,
Et puis m'occupe à frivoles écrits ;

Car si par fois je fais passable ouvrage,
C'est grand hazard.
Aussi mon cœur de renom n'est épris,
Et d'Apollon je n'ai l'art entrepris
Que pour bannir l'oisiveté peu sage :
Quand trop on est de loisir au bel âge.
Sans coqueter avec maints favoris,
C'est grand hazard.

Madem. de Saint-André

Tout ce que nous savons de mademoiselle de Saint-André, c'est qu'outre l'Hiver de Versailles, qui est la seule des œuvres de cette muse dont nous ayons pu prendre connaissance, et que nous ne rapportons que pour ce motif, elle a fait une description en vers de la chapelle de Sceaux, peinte par Le Brun. Cet ouvrage paraît d'ailleurs avoir encore moins de mérite que celui-ci :

La terre triste et languissante
De voir les plaisirs au cercueil,
Se couvroit d'un manteau de deuil,
Et la nature gémissante,
Sous la plus dure des saisons
Etouffoit en naissant tous les fruits qu'elle enfante,
Parmi la neige et les glaçons ;
Lorsque, pour adoucir la peine
Que cette saison inhumaine
Fait souffrir aux mortels dans ces mois ennuyeux,
J'allai voir ce palais que tout le monde admire,

Ce Versailles délicieux,
Où l'Amour, les Ris et les Jeux

Tiennent si souvent leur empire,
Et qui n'est, au temps des hivers,
Qu'une image des beaux déserts.
. . . . . .
Surprise de tant de beautés,
Mes sens se crurent enchantés.
Je trouvois incompréhensible
Que l'on pût en si peu de temps,
Dans un pays inaccessible,
Faire un ouvrage de cent ans.
J'admirois en passant cette grandeur royale,
Qui brille en ces superbes lieux,
Où la magnificence étale
Ce que l'Inde et le Nord ont de plus précieux :
Quand soudain je porte ma vue
Sur ce fameux canal, dont la vaste étendue
A Thétis ne doit point ses eaux ;
Qui n'a pour s'agrandir ni sources ni ruisseaux,
Et ne tient que de l'art le cristal de son onde.
. . . . . .
Sur ce fameux canal j'abandonnois ma vue.
Quand d'un mortel effroi mon ame fut émue :
Je vis, du fond des noirs déserts,
D'un pas lent et tremblant, et d'une affreuse mine,
Sous un manteau neigeux, aussi blanc que l'hermine,
Le plus rigoureux des hivers.
En passant il flétrit le bois qui l'environne ;
Partout où vont ses pas la nature frissonne ;

Les vents autour de lui, diversement épars.
D'un effroi menaçant précèdent ses regards.
Il approche de la fontaine
De la mère du Dieu du jour,

Et glace de sa froide haleine
Les herbes qui croissent autour.
. . . . . .
À ces mots on entend un son mélodieux ;
L'Amour et les Plaisirs, accourus en ces lieux,
Sont suivis des Beaux-Arts, et leurs divins génies,
Par de charmantes symphonies.
Célèbrent de Louis les exploits glorieux.
Plusieurs couvrent de fleurs un superbe trophée,
Où d'illustres captifs paroissent dans les fers ;
D'autres dansent au son de l'instrument qu'Orphée
Prit jadis pour fléchir le maître des Enfers.
D'une savante main, la divine Peinture,
À tracer ses vertus occupe son repos.
Pour laisser à jamais à la race future,
Entre les mains du Temps ces glorieux dépôts.
Elle dépeint le Rhin sur son flottant empire,
Epouvanté de voir que ses flots orgueilleux
Fléchissent sous les pas d'un Roi victorieux,
Que toute la nature admire.
Jadis ce fleuve audacieux,
Loin de céder à la frayeur commune,
Quand les tyrans de l'univers
Aux Germains apportoient des fers.
Arrêta sur ses bords César et sa fortune.
Mais déjà le père du jour,

Abandonnant ces lieux, s'était caché dans l'onde ;
Ou plutôt ce dieu plein d'amour
Echauffoit de ses feux l'autre moitié du monde.
Déjà de sa charmante sœur
Brilloit la clarté sans chaleur.
Au travers d'une foible nue,

Sans que ma vue
Pût quitter ces lieux enchantés,
Où mon ame étoit retenue
Par tant de charmantes beautés.

Mademoiselle Chéron

Élisabeth-Sophie Chéron est née à Paris en 1648. Son père, peintre en émail, lui apprit les principes du dessin ; elle profita si bien de ses leçons, qu'à vingt ans l'écolière surpassait le maître, et fit des tableaux d'histoire si estimés, que l'Académie royale de peinture et de sculpture l'admit parmi ses membres. Ses poésies ajoutèrent à sa réputation et la firent recevoir à l'Académie des Ricovrati de Padoue. Mademoiselle Chéron épousa à soixante ans M. Le Hay, ingénieur du roi, qui n'était guère plus jeune qu'elle. Le désir de faire la fortune d'un homme qu'elle estimait depuis long-temps et de se reposer sur lui du soin de ses biens, fut le principal motif de cet établissement. Elle mourut à Paris en 1711.

Les poésies de mademoiselle Chéron se trouvent partie dans la Bibliothèque poétique, 1745, et partie dans le Parnasse des dames, 1773. Nous rapportons seulement l'ode où elle fait la description de Trianon, et qui est une traduction de l'ode latine de

l'abbé Boutard ; ses autres poésies sont un poème burlesque en trois chants, intitulé les Cerises renversées, une traduction des psaumes lxxiii et cxxi et du cantique d'Habacuc, et une ode en action de grâces.

Cette ode est composée de 24 strophes.

Par quel étonnant prodige
Me vois-je ici transporté ?
Surpris, je m'égare ; où suis-je ;
Mon œil est-il enchanté ?
Est-ce en ce lieu qu'on révère
La déesse de Cythère ?
Est-ce Baye aux claires eaux ?
De Tibur est-ce l'ombrage ?
Tempe, sur ce verd rivage,
Voit-il couler ses ruisseaux ?

Ici, des tapis barbares
Les ornements précieux,
Sur leurs figures bizarres
Sçavent arrêter les yeux.

Ici, le vase fragile
De la transparente argile
Eclate de toutes parts ;
Et tout ce que l'Inde envoye,
En ces lieux devient la proye
De nos avides regards.

Magnifique galerie
Où je me trouve conduit !
Cause de ma rêverie,

Quel charme en vous me séduit ?
Répondez-moi, Néréides,
De vos demeures humides.
Par quels prodiges nouveaux
Vois-je vos fontaines vives.
Loin de leurs sources captives,
Prodiguer ici leurs eaux ?

Cent colonnes de porphyre
Font un cercle spacieux,
Où cent jets d'eau , qu'on admire,
S'élèvent ambitieux.
Mille sources amassées,
Ici courent empressées
Former un mont de cristal ;
Et là d'un chêne immobile
L'eau goutte à goutte distille,
Et rentre en son lit natal.

Comme de jeunes bergères
Qu'on voit danser aux chansons,
Bondissez, ondes légères,
Formant d'agréables sons ;
Sur une pompeuse scène,
Brillez, sources d'Hippocrène ,
Et par des arcs élevés.
Consacrez à la victoire,
Immortalisez la gloire
Du héros que vous servez.

La rose de Cythérée,
Sur son buisson florissant.

D’or et de pourpre parée,
Ouvre son bouton naissant.
Ici, la magnificence
Du lys, ami de la France,
Fait le plus riche ornement.
Tandis qu’en fleur convertie,
La trop constante Clitie
Veut suivre encor son amant

Fleuris, ô tendre hyacinthe,
Dans ces parterres divers,

Où tu peux braver sans crainte
Les plus rigoureux hivers.
Déjà, sur ce beau rivage,
Narcisse, pour son image,
Renouvelle ses ardeurs ;
Et la durable anémone,
De l’éclat qui l’environne
Embellit les autres fleurs.

Quel est ce nouveau spectacle,
Pour moi si rempli d’appas ?
Qu’aperçois-je ? quel miracle
Produit les fleurs sous mes pas ?
Ainsi qu’un autre Protée,
Sous une forme empruntée,
La terre s’offre à mes yeux !
La main de la jeune Flore,
D’un nouvel émail colore
Ces jardins délicieux.

Vives eaux, dont l'abondance
Forme un canal spacieux,
Vantez au loin la puissance
Qui vous rassemble en ces lieux.
Sur ces plaines azurées,
Volez, galères dorées,

Coupant l'eau de cent façons ;
Tandis qu'effleurant la rive,
Le cygne, à la voix plaintive,
Fait entendre ses chansons.

Grand Roi, c'est par ta prudence,
Qu'à l'ombre de ces lauriers,
Ton active vigilance
Fait vaincre ailleurs nos guerriers ;
Là, suspendant ton tonnerre,
Pour le repos de la terre,
Tu sçais borner tes désirs ;
Et c'est là que tu médites
La paix qui, dans nos limites,
Doit ramener les plaisirs.

Mademoiselle Masquières

Françoise Masquières, née à Paris, était fille d'un maître-d'hôtel du roi. Elle eut beaucoup de goût et de facilité pour la poésie, ce qui la mit en relation avec plusieurs personnes distinguées. On cite surtout parmi ses œuvres poétiques la Description de la galerie de Saint-Cloud et l'Origine du luth. L'ode que nous rappor-

tons est extraite de la Bibliothèque poétique, 1745. Mademoiselle Masquières est morte en 1728. On a fait pour elle l'épitaphe suivante :

C'est ici le tombeau de la sage Masquière ;
Pour elle au roi des rois, passant, fais ta prière.
Son esprit, éclairé d'une douce clarté,
Fut rempli de solidité.
Ses vers furent ornés d'une noble élégance ;
Et l'on vit ses vertus, ses talents, sa science,
Couronnés par la piété.

Cessez, stoïque paganisme,
De nous vanter votre vertu :
Votre fastueux héroïsme
D'un vain éclat est revêtu.
Par un fol orgueil, vos faux sages,
Dans les douleurs, dans les outrages,

Ont su retenir leurs sanglots.
Un beau nom flattoit leur audace :
C'est par le secours de la grâce
Que se forment les vrais héros.
Une grêle de pierres vole,
Etienne s'en voit accablé ;
De l'injuste arrêt qui l'immole,
Son cœur ferme n'est point troublé.
Vous, dont la fureur criminelle
Ne sert qu'à redoubler son zèle,
Cruels bourreaux, cessez vos coups ;
Écoutez sa voix presqu'éteinte,
Qui, toujours muette à la plainte,

Demande au ciel grâce pour vous.
En vain de l'Eglise naissante
L'enfer attaque le berceau ;
Le sang des martyrs la cimente :
Il en naît un peuple nouveau.
De mille orages agitée,
Plus l'Eglise est persécutée,
Plus les chrétiens sont triomphants ;
Par leur perte elle est établie :
Son empire se multiplie
Dans les cendres de ses enfants.
Tyrans, dont le cœur est esclave
De tout ce qui frappe les sens,
Une jeune fille vous brave
Et rend vos efforts impuissants.
Employez menaces, promesses ;
Ni vos rigueurs ni vos caresses

Ne peuvent changer ses désirs ;
Et, malgré vos poursuites vaines,
Elle sait mépriser les peines
Et l'attrait des plus doux plaisirs.
Quel supplice affreux se prépare :
De regards le cirque entouré
Repaît d'un spectacle barbare
Un peuple de sang altéré.
Sortant d'une sombre tannière,
L'ours grince sa dent meurtrière,
Le lion agite ses flancs ;
À l'envi leur rage s'anime,
Ils dévorent de leur victime

Les membres épars et sanglants.
Transports d'une brutale haine,
Vos forfaits partout détestez,
Font rougir la nature humaine
De l'excès de vos cruautez.
Plus tigre que les tigres mêmes,
Aveugle en ses fureurs extrêmes,
L'homme ne connoît point de frein ;
Souvent leur furie impuissante
Respecta la proye innocente,
Livrée à leur avide faim.
Qu'il est beau de voir au martyre
Une mère amener ses fils !
De la nature qui soupire,
Elle étouffe les tendres cris.
Fruits généreux de mes entrailles,
Pour l'honneur du dieu des batailles,

Mourez ; que votre sort est doux !
Allez au ciel remplir vos places.
Dans l'ardeur de suivre vos traces,
J'y serai bientôt avec vous.
Vains tombeaux, riches mausolées,
Qu'à ses rois éleva Memphis,
De vos grandeurs aux pieds foulées,
Que sont devenus les débris ?
Hautes et fières pyramides.
Malgré vos fondements solides,
Le temps a pu vous terrasser ;
Et nos Catacombes célèbres
Renferment d'augustes ténèbres

Que la piété va percer.
Régnez au-dessus de nos têtes,
Saints et magnanimes guerriers ;
Qu'en tous lieux de superbes fêtes
Honorent vos sacrés lauriers.
Le triomphe suit la victoire ;
Jouissez en paix d'une gloire
Qui vous élève aux plus hauts rangs
Vivez ; votre immortelle vie
Ne peut plus vous être ravie
Par la malice des tyrans.

Mademoiselle de la Chaise

Mademoiselle de la Chaise, qui paraît avoir vécu dans le xvii siècle, ne nous est connue que par le morceau de poésie dont nous donnons des fragments. L'idée en est assez heureuse pour faire excuser les négligences qui s'y trouvent.

L'AMOUR, JUGE DU MATIN, DU MIDI ET DU SOIR,
QUI DISPUTENT D'AGRÉMENTS.

Le Matin, le Midi, le Soir,
Eurent une dispute ensemble.
Mieux que son compagnon, chacun croyant valoir :
C'est ce qu'à bien des gens il semble.
Quoiqu'ils fussent tous trois du genre masculin,
Disputant d'agréments, ils devenoient femelles,
Et n'auroient pas cédé les moindres bagatelles,
Tant la dispute étoit en train.

L’Amour, ce dieu rôdant sans cesse par le monde,
Passant près des criards, à leur bruit s’arrêta.
Pour arbitre aussitôt chacun le souhaita.

Nous passons les plaidoyers du Matin et du Midi, et

nous en venons tout de suite à celui de leur compétiteur.

Alors l’aimable Soir, d’une façon tranquille,
Comme de tous le plus docile,
Le prit sur le ton le plus bas,
Et répondit à tous, sans aucun embarras :
« À l’égard de ces biens que le Midi, mon frère,
Prétend lui seul conduire à leur perfection,
Chacun de nous, à sa manière,
Concourt à leur production.
Nul de nous trois ne peut lui seul la faire entière.
Si la vive chaleur du Midi les mûrit,
L’air humide du Soir après les attendrit ;
Et si le Matin les fait croître,
La terre, qui leur donne l’être,
Sans ma fraîcheur et mon serein,
Devenant un ingrat terrain,
Par l’ardeur du Midi, qui la sèche et l’altère,
Ne seroit bientôt plus qu’une impuissante mère.
. . . . . .
Reste à considérer maintenant l’agréable.
Je ne veux point citer les plaisirs de la table ;
Je vais parler ici de ceux d’un plus haut rang.
C’est moi qui suis le temps des plaisirs de la vie,
Dont le dieu même qui m’entend,
Presque toujours de la partie,

Produit le charme le plus grand.
Sur le brillant gazon d'une verte prairie,
Je rassemble Philis, Amaranthe, Silvie ;
Je fais, par ma fraîcheur, éclater leur beauté ;
Et le charme secret dont leur ame est saisie
En respirant un air plus doux que l'ambroisie,
Leur donne plus d'amour et plus de liberté.
Jamais je ne révèle aucun tendre mystère,
Et mes frères découvrent tout.

Même sur ma conduite ils ne peuvent se taire,
Disant qu'avec la Nuit j'ai toujours quelque affaire,
Que je l'aime, et qu'on voit que je la pousse à bout ;
Bien plus, ils osent dire, et chacun le tolère,
Que nous sommes tous deux avec vous de complot.
La cour, en réglant cette affaire,
N'oublira pas d'en dire un mot.
La médisance est d'une ame vulgaire,
Et pour le moins mérite le cachot.

Nous passons aussi la requête que vinrent présenter les amants,

En équipage de clients,
Mal vêtus, mal peignés, force chagrins en tête,

Et nous arrivons au jugement.

La cour séant de relevée,
Vu le droit de ses chers amés féaux amants,
Et sans égard à ceux d'aucunes mères-grands,
De l'opposition desquelles main-levée
Est faite à tous les soupirants,

Ordonne que le Soir, comme plus favorable
Pour les délices des humains,
Comme plus frais, plus beau, plus doux, plus désirable,
Plus propre à dissiper les amoureux chagrins,
Sera déclaré préférable
A ses deux frères utérins :
Leur fait défense d'en médire,
Si quelquefois avec dame la Nuit
Il s'accommode sans rien dire,

Et trop avant chez elle la poursuit ;
À peine d'une heure d'amende,
Même de deux, suivant l'occasion ;
Sur le surplus de la demande
Contenue en leurs longs discours,
Touchant ce qu'à la terre ils donnent de secours :
Admonétant tout haut et blâmant les parties
De leurs fantasques jalousies,
Selon leurs plaidoyers entendus tour à tour,
A mis icelles hors de cour.

Mademoiselle Serment

Mademoiselle Serment (Louise-Anastasie) naquit à Grenoble en 1642, fut admise à l'Académie des Ricovrati de Padoue et acquit quelque célébrité par son savoir. Elle a fait quelques poésies françaises et latines qui, pour la plupart, ont été insérées dans le recueil de M. Guyonnet de Vertron, intitulé la Nouvelle Pandore. Cette demoiselle est morte en 1692.

Voici des vers qu'elle fit à ses derniers moments et pendant qu'elle supportait avec patience les douleurs d'un cancer :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux ;
Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,

Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourments de la vie.
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point envie :
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui, malgré moi, m'attachoient à la vie.
Frappe ! seconde mon envie :
Ne plus souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille.
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

Menage dit que l'on croyait que tout ce qu'il y avait de supportable dans les opéras de Quinault était dû à mademoiselle Serment, que ce poète voyait fréquemment. Quinault la consultait en tout et ne publiait rien qu'elle n'en fût satisfaite. C'est pourquoi dans le temps où il s'engagea à fournir à Lulli un opéra tous les ans, on fit les vers suivants, qui se trouvent dans le Menagiana :

Qu'un honnête homme, une fois en sa vie,
Fasse un sonnet, une ode, une élégie,
Je le croy bien .
Mais que l'on ait la tête bien rassise
Quand on en fait métier et marchandise,
Je n'en croy rien.

Que force gens passent pour bien écrire,
Et qu'en public brille tout leur bien dire,
Je le croy bien :
Mais qu'au labeur d'autruy bien souvent ils ne doivent
La gloire et le profit que leurs vers en reçoivent,
Je n'en croy rien.

Madame de Crillon

Tircis, le jour qui nous éclaire
Aux dons fut toujours destiné ;
Mais quel don pourrai-je vous faire,
Puisque je vous ai tout donné ?
En vain je cherche par moi-même
À vous faire un présent de prix.
Que peut-il rester, quand on aime ?
J'avois un cœur, vous l'avez pris.
Vous le conserverez sans peine ;
Ce cœur fera bien son devoir :
Vous le donner, en fait d'étrenne,
C'est moins donner que recevoir.

La comtesse de Bregy

Charlotte-Saumaise de Chasan, comtesse de Bregy, nièce du savant Saumaise, était dame d'honneur de la reine, mère de Louis XIV, et célèbre par son esprit et sa beauté. Elle fit quelques poésies qui furent imprimées à Leyde en 1668. Nous nous bornons à rapporter deux morceaux qui se trouvent dans le Parnasse des dames, 1773. Ce recueil renferme une autre pièce du même auteur, intitulée la Promenade du soir, stances. Madame de Bregy, née à Paris en 1619, y est morte en 1693.

En vain la brillante aurore
S'élève d'un vol léger ;
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il est nuit encore :
C'est l'astre de mon amour.
Lorsque le berger sommeille,
Mon soleil a fait son tour,
Et le moment qu'il s'éveille
Est pour moi le point du jour.

Cy-dessous gît un grand seigneur,
Qui, de son vivant, nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

Madame de Villedieu

Madame de Villedieu (Marie-Catherine-Hortense), fille du prévôt d'Alençon, naquit dans cette ville en 1632. Elle épousa en se-

condes noces M. de Chatte, et ensuite M. des Jardins. Cette dame a fait plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose ; ses poésies fugitives sont ce qu'on estime le plus. Elle est morte en 1683.

Enfin, cher Clidamis, l'amour vous importune ;
Vous suivez le parti de l'aveugle Fortune :
Les exemples fameux des révolutions
Qu'elle fait éprouver à tant de nations,
Des trônes renversés, des familles éteintes,
Qui troublent l'univers par leurs trop justes plaintes ;
La foule des héros qu'elle traîne au cercueil,
N'ont pu vous garantir de ce funeste écueil.
Pour elle vous quittez votre innocente vie,
Qui de tant de douceurs avoit été suivie ;
Pour elle vous quittez cet aimable séjour,
Où règnent pour jamais l'innocence et l'amour.
Le désir des grandeurs étouffe votre flamme ;
La cour et ses appas me chassent de votre ame.
Ma cabane n'est plus digne de vous loger :
Vous êtes courtisan et n'êtes plus berger.
Eh bien, cher Clidamis, suivez votre génie,
Acquérez, s'il se peut, une gloire infinie,

J'y consens à regret : mes amoureux soupirs
Ne troubleront jamais vos somptueux plaisirs.
Qu'un éternel oubli soit le prix de mes peines ;
Renoncez à mon cœur pour des chimères vaines.
A de lâches devoirs sacrifiez des jours
Dont les mains de l'Amour devaient filer le cours.
Malgré tant de serments, soyez traître et parjure,
Je souffrirai mes maux sans plainte et sans murmure.

C’est un foible secours que les emportements,
Et vous serez puni par vos propres tourments.
Pour moi, dans un désert, exempte de naufrage,
Je vous contemplerai dans le fort de l’orage ;
Et peut-être qu’un jour, de ce tranquille port,
Je vous verrai l’objet des caprices du sort.
De là je vous verrai, sur la mouvante roue,
Tantôt au firmament et tantôt dans la boue
L’aveugle déité dont vous suivez le char
Sème indifféremment ses faveurs au hasard.
Son inconstante humeur ne peut être arrêtée :
Je la connois, berger ; pour vous je l’ai quittée.
Je sais quels sont les biens dont elle peut combler,
Et que c’est dans ses bras que l’on doit plus trembler.
Quand, après cent projets renversés dans ses fuites,
Vous serez rebuté de vos vaines poursuites,
Et que vous trouverez que cent malheurs nouveaux
Seront l’unique fruit de tous vos longs travaux,
Peut-être, Clidamis, que mon triste hermitage
Ne vous paroitra plus un si mauvais partage.
Vous trouverez alors que nos prés et nos bois
Sont un plus beau séjour que le Louvre des rois ;
Et, rappelant enfin dedans votre mémoire
De nos plaisirs passés la bienheureuse histoire,
Je ne sais si l’éclat dont vos yeux sont deçus,
Pourra vous consoler de les avoir perdus.

Dans nos charmants hameaux, les lambris sont des hêtres.
On y vit sans sujets, mais on y vit sans maîtres.
C’est l’asyle des biens qu’on bannit à la cour,
Et c’est de plus, berger, le séjour de l’Amour.

Oui, vous quittez ce dieu, quittant la solitude ;
Il ne vous suivra pas parmi la multitude.
Malgré tous vos attraits, en vain vous l'espérez :
La Fortune et l'Amour ont leurs droits séparés :
Où l'une veut régner, il faut que l'autre cède.
Eh ! quelle est donc, hélas ! l'ardeur qui vous possède ?
Pourquoi vouloir quitter ce maître si charmant,
Qui vous rendit heureux presqu'aussitôt qu'amant ?
Ah ! revenez à moi, songez que je vous aime ;
Ou plutôt, Clidamis, revenez à vous-même.
De votre propre cœur, écoutez mieux la voix ;
Consultez-le, berger, pour la dernière fois.
Son amoureuse ardeur étoit trop peu commune.
Pour céder aux appas de l'aveugle Fortune ;
Il est né pour avoir un plus illustre appui,
Et le destin n'a point d'esclave tel que lui.

Quand on voit deux amants d'esprit assez vulgaire,
Trouver dans leurs discours de quoi se satisfaire,
Et se parler incessamment,
Les beaux esprits, de langue bien disante,
Disent avec étonnement :
Que peut dire cette innocente ?
Et que répond ce sot amant ?
Taisez-vous, beaux esprits, votre erreur est extrême ;
Ils se disent cent fois tour à tour : Je vous aime.
En amour, c'est parler assez élégamment.

LA TOURTERELLE ET LE RAMIER.
FABLE.
Qu'on ne me parle plus d'amour ni de plaisirs,

Disoit un jour la triste tourterelle.
Consacrez-vous, mon ame, à d'éternels soupirs :
J'ai perdu mon amant fidelle.
Arbres, ruisseaux, gazons délicieux,
Vous n'avez plus de charmes pour mes yeux :
Mon amant a cessé de vivre !
Qu'attendons-nous, mon cœur ? Hâtons-nous de le suivre :
Comme on l'eût dit, autrefois on l'eût fait.
Quand nos pères vouloient peindre un amour parfait,
La tourterelle en étoit le symbole :
Elle suivoit toujours son amant au trépas.
Mais la mode change ici-bas
De cette conjoncture frivole.
Le désespoir a perdu son crédit,
Et tourterelle se console,
S'il faut tenir pour vrai ce que ma fable en dit
Elle prétend que cette désolée,
À sa juste douleur voulant être immolée,
Choisit un vieux palais, vrai séjour des hiboux,
Où, sans chercher aucune nourriture,
Un prompt trépas étoit son espoir le plus doux.
Mais qui ne sait qu'en toute conjoncture,
La Providence est plus sage que nous ?
Dans cette demeure sauvage
Habitoit un jeune ramier,
Houpé, patu, de beau plumage,

Et, quoique jeune, vieux routier
Dans l'art de soulager les douleurs du veuvage.
Pour notre tourterelle, il mit courtoisement
Ses plus beaux secrets en usage.

La pauvrette, au commencement,
Loin de prêter l'oreille à son langage,
Ne vouloit pas se montrer seulement :
Mais le ramier parlant de défunt son amant,
Insensiblement il l'engage
A recevoir son compliment.
Ce compliment fut d'une grande force ;
Il disoit du défunt toute sorte de bien,
Ne blâmoit la veuve de rien ;
Bref, c'étoit une douce amorce
Pour attirer un plus long entretien
Voilà donc la belle affligée
En tendres propos engagée.
Elle tombe sur le discours
De l'histoire de ses amours ;
Dépeint, non sans cris et sans larmes,
Du pauvre trépassé les vertus et les charmes ;
Et, ne croyant par-là que flatter sa douleur.
Elle apprit au ramier le chemin de son cœur.
Par ce que le défunt avoit fait pour lui plaire,
Il comprit ce qu'il falloit faire.
Il étoit copiste entendu,
Et sut si dextrement imiter son modèle,
Que dans peu notre tourterelle
Crut retrouver en lui ce qu'elle avoit perdu.

Mademoiselle Descartes

Catherine Descartes, fille d'un conseiller au parlement de Bretagne et nièce du célèbre philosophe de ce nom, se rendit, par son savoir et par ses talents, tellement digne d'une si belle origine, qu'elle donna lieu à dire que l'esprit du grand Descartes était tombé en quenouille. L'ouvrage le plus considérable que l'on ait d'elle est une relation de la mort de son oncle, en vers et en prose. Elle fit ensuite l'Ombre de Descartes à mademoiselle de la Vigne, dont elle était amie, ainsi que de mademoiselle de Scudéry. Ces deux morceaux et quelques autres petites pièces éparses dans divers recueils forment tout ce qu'a composé cette illustre fille.

Mademoiselle Descartes vécut fort sédentaire au fond de la Bretagne. Ses études continuelles lui causèrent la pierre, dont elle mourut en 1706. Elle était née à Rennes en 1635.

Merveille de nos jours , jeune et belle héroïne,
Qui, sous les doux appas d'une beauté divine,
Cachez tant de vertu, d'esprit et de savoir,
Ne vous étonnez pas qu'un mort vous vienne voir.

Si je pus autrefois, pour une jeune reine,
Dont je connoissois peu l'ame inégale et vaine,
Abandonner des lieux si fleuris et si verds,
Pour aller la chercher au pays des hivers.
Je devois bien pour vous quitter ces climats sombres,
Où, loin de la lumière, errent les pâles ombres.
Quelque espace entre nous que mette le trépas,
Pour être auprès de vous, que n'entreprend-on pas ?
Je n'ai pu vous entendre estimer mes ouvrages,
Et vous voir chaque jour en feuilleter les pages.

Sans sentir en mon cœur tout ce qu'on peut sentir
Dans le séjour glacé dont je viens de partir.
Depuis que de mes jours je vis couper la trame,
Aucun autre plaisir n'avoit touché mon ame ;
J'apprenois cependant que les vrais beaux esprits
Lisoient avec estime et goûtoient mes écrits ;
Mais je voyois toujours régner cette science ,
Ou plutôt cette fière et pénible ignorance,
Par qui, d'un vain sçavoir flatté mal à propos,
Un esprit s'accoutume à se payer de mots.
Partout cette orgueilleuse, avec son Aristote,
Des sçavants de ce temps est encor la marotte.
Tout ce qu'on dit contre elle est une nouveauté,
Et sans autre examen doit être rejeté :
Comme si les erreurs où furent ces grands hommes
Méritoient du respect dans le siècle où nous sommes ,
Et, cessant d'être erreurs par leur antiquité,
Avoient enfin prescrit contre la vérité.
Mais je sais que ce temps va bientôt disparoitre ;
Bientôt tous les sçavants me vont avoir pour maître ;
Tout suivra votre exemple, et par vous quelque jour,

J'aurai de mon côté la Sorbonne et la cour.
Ces grandes vérités qui parurent nouvelles,
Paroîtront désormais claires, solides, belles :
Tel docteur qui sans vous n'auroit jamais cédé,
Dès que vous parlerez sera persuadé.
Quand la vérité sort d'une bouche si belle,
Elle force bientôt l'esprit le plus rebelle.
Et manqua-t-on jamais à la faire goûter,
Lorsqu'avec tant de grâce on se fait écouter ?

De faux dogmes détruits et d'erreurs étouffées,
Vous m'allez ériger cent superbes trophées ;
Par vos illustres soins, mes écrits à leur tour,
De tous les vrais sçavants vont devenir l'amour.
J'aperçois nos deux noms, toujours joints l'un à l'autre,
Porter chez nos neveux ma gloire avec la vôtre,
Et j'entends déjà dire en cent climats divers :
Descartes et La Vigne ont instruit l'univers…

Si j'osois, grand génie, en croire vos paroles ;
Ombre, si vos serments n'étoient toujours frivoles,
Quel espoir flatteroit mon esprit et mon cœur !
Que je me promettrois de science et d'honneur !
Je verrois par mes soins la vieille erreur détruite,
L'école avec la cour heureusement instruite.
Et tout le monde enfin, par ma voix excité,
Dans vos doctes écrits chercher la vérité.

En vain me flattez-vous d'une telle promesse,
J'y répondrai fort mal, je connois ma foiblesse ;
Je n'ai d'un vieux docteur ni l'art ni les façons,
Et ne me sens point propre à donner des leçons.
Aux grandes vérités je puis céder sans peine ;
Mais de les débiter je ne suis pas si vaine.
Je laisse à nos sçavants l'art de les étaler,
Et je ne les apprends que pour n'en point parler…

Madame Lecamus

Charlotte Le Camus de Melsons, épouse d'André-Girard Le Camus, conseiller d'état, morte en 1702, a fait quelques poésies insérées dans différents recueils. Cette dame nous est aussi connue par la nouvelle historique en vers intitulée Artaut ou l'Avare puni, que lui adressa mademoiselle L'Héritier de Villandon, et qui se trouve parmi les Œuvres mêlées de cette dernière, imprimées en 1696.

La probité, la vertu, le mérite
La noblesse, l'honneur, l'esprit et la beauté,
Après avoir bien consulté
Pour faire une femme d'élite,

Joignirent avec eux et l'Amour et Vénus,
Pour aller de concert en prier la Nature.
Elle leur dit : Vous êtes bien venus.
Nous ferons un chef-d'œuvre, et par les dieux j'en jure.
Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
Ils composèrent donc ensemble
Cette femme qui vous ressemble ;
Le ciel y mit un esprit tout parfait.
L'Amour en la voyant parut fort en colère,
Et dit avec douleur :
Pourquoi lui donner l'air et les traits de ma mère,
Sans qu'elle en ait aussi l'humeur ?
Avec elle jamais je n'aurai rien à faire.
L'Honneur lui répondit : Vous la venez un jour
Estimée en tous lieux, et surtout à la cour.
Par elle je pourrai triompher à mon tour,

Et je saurai vous faire taire.
L'Amour chagrin sortit avec fureur,
En cédant la place à l'Honneur.
L'Honneur resta près d'Uranie,
Et l'a toujours depuis fidèlement servie.

Mademoiselle L. D. P. P***

Cette demoiselle, qui ne s'est fait connaître que par ces initiales et vivait dans le dix-septième siècle, a composé les deux morceaux suivants, que nous avons puisés dans le Parnasse des dames. Elle paraît être morte à dix-huit ans ; s'il en est ainsi, ses idées étaient singulièrement précoces.

Qui ses besognes veut bien faire,
Selon le tems qui ores court,
Dissimuler doit et soi taire,
Avec les seigneurs être sourd ;
Quand on oit chose qui ennuie,
Que toujours à chaud et à froid,
Dès qu'ils ont parlé on leur die,
Monseigneur dit bien, il a droit.
Car pour leur dire le contraire,
Quelque dommage qui leur sourt,
On ne le peut sans leur déplaire,
C'est la coutume de la cour.
Faut donc démener cette vie,
Et du tout dire à chère lie,
Soit à l'envers, soit à l'endroit.

Soit mensonge, soit flatterie :
Monseigneur dit bien, il a droit.

Il est certain qu'un jour de l'autre mois,
M'est advenu très-merveilleuse chose :
Toute seulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose.
Il me baisa d'un baiser sage et doux,
Et puis après il me fit chose amère,
Si que je dis, avec un grand courroux :
Tenés-vous coi, j'appellerai ma mère.
Il est certain qu'il devint tout transi,
Voyant courir larmes sur mon visage.
A jointes mains il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins sauvage.
Alors qu'il vit que je parlois si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux :
Tenés-vous coi, j'appellerai ma mère.
Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos et muette ;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il me fis grand' chère
Enfin, besoin ne fut d'être en courroux,
Il devint coi, sans qu'appellai ma mère

Mademoiselle de Calage

Mademoiselle de Calage était de Toulouse et se nommait de Pech de Calage. Elle paraît avoir vécu sous le règne de Louis XIII ; elle nous est connue pour avoir plusieurs fois remporté le prix de poésie aux Jeux floraux de Toulouse et avoir composé dans sa jeunesse le poème de Judith, qui fut imprimé, après sa mort, par les soins de mademoiselle L'Héritier de Villandon. Nous rapportons le cantique en action de grâces qui termine ce poème. Ce morceau suffira pour donner une idée de la beauté de l'ouvrage. Nous ajoutons que le poème est en vers et en huit parties ou chants.

Redoutables vengeurs des crimes de la terre,
Messagers du Très-Haut qui, portant son tonnerre,
Le faites retentir dans ce vaste univers,
Et jusque sur le trône effrayez les pervers ;
Ministres immortels de ses justes vengeances,
Protecteurs des humains, saintes intelligences,
Images d'un Dieu juste, où lui-même est empreint,
Répétez avec nous que le Seigneur est saint.
Flambeau de l'univers, dont les clartés fécondes
Animent à la fois tous les cieux, tous les mondes,

Quand la terre, s'ouvrant à tes vives chaleurs,
Fait germer dans son sein et les fruits et les fleurs ;
Ardent père du jour, époux de la nature,
Du soleil éternel éclatante peinture,
Près de ce Dieu vivant, toi dont l'éclat s'éteint,
Viens redire avec nous que le Seigneur est saint
Toi qui suis le repos, le silence, les ombres,

Qui fais voir les objets taciturnes et sombres,
Bel astre, dont le feu si doucement nous luit,
Qui nous offre un jour pâle au milieu de la nuit,
Qui d'un Dieu bienfaisant annonçant la puissance,
Répands du haut des airs une utile influence,
Où sa tendresse éclate, où sa bonté se peint,
Viens redire avec nous que le Seigneur est saint.
Et vous, qui diaprez les ténébreuses voiles,
Beaux yeux du firmament, éclatantes étoiles,
Diamants, qui semblez enchâssés dans les cieux ;
Pour les infortunés, astres mystérieux,
Brillantes roses d'or, au champ d'azur semées,
Cloux du superbe char du grand Dieu des armées,
Clairs flambeaux de la nuit que le soleil éteint,
Répétez avec nous que le Seigneur est saint.
Armes du Dieu vivant, effroyable tonnerre,
Et vous, vents enfermés aux gouffres de la terre,
Montagnes et vallons, fiers torrents, doux ruisseaux,
Innocentes brebis, honneur de nos troupeaux,
Vous, chantres des forêts, qui charmez nos oreilles,
Trésors de la nature, innombrables merveilles,
Que les cieux, que les mers et que la terre enceint,
Répétez avec nous que le Seigneur est saint.

Et nous, pour qui sa main prend aujourd'hui les armes,
Nous de qui son amour vient essuyer les larmes,
Que nos luths, que nos voix, par des tons mesurés,
S'élèvent, s'il se peut, aux globes azurés.
Nous voyons, par son bras, nos guerres étouffées ;
Posons sur ses autels nos armes, nos trophées.

Répétons à jamais que le Seigneur est saint,
Et que tout est possible au mortel qui le craint.

Mademoiselle Dufresnoy

Cette demoiselle entra dans la congrégation des filles de la Croix : c'est tout ce qu'on sait d'elle, et qu'elle est l'auteur des stances suivantes, qui d'ailleurs annonçaient un véritable talent.

Sur l'honneur fait, par Louis XIV, à l'Académie française, en acceptant le titre de son Protecteur, et la logeant au Louvre.

Arrêtez pour un tems, savantes immortelles,
Le bruit des chants guerriers dont vous frappez les airs
Songez à préparer des louanges nouvelles
Au plus grand roi de l'univers.
Ne parlez point de ses trophées,
Des lions terrassés, des hydres étouffées,

Et des peuples soumis par son juste courroux ;
Donnez quelque relâche aux chants de la victoire,
Pour nous dire les soins qu'il prend de votre gloire,
Et ce que son grand cœur vient de faire pour vous.
Quelle gloire en effet, Muses, vous est offerte !
Si l'on vit autrefois vos temples abattus,
Louis a pour jamais réparé cette perte ;
Il vous aime, ne craignez plus.
Sur les débris de l'ignorance,
Elevant les beaux-arts, les vertus, la science,
Il va rendre partout votre culte immortel ;

Il vous met à l'abri de sa propre couronne,
Son sceptre vous protège, et sa bonté vous donne
Pour temple son palais, son trône pour autel.
Ce nouvel Apollon l'emporte
Sur celui de l'antiquité.
Lui seul, de tous les dieux l'image vive et forte,
En fait voir aux mortels toute la majesté.
Il règle comme Mars le destin de la guerre ;
Comme Hercule il combat les monstres de la terre ;
Leur fureur devant lui demeure sans effet ;
Et si par ses fameux oracles,
Le premier Apollon prédisoit les miracles,
Celui de notre tems les fait
Marquez à ce héros votre reconnoissance.
Quand la valeur l'engagea cent nobles projets,
Il partage sa vigilance
Entre vous, l'univers et ses heureux sujets,
Le ciel étant toujours propice
Aux desseins glorieux que forme sa justice,

Quels yeux le pourroient voir sans en être éblouis ?
Muses, vous aurez part aux fruits de ses conquêtes :
J'en vois déjà l'éclat rejaillir sur vos têtes,
Et déjà vous régnez partout avec Louis.

La comtesse de Dalet

La comtesse de Dalet, fille du comte de Bussi-Rabutin, passait pour une des femmes les plus spirituelles de la cour de

Louis XIV. Elle est morte vers la fin du XVII siècle. Il reste peu de poésies de cette dame, qui, comme on le verra par les vers suivants, n'était pas très-forte dans ce genre de composition.

La Calomnie un jour s'applaudissoit
D'avoir osé diffamer l'Innocence.
Comme le bruit partout s'en répandoit,
La Vérité prit part à cette offense .
A l'accusée elle promit vengeance,
Et la fit bientôt éclater,
Sans faire aucune violence ;
Car, pour chacun désabuser,
L'accusée ayant pris le parti du silence,
La Vérité n'eut qu'à parler.

Madame de Liencourt

Cette dame, qu'il ne faut pas confondre avec la duchesse de Liancourt (Jeanne de Schomberg), ne nous est connue que par un quatrain de M. Guyonnet de Vertron, auteur de la Nouvelle Pandore, et par les trois pièces de vers suivantes, qui se trouvent dans le Parnasse des dames, 1773.

En quel état me trouvai-je réduite,
Pour obéir à mon devoir ?
Je fuis Tircis ; mais que me sert ma fuite,
Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir ?
Que me sert-il de ne le pas entendre ?
Je devine tous ses discours ;
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours,

Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous moments
L'entendre m'exprimer ses plus doux sentiments ;
Et peut-être, hélas ! qu'à ma honte,
Quand de son entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

Damon, dont j'ai toujours méprisé la langueur,
Ne pouvant l'autre jour supporter ma froideur,
Fit cent plaintes de moi, de l'Amour, de lui-même.
Mon cœur, en soupirant, lui répondoit tout bas
« Cesse de murmurer de ma rigueur extrême,
Toi que je n'aime pas :
Je ne traite pas mieux le seul objet que j'aime. »

Après que de Talon la sublime éloquence
A consacré son nom à l'immortalité,
N'est-il pas tems qu'une autre dignité
Le contraigne enfin au silence ?
Dans cet illustre emploi dont son cœur est tenté,
Il trouve le repos joint à l'autorité ;
Et quand il n'y pourroit rien faire
Qui fût propre à le signaler,
Il est toujours beau de se taire,
Lorsque l'on sait si bien parler.

Mademoiselle de Bastide

Nous ne savons rien sur l'auteur des deux quatrains suivants. Il paraît que c'est tout ce qu'on possède de l'auteur, dont le nom n'est mentionné dans aucune bibliographie.

Que j'aime votre voix ! qu'elle est vive et touchante !
Il n'y manqueroit rien si vous saviez aimer :
En chantant, pour bien exprimer,
Il faut sentir ce que l'on chante.

Eh ! quel autre que vous auroit pu m'enflammer ?
Quel autre eût inspiré le penchant qui m'attire ?
Vous connoître, c'est vous aimer ;
Vous regarder, c'est vous le dire.

Madame Durand

Madame Durand (Catherine), femme Bedacier, morte en 1736. Cette dame a toujours conservé le nom de Durand, parce qu'elle avait commencé à écrire sous ce nom. Elle a publié quelques romans, de petites comédies en prose et des vers français dont le mérite est encore au-dessous de l'ode suivante.

Quel est le dieu qui m'inspire
De chanter l'auguste roy
Qui, de tout ce qui respire,
Cause l'amour ou l'effroy :
Est-ce le dieu de la Thrace,
Dont Louis, suivant l'audace,

Nous fit trembler tant de fois ?
Est-ce Thémis ou Minerve,
Dont sans relasche il observe
Et les vertus et les loix ?
Non, c'est le dieu du Permesse
Qui, m'agitant à son gré

Par sa sainte et douce yvresse,
Me transporte au mont sacré.
J'y vois ce fils de Latone,
Sa docte cour l'environne.
O qu'ils ont un noble employ !
Ils enchantent les oreilles,
Par les brillantes merveilles
Qu'ils racontent de mon roy.
Qu'il est grand, fier, redoutable,
Dit le chantre souverain ;
Que son œil est formidable
Quand la foudre est en sa main !
Qu'il est humain, qu'il est sage !
La justice est son partage,
Respondent les doctes sœurs.
Qui de nous, dieux que nous sommes,
Mieux que lui pourroit des hommes
Connoistre et gagner les cœurs ?
Ainsi, sur la docte rive
Ils célèbrent ses exploits ;
De la nature attentive
Leurs chants suspendent les loix.
Aquilon est sans haleine,
Les claires eaux d'Hippocrène

S’écoulent sans murmurer,
Écho doucement respire.
Et près de Flore, Zéphire
N’ose même souspirer.
Ma seule voix, plus hardie,
Trouble, par ses foibles sons,

La céleste mélodie
De leurs divines chansons.
Le dieu, daignant me sourire,
Baisse le ton de sa lyre,
Pour s’accorder avec moy :
Nous chantons d’intelligence.
Dans le héros de la France,
L’honneste homme et le grand roy.
L’Équité tient sa balance
Quand il punit les forfaits,
L’auguste Magnificence
Esclate dans ses bienfaits.
Le célèbre dieu du Tage,
Dans le sang d’un roy si sage,
Cherche et trouve son appuy ;
Jaloux rivaux de sa gloire,
Tremblez, je vois la Victoire
Preste à voler après luy.
Lorsque l’affreuse Bellonne
Fait flotter ses estendars,
A pleines mains il moissonne
Les lauriers du champ de Mars.
Il n’est remparts, il n’est digues,
Il n’est complots, il n’est ligues

Capables de l'arrester.
Veut-il tout réduire en poudre ?
Un moment le voit résoudre,
Entreprendre, exécuter.
L'amitié, la confiance,
La bonne foy, la candeur,

Sans nuire à sa prévoyance,
Trouvent place dans son cœur.
Dans le calme ou dans l'orage,
Vit-on jamais son courage
S'endormir ou se troubler ?
N'eut-il pas, dès son aurore,
Les vertus que l'on adore
Et celles qui font trembler ?
Tel que, d'un bras invincible,
Il abbat les nations,
Tel, plus grand et moins terrible,
Il dompte ses passions.
L'impénétrable Prudence,
L'héroïque Patience
Le rendent maistre de tout ;
Et la fière Destinée,
Par luy soumise, enchaisnée,
Ne veut que ce qu'il résout.
L'esclatante Renommée,
Attentive à nos concerts,
D'un nouveau zèle animée,
S'eslance au milieu des airs.
Son vol est noble et rapide,
La Vérité qui la guide

Dans tous les cœurs lui fait jour ;
Et, des lieux les plus sauvages,
Elle attire des hommages
A l'objet de nostre amour.

Madame de Plat-Buisson

Le moindre mérite de madame de Plat-Buisson (et c'est à peu près tout ce que nous en savons) était d'avoir beaucoup d'esprit et de faire de jolis vers. Cette dame est morte au commencement du xviii siècle, dans un âge assez avancé. Nous ne connaissons d'elle, outre les deux pièces de vers que nous rapportons, qu'un autre morceau de poésie en dix-huit quatrains ou stances, ayant pour titre Épitaphe du caméléon, et qui se trouve également dans la Bibliothèque poétique, 1745.

Tombez, feuilles, tombez ; la nature l'ordonne.
L'hiver s'en va bannir les beaux jours de l'automne.
Déjà les aquilons, des plus lointains climats,
Ramènent en ces lieux la neige et les frimas.
Nous les verrons bientôt désoler nos campagnes
Et couvrir les sommets des plus hautes montagnes.
Les saisons tour à tour font le cercle des ans,
Et l'homme infortuné sent tous leurs changemens.
C'est en son propre sein, théâtre de la guerre,
Que règne le désordre, et non pas sur la terre ;
Car lorsque la raison sait régler ses souhaits,
Il s'accommode au temps et vit toujours en paix ;
Mais on peut rarement (oserai-je le dire ?)

Établir la raison dans ce petit empire :
L'injuste ambition, les violens désirs,
Le tyrannique amour, les frivoles plaisirs,
Tout s'oppose au pouvoir de cette grande reine,
Et, par les sens trompeurs, elle est mise à la chaîne.
Les plus sages enfin ne le sont qu'à demi.
Chacun porte en son cœur son plus grand ennemi.
On se trompe soi-même, on se flatte, on s'excuse,
Un intérêt caché sans cesse nous abuse ;
Et sans nous bien connoître, et sans nous corriger,
Nous ne changeons jamais et voulons tout changer.

Où peut-on trouver des amans
Qui nous soient à jamais fidelles ?
Je n'en sçais que dans les romans,
Ou dans les nids des tourterelles.

La marquise de Tibergeon

La marquise de Tibergeon, née de Sillery, est morte en 1735, dans un âge avancé. Plusieurs gens célèbres par leur esprit, et entre autres La Fontaine, ont donné beaucoup de louanges à cette muse.

Tant doux plaisirs qu'offre la rêverie,
Jeux de l'esprit, riante oisiveté ;
Paisible oubli des peines de la vie,
Combien plaisez à mon âme ravie !
Je ne connois d'autre félicité.
On m'a bien dit ; Tant douce rêverie,

Jeux de l'esprit, riante oisiveté ;
Par trop souvent rendent l'ame attendrie :
C'étoit ainsi que vivoit Égérie
Avec Lisis ; il en a profité.
Moi, je réponds : Flatteuse rêverie,
Jeux de l'esprit, doux emploi du loisir
Font jusqu'ici le charme de ma vie.
Pour un Lisis devenir attendrie,
Peut-être encore est un plus doux plaisir.

Non, ce n'est point en vers qu'un tendre amant s'exprime,
Il ne doit point rêver pour trouver ce qu'il dit ;
Et tout arrangement de mesure et de rime
Ote toujours au cœur ce qu'il donne à l'esprit.

Mademoiselle de Louvencourt

Marie de Louvencourt naquit à Paris en 1680. Pourvue de toutes les grâces et de tous les talents, elle brilla sur le Parnasse et fut l'ornement de la société. Elle chantait bien, joignait à une voix brillante le goût le plus exquis et jouait parfaitement du théorbe. Les poésies de mademoiselle de Louvencourt se réduisent presque à des cantates, qui ont été mises en musique par les plus célèbres compositeurs de son temps. Les vers qu'elle fit peu de temps avant sa mort, qui eut lieu en 1712, feront juger de sa philosophie.

Dans les Jardins enchantés de Cythère,
Vénus rassembloit les Amours.

La froide indifférence et la raison sévère
De ces aimables lieux sont bannis pour toujours

Mille amants fortunés, conduits par la constance,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts ;
Et tout y ressent la présence
Du dieu charmant qu'adore l'univers.
Sous les loix de la jeune Flore,
Un éternel printems enchaîne les zéphyrs ;
Et les fleurs qu'on y voit éclore
Sont l'ouvrage de leurs soupirs
Les ruisseaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiseaux qui chantent nuit et jour ;
Le soleil y répand une clarté plus pure
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'Amour.
Tandis que les Amours, dans ces jardins épars,
Moissonnent du printems la richesse éclatante,
Une rose naissante
Du fils de Cythérée arrête les regards.
« Rien n'est si beau que vous, dit-il, dans ce bocage,
Jeune rose, pleine d'appas ;
C'est pour vous rendre un doux hommage
Si d'autres fleurs naissent dans ces climats ;
Qu'à votre gloire tout conspire,
Faites l'ornement du printems,
Formez, dans l'amoureux empire,
Les chaînes des heureux amans ;
Parez les Grâces immortelles
Qui suivent la mère d'Amour ;
Prêtez à la beauté, par un juste retour,
Encore des armes nouvelles. »

L’Amour charmé cède au désir pressant
De cueillir une fleur si belle ;
Mais, dans le même instant, une abeille cruelle
Ose blesser ce dieu charmant.

« Je me meurs, je succombe à ma douleur mortelle,
Dit à Vénus l’Amour en soupirant. »
Vénus sourit de sa douleur amère,
Elle guérit bientôt sa blessure légère,
Et, par ces mots, apaise son tourment :
« Charmant vainqueur, tu nous exposes
À des maux cent fois plus pressans.
Par les peines que tu ressens,
Juge des maux que tu nous causes.
Tes traits, puissant dieu des Amours,
Font ressentir des peines plus cruelles ;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles
que tu ne guéris pas toujours. »

« Cruelle et rigoureuse absence,
Ah ! que vous me coûtez de trouble et de soupirs !
Vous m’enlevez l’objet de mes tendres désirs,
Et vous ne me laissez qu’une vaine espérance
Qui fait encor mes plus charmans plaisirs. »
C’est ainsi que Myrtil, amant tendre et fidèle,
Absent d’Amarillis, exprimoit ses regrets :
« Ce fut, dit-il, dans ces vastes forêts,
Pour la première fois que je vis cette belle.

L’éclat de ses attraits auroit charmé les dieux.
J’en ressentis bientôt la fatale puissance ;
Et, dans ce doux transport, éperdu, sans défense,

Ma liberté paya le plaisir de mes yeux.
Vous qui craignez une ardeur inquiète,
Fuyez ses dangereux appas ;
L'Amour, qui vole sur ses pas,
Est garant de votre défaite.
Vos soins empressés, vos ardeurs,
N'attendriront point l'inhumaine.
L'insensible jouit sans peine
D'un bien qu'elle ôte à tous les cœurs.
Mais, que dis-je ? Pourquoi redouter de la voir ?
La liberté vaut-elle un si doux esclavage ?
Venez joindre, bergers, vos vœux à mon hommage,
Et sachez, comme moi, la servir sans espoir.
Chantez, résonnez, ma musette.
Élevez vos sons dans les airs ;
Célébrez mon ardeur parfaite
Et la beauté de celle que je sers.
Réveillez l'écho qui repose
Dans les autres de ces déserts ;
Que les soins où l'amour m'expose
Soient le sujet de vos concerts.

Bientôt la lumière des cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux ;
Bientôt quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure.
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les troubles de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point envie ;

Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie ;
Frappe, seconde mon envie ;
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille ;
Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté ?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asyle.

Madame du Deffant

La marquise Dudeffant (Marie de Vichy Chambrond) est née à Paris en 1697, d'une famille noble et militaire. Elle est morte en 1780, âgée de 84 ans.

Le ver à soie est à mes yeux
L'être dont le sort vaut le mieux.
Il travaille dans sa jeunesse ;
Il dort dans sa maturité ;
Il meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.
Notre sort est bien différent ;
Il va toujours en empirant :
Quelques plaisirs dans la jeunesse ;
Des soins dans la maturité ;
Tous les malheurs de la vieillesse ;
Puis la peur de l'éternité.

Quand l'humeur vient me prendre
Et que je fais du noir,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir.
Je sens que je m'ennuie :
Ça fait toujours plaisir.

Il est un âge heureux, mais qu'on perd sans retour,
Où la foible jeunesse entraîne sur ses traces
Le plaisir vif avec l'amour
Et les désirs avec les grâces.
Il est un âge affreux, sombre et froide saison,
Où l'homme encor s'égare et prend dans sa tristesse
Son impuissance pour sagesse
Et ses craintes pour la raison.

Madame Guibert

Madame Guibert (Élisabeth) est née à Versailles en 1725 et morte en 1788. Elle était pensionnaire du roi. Ses poésies et œuvres diverses ont été imprimées à Amsterdam en 1764.

Ne viens point troubler ma retraite,
J'ai sçu me faire, en ce séjour,
Une félicité parfaite.
J'ai tous les bons auteurs, des fleurs et ma musette,
Et j'y badine avec l'Amour.
Je ne me pare point des fleurs que m'offre un traître

Tu célébras ma fête, elle n'est plus pour toi.
J'étois fidelle, il falloit l'être,
Et je n'aurois jamais vécu que sous ta loi.
J'allarmai, dis-tu, ta tendresse
Par ma coquetterie et ma légèreté.
Aurois-je vu durer, deux lustres, ta foiblesse ;
Sans tes rivaux, mon inégalité ?
Avec tous les talens, la candeur, la jeunesse,
La beauté, même la sagesse,
On voit s'enfuir la volupté
Si l'on ne sçait mêler, avec un peu d'adresse,
L'amour, la jalousie et la fidélité
Un nœud formé par le caprice

Ne sçauroit subsister sans un peu d'artifice :
L'enfant ailé t'avoit mis dans mes fers,
Aveugle garant de ta flamme !
Tes sermens, sur son aile, ont passé dans les airs,
Et l'affreux souvenir en reste dans mon âme.
Tu n'étois point bizarre et n'étois que jaloux ;
Tu le dis… toi, jaloux ! un jaloux est sincère,
Et ta fierté m'a toujours fait mystère
De ce qui put allumer ton courroux.
Ah ! plût au ciel que souvent ta tendresse
T'eût fait faire l'aveu de ce défaut heureux !
L'Amour auroit comblé nos vœux
En éternisant notre ivresse.
Nos cœurs étoient également épris :
Nos soupçons ont troublé cette union si rare.
Quand elle a disparu, l'on en connoit le prix ;
Mais la nature en est avare

Qui ? moi ? j'aurois rompu nos nœuds !
Ah ! tu sçavois trop bien me plaire !
Un vainqueur tel que toi n'est jamais malheureux
Quand il offre un amour sincère ;
Mais, être inconséquent, dissimulé, fougueux,
Il me falloit mourir ou devenir légère ;
Et le Ciel exauça mes vœux !
Tu me nommes cruelle et parles de tes laimes
Quand tu rampes sous d'autres lois !
Je dois me défier de tes perfides charmes ;
Quand on a su vaincre une fois,
On peut séduire avec les mêmes armes.
Quoi ! pour un infidèle oses-tu soupirer ?
Cœur lâche et que je désavoue ;
Peut-être à présent il te joue
Et ne voudroit que t'égarer.

La vie est un instant, il en faut profiter ;
Rejeter avec soin tout préjugé nuisible,
Croire un Dieu bienfaisant, croire un ami possible,
Et connoître le prix du bonheur d'exister.
Caresser la folie, estimer la sagesse ;
Aimer un seul objet, en être un peu jaloux ;
Être toujours fidèle et jamais n'être époux ;
Effleurer les talens, les aimer sans foiblesse.
Paroître indifférent sur le mépris des sots,
Avoir le cœur ouvert sur ses propres défauts ;
Être content de soi, mais sans trop le paroître :
Enfin, se croire heureux, c'est le moyen de l'être.

Vive jusqu'à l'étourderie,
Folle dans mes discours, mais sage en mes écrits,
Ils sont presque toujours remplis
Par des traits de philosophie.
Sensible pour l'instant, mais facile à changer,
J'oublie, et quelquefois on peut me croire ingrate ;
Je cherche à m'éclairer, je crois ce qui me flatte ;
Je fuis les envieux sans vouloir m'en venger ;
Mon esprit est solide et mon cœur est léger.
Air gai, peau blanche, œil noir et grandeur ordinaire :
Mes traits sont chiffonnés, ma taille est régulière.

Deux amis sont chose rare ;
On les vit dans les vieux tems
La nature en est avare ;
Bientôt l'intérêt sépare
Les amis et les parens.
Chez le sexe, hélas ! que dire ?
L'amitié vient promptement ;
Mais un rien sait la détruire.
Il suffit, pour qu'elle expire,
D'un pompon ou d'un galant.
L'amitié seroit parfaite
Pour deux sexes différens ;
Mais, d'un coup de sa baguette,
Le fripon d'Amour, qui guette,
Confond le cœur et les sens.

Le monde vous est peu connu,
Faites-vous des amis, mais dans votre patrie.

Tout climat est mêlé de vice et de vertu
N'adoptez point l'anglomanie

Ni l'égoïsme et la cosmopolie ;
N'allez point, en auteur du jour,
Faire des vers galans sans avoir de l'amour,
Et partout, sans honneur, remporter la victoire.
Aimez la véritable gloire :
Soyez amant sans art, élégant sans fadeur
Il faut être savant, mais sans pédanterie ;
Aimer les arts sans frénésie ;
Croire aux amis, croire au bonheur :
Il faut, pour le grand nombre, étaler son génie ;
Pour les amis, laisser parler son cœur.

Quoi ! tu veux être mon amie !
Tu fais taire la calomnie.
Ah ! devois-je espérer encor,
Au siècle de la jalousie,
De trouver ce rare trésor.
Quoi ! Bayard, toi, jeune et jolie,
Toi, qui soumets tout à tes vœux,
Tu ne porterois point envie
À cet art enchanteur que j'ai reçu des cieux,
À l'art des vers, à ce mensonge heureux
Qui fait le bonheur de la vie ?
Tu méprises les agrémens
Que donnent les pompons, le fard, le ton frivole.
Tu sais que leur essaim s'envole
Comme font nos beaux jours sur les ailes du tems
Oui, tu sais dédaigner tout utile avantage,

Tu pourrois t'amuser de l'orgueil d'un grand nom.
Qui peut, mieux que Bayard, en vanter l'étalage ?

Mais au plus pur éloge, enfant de la raison,
À ceux qu'exigeroient tes attraits, ton bel âge,
Je te vois préférer la plus simple leçon.
Viens et tâche d'être immortelle,
C'est un songe assez séduisant ;
On n'est rien quand on n'est que belle,
On existe par le talent.
Viens donc, jeune Bayard, que mes foibles lumières
Puissent aider ton goût, qu'il m'éclaire à mon tour.
Viens, plaignons les Ninons et caressons l'Amour ;
Mais, comme faisoit Deshoulières.
Viens embellir nos cercles amusans
D'où nous chassons l'ennui, le jeu, la médisance,
Où nous sommes presque savans
En faisant tous vœu d'ignorance ;
Où nous joignons à quelques agrémens
L'aimable gaîté, la décence ;
Où nos amis rougissent d'être amans,
Où le désir enfin, que la raison balance,
Nous procure des jours charmans
Entre l'amour et l'innocence.
Viens souvent embellir le tranquille tableau
De mon réduit philosophique ;
Quand le cœur est content et que l'esprit s'applique,
Chaque moment offre un plaisir nouveau.

Mademoiselle Cosson de la Cressonnière

Mademoiselle Cosson de la Cressonnière (Charlotte-Catherine), née à Mézières dans le xviii siècle, est auteur de plusieurs pièces de poésies qui furent insérées dans le Mercure de France et autres journaux littéraires. On lui doit aussi : 1 Lamentation sur la mort du dauphin, Paris, 1766 ; 2 une édition de la Bonne Royne et d'un sien bon curé, fabliau d'une bonne femme gauloise, par Bossut, curé de Saint-Paul, Paris, 1782.

De l'église éclatant fanal,
Laissez un peu le diurnal,
Et lisez d'un air amical,
Au lieu d'un galant madrigal,
Un compliment tout jovial
Qu'Apollon, maître original,
M'inspira dans le sacré val
Où broute l'immortel cheval.
Oui, très-illustre général,
Ma muse au cœur simple et loyal

Qui, de tems immémorial,
Vous honore autant que Pascal,
A senti, lisant le journal,
Un plaisir vraiment cordial
De vous voir chef et principal
De tout votre ordre monacal.
Votre mérite sans égal
Est enfin sur son piédestal.
On en verra tout le total ;
Et le bonnet épiscopal,

Et le chapeau de cardinal
Avant la fin du triennal,
Éclateront comme cristal
Sur votre front sacerdotal.
Alors, très-aimable féal,
Si j'étois juge capital
Au fameux conseil synodal
Du beau cercle collégial,
J'en jure ici par le fleuve infernal,
Vous auriez le trône papal.

Reçois, jeune et belle rosière,
Le tendre hommage de mon cœur
Ainsi qu'à toi la sagesse m'est chère :
Tu portes le prix de l'honneur.
Combien en ce moment je t'aime et te révère !
Avec ce titre glorieux
La plus simple bergère est princesse à mes yeux.
En dépit des amours dont l'essaim t'environne,
Tu sus conserver ta vertu.

Ah ! pour obtenir la couronne
Ton jeune cœur sans doute a combattu.
Avec certains amans d'humeur folle et légère,
Dont notre esprit est peu charmé,
Il est aisé d'être sévère ;
Mais qu'il en coûte à l'être avec l'amant aimé !
Aussi d'une brillante et douce récompense,
Salenci sait payer un triomphe si beau :
De roses l'éclatant chapeau
Attestera toujours ta candeur, ta décence,

À tous les habitans de cet heureux hameau.
Ah ! dans cette gloire immortelle
Il est encore un droit charmant :
Au bonheur d'un époux fidèle
Tu peux appeler ton amant.
Je vois aussi sur ta victoire
S'exercer tour à tour les enfans d'Apollon,
Et dans le temple de mémoire
Des écrits délicats ont placé ton beau nom.
Aujourd'hui même encore une élégante muse
Du prix de ta vertu nous offre le tableau :
Favart sait nous instruire autant qu'il nous amuse,
Voilà ce que j'admire en son drame nouveau.
Puisse, pour couronner ses travaux et son zèle,
Puisses-tu, ma bergère, au temple heureux des ris,
Des jeunes nymphes de Paris
Être à jamais l'exemple et le modèle.

Madame Dumont

Madame Dumont, née à Paris, était fille de M. Lutel, contrôleur-général de la maison du duc d'Orléans, régent. Elle a publié un recueil de pièces fugitives, de traductions d'Horace en vers, de fables, de chansons, etc.

Je hais le profane vulgaire,
Et je l'écarte loin de moi.
Ô vous, de qui le culte est mon plus doux emploi.
Chastes sœurs, qu'à l'envi tout l'Olympe révère,

Favorisez des chants destinés à vous plaire !
Je consacre en ce jour aux vierges, aux enfants,
Des vers que le premier je joignis à la lyre :
J'y peins des rois fameux par leurs sujets vaillants,
Eux-mêmes asservis au souverain empire
Du puissant Jupiter, qui, par l'airain brûlant,
Après avoir vaincu les géants formidables,
Par la seule terreur d'un geste menaçant,
Fait craindre à l'univers ses foudres redoutables.
Mieux qu'un autre, souvent un homme industrieux
Sait tracer les sillons destinés à l'arbuste ;
Plus noble, un candidat, né d'illustres ayeux,
Parvint, du champ de Mars, dans un sénat auguste

Celui-ci, par ses mœurs, par son intégrité,
Offre un parfait modèle à la postérité.
De ses nombreux clients, cet autre se décore ;
Mais, quel que soit l'éclat du faste qui l'honore,
Ici, la loi du sort réglant tout à son gré,
Confond le plus sublime et le plus bas degré
Dans l'urne spacieuse où chaque nom se place,
À la houlette on voit les sceptres réunis,
Et les rois, terrassés par leurs fiers ennemis,
S'éclipsent en suivant le berger à la trace.
Du coupable qui voit le glaive suspendu,
Des mets délicieux couvrent en vain la table
Ils ne lui donnent point, par leur saveur aimable,
Cette tranquillité que donne la vertu ;
Et le chant des oiseaux, ni le luth agréable,
Ne lui ramènent point le repos attendu.
Le doux repos chérit les demeures champêtres ;

Ces coteaux, ces vallons, où, même les zéphirs,
Respectent des bergers, couchés au pied des hêtres
Et le charme innocent et les riants plaisirs.
La mer tumultueuse, et ses noires tempêtes,
Les astres en courroux menaceroient nos têtes,
Sans pouvoir ébranler le mortel tempéré.
Par qui le superflu n'est jamais désiré.
À la grêle, aux frimats, la vigne abandonnée ;
Le sol trompeur, l'ormeau plaignant sa destinée,
Triste jouet des eaux ou du souffle brûlant
Qui vient de moissonner son plus fertile champ,
Rien ne peut ébranler son âme courageuse.
L'entrepreneur élève une masse orgueilleuse,
Et les poissons pressés par de lourds fondements,
Se sentent resserrés dans les flots écumants.

Le grand seigneur méprise et déserte sa terre ;
Mais des soins dévorants la troupe meurtrière,
Monte sur son navire, ou, pour mieux l'assiéger,
De son coursier rapide embrasse l'étrier.
Si vainement tout l'or de la vaste Lybie,
Si le brillant lapis qu'enfante la Phrygie,
Si les vins de Phalerne et les parfums exquis,
Ne peuvent adoucir nos pénibles ennuis,
Pourquoi donc élever sur des colonnes vastes,
Ces palais somptueux, monuments de nos fastes ?
En excitant l'envie, et pourquoi changeons-nous
Des biens que nos ayeux jadis trouvoient si doux,
Pour ces temples nouveaux, dont la grandeur futile
Est le seul prix qui reste au travail inutile ?

Madame la comtesse de Vidampierre

Nous savons seulement que madame la comtesse de Vidampierre est nièce de la célèbre marquise du Chastelet, et qu'elle a publié, en 1777, des Mélanges de poésie et de prose.

Dans la douleur et dans les larmes,
Je venois de passer la nuit.
Mes fils devinent mes alarmes,
Près de moi l'amour les conduit.

L'aîné, que l'âge rend timide,
Avec respect baise ma main ;
Mon front, flétri par le chagrin,
De son frère plus intrépide,
Reçoit un baiser enfantin ;
Et ma fille, qui vient de naître,
Gravissant sur mon traversin,
Au-dessous d'un voile de lin
Que sa bouche fait disparoître,
Imprime un baiser sur mon sein.
Quelle scène pour une mère !
Et quel instant pour le pinceau !
Dans ses ballets de caractère,
Jamais l'ingénieux Noverre
Ne dessina pareil tableau.
Dès lors mon esprit se rassure ;
Je sens un baume à ma blessure,
Et, baisant mes fils à mon tour,
Je vois que dans une âme pure,

Les doux baisers de la nature
Valent mieux que ceux de l'Amour.

Mademoiselle Poulain

Cette demoiselle, née à Nogent-sur-Seine, a publié les ouvrages suivants : 1 Lettre de madame la comtesse de Rivière, 1783 ; 2 Tableau de la parole, 1783 ; 3 Nouvelle histoire de Port-Royal, 1786 ; 4 Anecdotes intéressantes de l'amour conjugal, 1786 ; 5 Poésies diverses, 1787.

Le bruit des aquilons ne se fait plus entendre.
L'air est doux et serein : tout renaît en ces lieux ;
Et si Flore en devient plus tendre,
Zéphire en est plus amoureux.
De l'aimable printems nous goûtons tous les charmes
Nos cœurs et nos esprits ressentent sa douceur ;
Et l'Aurore verse des larmes
Dont Céphale n'est plus l'auteur.
Cette nymphe déjà de larmes précieuses
Enrichit nos vergers, nos parterres de fleurs ;
Là mille odeurs délicieuses
Donnent le prix à ses faveurs.

Le papillon léger, comme l'amant volage,
De belle en belle va raconter son tourment.
La constance est un esclavage
Qui déplaît à plus d'un amant.
La nature aux mortels rend un sensible hommage ;
Phébus répand ses feux sur ce vaste univers :

Tout nous retrace le bel âge,
Et sur la terre et dans les airs.
Les arbres ont repris leur verdoyant feuillage ;
Sous leur voûte l'on sent voler mille zéphirs :
Les amours vont sous leur ombrage
Former les plus tendres désirs.
Les oiseaux amoureux, par le plus doux ramage,
De la belle saison nous chantent les douceurs ;
Et Philomèle, en son langage,
Fait le récit de ses malheurs.
Mais, par des chants si beaux, nous fait-elle l'histoire
Du plus cruel amant, du plus barbare amour ?
Non, elle chante la victoire
Que la vengeance eut à son tour.
La bergère déjà, vers la tendre prairie
Conduisant son troupeau, précipite ses pas ;
Et la campagne refleurie
Ne fait qu'augmenter ses appas.
Son berger qui la suit, dans son transport extrême.
Lui prouve son amour par son trouble charmant ;
Et, sans lui dire : Je vous aime,
Elle le devine aisément.

Son cœur paroît sensible au berger qu'elle enchante ;
Et sans amour encore il feint de s'enflammer
C'est toujours par-là qu'une amante
Voit si son berger sait aimer.
C'est dans le calme heureux de son indifférence,
Qu'elle dispose alors son cœur pour son berger.
L'amour éprouvé, la constance,
Font fuir la crainte et le danger.

Un cœur ne peut tenir contre un cœur qui l'adore ;
Après l'épreuve il vient un précieux moment ;
On l'aime, il aime plus encore,
Pour payer son retardement.
Heureux donc un berger tendre, prudent et sage,
Qui sait peindre le feu d'un véritable amour !
Sa bergère en reçoit l'hommage,
Et lui peint le sien à son tour.
Quand un amant est sûr d'une pleine victoire,
Son âme oublie alors ses soucis, sa langueur ;
Il ne rappelle à sa mémoire
Que le charme d'être vainqueur.

ÉPIGRAMME.

Doris a fait un roman amusant,
Sage, semé de traits curieux de l'histoire.
D'anecdotes qui font sa gloire,
Loué du journaliste et goûté du savant.

Àdes concitoyens elle a donné l'ouvrage.
Eux, sots, méchants, d'abord l'ont épluché ;
Puis l'ont censuré, décrié
Doris, tranquille au milieu de l'orage,
Dit, en se riant des mépris :
Nul n'est prophète en son pays.

ÉLÉGIE.

Toi que l'on déifie à bon droit en tous lieux,
Déesse de mon cœur, digne présent des dieux,
Amitié précieuse, Amitié véritable,

Où faut-il te chercher dans ce tems déplorable,
En ce tems où tout est simulé, faux, trompeur ?
Ah ! l'encens que l'on t'offre aujourd'hui fait horreur
L'intérêt qui l'allume est un feu qui sait feindre.
Qu'un même moment voit s'exhaler et s'éteindre.
On ne vit que pour soi : nos douces liaisons
N'ont plus rien d'assuré dans ces dures saisons ;
Le tems de l'âge d'or, où tout étoit paisible,
Pourra-t-il à nos maux être jamais sensible ?
Ne viendra-t-il jamais reparoître à nos yeux,
Et nous faire passer des jours délicieux ?
Hélas ! ce tems n'est plus : l'ambition, l'envie,
L'importune grandeur, font le plan de la vie.
La vertu n'est de rien : on la laisse en langueur ;
L'argent, le vil argent seul mène droit au cœur,
Et, paré de ton nom, l'homme, plein d'artifice,
Demande, exige encore un retour de justice.

Ôtoi, qui de moi-même as voulu triompher,
Vraie et pure Amitié, viens me favoriser ;
Oui, viens, protége-moi, sois ma seule fortune :
Qu'une bonté de cœur, une ame peu commune,
Me fassent des amis dont la société
Soit à jamais pour moi joie et félicité

Mesdames d'Ussé et de Simiane

Pauline-Adhémar de Monteil de Grignan, marquise de Simiane, petite-fille de la marquise de Sévigné. Née à Paris en 1674, morte

en 1737.

Je n'ai point oublié que vous m'avez choisie
Pour satisfaire un de vos sens ;
C'est un des plus indifférents
Pour les plaisirs de cette vie.
Aussi, malgré les bruits que de vous on publie,
Si vous eussiez formé l'envie
De les rendre tous bien contents,
Je crois que votre cœur, dans cette fantaisie,

Eût, sans balancer plus long-tems,
Envisagé d'autres talents
Que ceux d'une chétive amie ;
Mais vous n'avez que de petits besoins,
Et le seul odorat est chez vous en souffrance.
Vous imagineriez-vous que mes yeux souffrent moins
Éloignés de votre présence ?
Je ne puis cependant vous voir en pénitence.
Je vais vous soulager. Pour toute récompense
De mon tabac et de mes soins,
J'exigerai de vous, trop aimable Corinne,
Que votre belle main quelquefois se destine
À me marquer de tendres sentiments,
Tous vos plaisirs, tous vos amusements
Dussai-je y voir dépeints Satan et sa malice :
Car dans l'oisiveté des champs
Il faut permettre un peu de vice

Donner de bon tabac, et faire encore entendre
Les doux accents de votre voix,
N'est-ce pas là vouloir surprendre

Deux de mes sens tout à la fois ?
Et quand je me souviens combien votre présence
A souvent enchanté mes yeux,
Je vois que de cinq sens je n'en ai plus que deux
Qui soient hors de votre puissance.
Je les emporte donc aux champs,
Sans en vouloir faire d'usage ;
Car j'ai résolu d'être sage.

Ne suis-je pas bientôt en âge
De faire de pareils serments ?
Mais de tous ceux que je puis faire,
J'en atteste aujourd'hui les dieux,
Celui de vous aimer, et celui de vous plaire,
Ce seront ceux, Iris, que je tiendrai le mieux.

Madame de Simiane, héritière de la maison de Grignan, ayant eu à soutenir au parlement d'Aix de longs procès contre les nombreux créanciers de son père, adressa dans le cours de la procédure à l'un de ses juges les vers suivants :

Lorsque j'étois cette jeune Pauline,
J'écrivois, dit-on, joliment ;
Et, sans me piquer d'être une beauté divine,
Je ne manquois pas d'agrément.
Mais depuis que les destinées
M'ont transformée en pilier de palais,
Que le cours de plusieurs années
A fait insulte à mes attraits,
C'en est fait, à peine je pense ;
Et quand, par un heureux succès,

Je gagnerois tout en Provence,
J'ai toujours perdu mon procès

Madame Petigny

Madame Petigny de Saint-Romain (Marie-Louise-Rose Lévesque), née à Paris en 1768, de Charles Lévesque, membre de l'Institut de France. On lui doit des Idylles ou Contes champêtres et quelques pièces fugitives. Palissot et Florian ont beaucoup vanté les idylles de mademoiselle Lévesque. Gessner l'appelait sa petite fille.

Que ton sort est digne d'envie,
Papillon heureux et léger !
Le désir seul règle ta vie,
Et comme lui tu peux changer
La fleur qui reçoit ton hommage
Te cède son plus doux trésor,
Et jamais un dur esclavage
N'arrête ton joyeux essor.
Je sais qu'une lueur trompeuse
T'attire souvent à la mort ;
Que ton imprudence amoureuse
Dès le soir va finir ton sort.
Mais sans crainte, sans prévoyance,
Tu vis jusqu'au dernier soupir,
Et, dans ton heureuse ignorance,
Sans le savoir, tu vas mourir.

Madame Chemin

Madame Chemin (Adélaïde-Isabelle-Jeanne Vivien-Deschampsy), née à Lunéville en 1772. On a d'elle le Malheur des circonstances, poème, Paris, 1803, et plusieurs romans.

Toi, qui me parles sentiment,
Connais-tu l'amour et ses peines,
Et ses larmes et son tourment ?
As-tu jamais porté ses chaînes ?
Je connais ce petit garçon,
Il fit le malheur de ma vie !
Il a fait perdre la raison
Bien plus d'une fois à Délie.
Toi, dont le cœur me semble aimant,
As-tu connu la jalousie ?
Ah ! c'est le plus cruel tourment :
Redoute cette frénésie.
J'ai connu toute sa fureur.
Lorsque j'aimais à la folie
Hélas ! que d'instants de douleur
A passés la triste Délie !
As-tu connu tous les tourments
Que nous fait éprouver l'absence ?
As-tu compté tous les moments
Par les soucis, par la souffrance ?

Loin de l'objet de ses ardeurs,
Le cruel fardeau que la vie !
Évite de pareils malheurs,
Ne quitte jamais ton amie.

Dans les premiers jours de ma vie,
Je courus après le bonheur ;
Mais le chercher, quelle folie !
Penser le trouver, quelle erreur !
Je croyais aux amis fidèles,
Aux amants tendres et constants ;
Dans ces illusions cruelles,
J'ai vu s'écouler mon printems.
Pour attraper une chimère,
J'ai perdu les plus beaux instants ;
Avec une douleur amère,
Je vois s'approcher mes trente ans
Ici, point de pas rétrograde ;
Rien n'arrête le cours du tems :
En arrière en vain l'on regarde,
On ne revoit plus son printems.
Tous les matins dans une glace
Je cherche encore ma beauté ;
Mais chaque jour elle s'efface,
Et mon cœur en est attristé.
Ô Raison : prête-moi tes armes ;
Fais-moi briller par les talents,
Quand viendront à périr ces charmes,
Vaine gloire de mon printems.

Madame Bourette

Madame Bourette (Charlotte), auparavant madame Curé, et surnommée la Muse limonadière, naquit à Paris en 1714 et y mourut

en 1784. Cette dame tenait le café Allemand, rue Croix-des-Petits-Champs, et se fit connaître par un grand nombre de petits ouvrages tant en vers qu'en prose. Jalouse de se faire une brillante réputation, elle parvint, au moyen de ses écrits, à entretenir des relations avec plusieurs souverains, des princes et princesses de sang royal et les hommes les plus célèbres de ce temps. Les vers de madame Bourette sont en général négligés, peu exacts et prosaïques. On voit qu'elle ignorait les principes de l'art de rimer ; mais chaque pièce est terminée par une pensée ingénieuse, ce qui ne se rencontre pas toujours dans ces sortes de compositions ; en revanche, la prose de cette dame est vraiment poétique et fait regretter qu'elle n'ait pas versifié avec le même talent. Les œuvres diverses de la Muse limonadière, avec les différentes pièces qui lui ont été adressées, ont été imprimées à Paris en 1755, et forment deux volumes in-8. Madame Bourette a fait aussi une comédie intitulée la Coquette punie, qui fut jouée sur le Théâtre-Français en 1779.

M. de Fontenelle, en faisant visite à madame Bourette, lui adressa ces deux vers :

« Si les dames ont droit d'introduire les modes,
En prose désormais on doit faire les odes. »

Cette dame remercia M. de Fontenelle de sa visite par les vers suivants :

Cher Anacréon de Neustrie,
Dont la rare et sage folie
Joint Épicure avec Zénon,
Votre visite en ma maison,
Malgré le poison de l'Envie,

En tout tems, en toute saison,
Fera le plaisir de ma vie.
Mais en ce saint tems de pardon
Que nous accorde le Saint-Père,
Quel compliment puis-je vous faire
Qui n'ait un fumet d'oraison ?
L'on ne parle que de prière,
De conférence et de sermon.
Vous le sçavez, fils d'Apollon,
Je peux le dire sans mystère,
Nous parlons tout autre jargon.
Il faut donc sagement me taire,
Ou vous dire avec onction :
Vous m'avez fait faveur insigne ;
Ah ! seigneur, je n'étois pas digne
Que vous vinssiez dans ma maison !

On a vu de fiers potentats,
Lassés de la grandeur suprême
Fouler aux pieds le diadème,
Et de la royauté fuir les vains embarras :
Mais on ne vit jamais, dans un bonheur extrême,
Un favori du dieu Plutus,
Pour les neuf filles de mémoire,
Quitter les quarante Crésus,
Dont un bon de Louis nous annonce la gloire.
Tu l'as compris, ô sage Helvétius !
Un mortel trop heureux, courbé sous la richesse,
Rampe toujours avec bassesse
Dans les fanges de l'Hélicon.
Les sages enfants d'Apollon

De l'opulence enchanteresse
Fuyent le dangereux poison.
Le fameux chantre d'Herminie
Fut riche dans sa poésie,
Mais très-pauvre dans sa maison ;
Et sans le secours de Mécène,
Malgré les faveurs d'Apollon,
Celui qui chanta Coridon,
Eût traîné ses jours dans la peine,
Et n'eût jamais chanté Didon.

Puisse le dieu de l'harmonie
Te prodiguer tous ses trésors !
Que Calliope, que Thalie
T'inspirent les plus doux accords ;
Que leur main facile s'empresse
À te cueillir sur le Permesse
Les fleurs qui naissent sur ses bords.
Méprise le discours frivole
Des insensés de qui l'idole
Est un métal vain et trompeur :
Loin de leur troupe mercenaire,
Cherche le vrai qui nous éclaire,
Et dans un esprit sage, ennemi de l'erreur,
Hâte-toi de trouver un ami salutaire.
Mais par ces rimes de travers,
Que ma muse arrange à l'envers,
C'est trop long-tems interrompre tes veilles.
Ah ! que n'ai-je en ce jour pu charmer tes oreilles !
Je dirois à tout l'univers,

Lorsque Plutus fait des merveilles,
Apollon doit faire des vers.

Puisque le style poétique
N'est pas toujours mélancolique,
Sur ton absence de Paris,
Je ne pousse pas les hauts cris.
De l'incomparable la Suse,
Je ne consulte point la muse.

Qui, sans rien sentir dans le cœur,
Faisoit jadis une élégie ;
Et dont les vers pleins d'énergie
Exprimoient sa fausse douleur.
N'attends donc pas que je t'envoye,
Mon cher ami, mon tendre époux.
Des compliments plaintifs et doux,
Lorsque tu nages dans la joye.
En effet, quel contentement
De voir en ce tems réunie
Toute une famille chérie,
Jouir du divertissement
Qu'attire un établissement,
Le plus fortuné de la vie.
Tu verras dans ces lieux heureux
Bien des bergers et des bergères
Marquer, par leurs danses légères,
Le bonheur d'un couple amoureux.
Si j'assistois à cette fête,
J'y voudrois prendre tant de part,
Que je saurois, sans beaucoup d'art,

Si je le mettois dans ma tête,
faire danser l'abbé Pignard.
Aux nouveaux mariés souhaite
De ma part le plus heureux sort.
Une prospérité parfaite,
Et qu'ils s'aiment jusqu'à la mort.
Je n'en dirai pas davantage.
Rapporte surtout, au retour,
Ton amitié dans le ménage,
Et, s'il se peut, tout ton amour.

À toi, de qui la destinée
Avec la mienne est enchaînée
Par des liens qu'aucun effort
Ne peut rompre, excepté la mort,
Je ne puis, d'un petit voyage,
En guise de pèlerinage,
Te faire un gracieux récit :
Je suis en ces lieux, tout est dit.
De tes parents la kyrielle,
Cette aimable et longue séquelle,
S'est assemblée autour de moi,
Et chacun m'a parlé de toi.
J'ai revu ce précieux gage
De notre amour ; et ton image
N'est pas mieux tracée au miroir,
Que dans ces traits charmants à voir.
Je mérite que l'on me croye,
Lorsque je dirai qu'avec joye
Dans mes bras j'ai su le presser,
Pensant toi-même t'embrasser.

Cependant, pour moi la campagne
N'est pas un pays de Cocagne ;
Quoique l'on dise que les jours
À présent sont devenus courts,
Ils paroissent, pour me déplaire,
Beaucoup plus longs qu'à l'ordinaire.

Puisque je suis loin de Paris
Et de tout ce que je chéris,
Mais surtout d'un époux que j'aime
Cent mille fois plus que moi-même.

Un étui destiné pour en faire un cachet
Qui sert à sceller un secret,
N'étoit pas de ma compétence ;
Car mon cœur est si satisfait
D'un présent de cette importance.
Qu'il ne sauroit rester muet,
Ni cacher les transports de sa reconnoissance.

Législateur du goût, dieu de la poésie,
Je tiens de vous une coupe choisie,
Digne de recevoir le breuvage des cieux.
Je voudrois, pour vous louer mieux,
Y puiser les eaux d'Hippocrène ;
Mais vous seul les buvez, comme moi l'eau de Seine.

Madame Dubocage

Cette dame, née à Rouen, était une très-belle femme et d'un talent distingué ; c'est pourquoi les Rouennais écrivirent au bas de son portrait : Forma Venus, arte Minerva.

(Fragment du second chant du Paradis terrestre.)

Dans les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre et le joint dans sa course,
Se présentent d'Eden les jardins enchantés.
Là, d'un premier printems tout offre les beautés ;
Des cèdres, des palmiers élevés jusqu'aux nues,
De ce séjour charmant forment les avenues.
Sur l'or et les saphirs serpentent les ruisseaux,
Et dans les prés naissants bondissent les troupeaux
Aux approches du loup, l'agneau paraît sans crainte,
Le tigre est sans fureur et le renard sans feinte ;
Les arbres sont chargés et de fruits et de fleurs,
De l'iris leur mélange imite les couleurs.
Tel est l'heureux empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains au sein de l'abondance :
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs,
L'air pur n'est agité que par les doux zéphirs.
Ils embaument les airs, et leurs ailes légères
Y portent les parfums des terres étrangères.

Entre tous les objets vivants dans ces beaux lieux,
Deux êtres distingués frappent surtout les yeux ;
Dans le noble maintien de leur nudité pure.
Ils paroissent les rois de toute la nature.
Les charmes, les vertus et la félicité,

Entre eux sont partagés, mais non l'autorité.
Leur sexe est différent, ainsi que leur puissance :
L'un tient l'autre soumis à son obéissance :
Adam unit la force à la beauté des traits,
Ève joint la douceur aux plus brillants attraits.
Les zéphyrs caressant ses tresses voltigeantes,
En font souvent un voile à ses grâces naissantes ;
Non qu'elle veuille aux yeux dérober tant d'appas,
Son ame de la honte ignore l'embarras.
Doit-on rougir des dons que nous fait la nature ?
Effrayant déshonneur, né d'une source impure,
Tyran de nos plaisirs, tu portes dans le cœur
Le trouble, les remords, la honte et la terreur.
Ce couple fortuné, créé dans l'innocence.
Sans voile aux yeux de Dieu, n'en craint point la présence
À l'ombre d'un berceau par les eaux rafraîchi,
Ils vont se reposer, exempts de tout souci ;
Leurs jardins n'exigeoient que les soins nécessaires,
Pour goûter le repos et des mets salutaires ;
Sur des bancs de gazon, ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portoient des fruits et des odeurs.

Leur suc les rassasie, et dans l'écorce dure,
Ils puisent pour la soif une eau légère et pure ;
Le sourire enchanteur, les entretiens charmants,
Tout ce qu'Amour inspire à de jeunes amants,
Seuls habitants du monde et vivant sans alarmes,
Achèvent d'embellir ce repas plein de charmes.

Ici l'auteur peint le moment du coucher nuptial de nos premiers parents.

La mère des humains dit d'une voix touchante :
À tes vœux, cher époux, mon ame complaisante
Ne sait que t'obéir ; de Dieu telle est la loi :
Tu tiens de lui ta règle, Ève la tient de toi.
Avec toi tout me charme ; heureuse en ces demeures,
J'oublie en te parlant les saisons et les heures.
Mais le frais du matin, le lever du soleil,
Les concerts des oiseaux annonçant leur réveil.
Ces fruits encor brillants des larmes de l'aurore,
Le doux parfum des fleurs que nous voyons éclore,
L'air pur de ce beau soir, le silence, la nuit,
La lune, dont l'éclat m'enchante et nous conduit.
Les yeux du firmament et leur céleste flamme,
Sans toi n'ont rien de doux, rien qui plaise à mon ame ;
Et ta présence unie à ces trésors divers,
Me rend le jour plus pur, les arbrisseaux plus verts.

Ôtoi dont le savoir étonne,
Mais qui sais, en l'ornant de fleurs,
Instruire et charmer tes lecteurs,
Bailly, que la gloire environne ;
Ton style enchanteur et profond,
Des lauriers qui couvrent ton front,
Te promet la triple couronne.
Le public déjà te la donne.
Du Musée où brillaient jadis
Mairan, Voltaire et les Corneilles,
La palme est due à tes merveilles.
Le Lycée, où nos érudits
Du vieux tems vantent les écrits,
Garde un prix pour tes doctes veilles.

Dès long-tems tes noms sont inscrits
Dans la savante Académie.
Là, ton œil, que guide Uranie,
Des fastes primitifs instruit,
Lit dans l'oubli du tems qui fuit ;
Et si ta sublime magie
À voir l'avenir te conduit,
Sous tes crayons, malgré l'envie,
Les traits peints au regard séduit,
Y prendront la forme et la vie ;
Une Sibylle le prédit,
La prédiction est accomplie,
Tout est possible à ton génie.

Dans l'hiver des ans, la paresse
Engendre l'ennui, les regrets,
Et tu demandes quels hochets
Pourraient amuser la vieillesse ?
Je l'ignore ; est-ce un jeu d'onchets ?
Ta main tremblante a peu d'adresse
Aurais-tu recours aux échecs ?
Ta tête, hélas ! n'y peut suffire ;
Et le charme des vains projets
Sur un vieillard n'a plus d'empire.
Veut-il se délecter des mets
Que sans besoin le goût désire ?
Son corps en souffre, et mille maux
Le désolent tant qu'il respire.
Pour s'en distraire, s'il veut rire,
Le mot ne vient point à propos.
Si près d'une belle il soupire,

Elle en rit avec ses rivaux.
Pour goûter les romans nouveaux,
Son cerveau manque de délire.
Le tems est passé de s'instruire.
En vain, par d'amusants travaux,
Dans les ans passés veut-il lire,
Ses yeux demandent du repos,
Et des doux accords de la lyre
Son oreille a perdu le son.
L'héritier, que son bien attire,
Attend, pour jouir, qu'il expire.

Oui, quoi qu'en dise Cicéron,
Le poids des ans est un martyre.
Un Nestor sur le double mont
Rampe ou s'égare, et la sagesse
Lui dit : Tes chants, hors de saison,
N'ont plus d'attraits pour la jeunesse ;
Et pour danser un rigaudon,
Tes jambes manquent de souplesse.
Tes amis, déjà chez Pluton,
Ne peuvent calmer ta tristesse.
Que te reste-t-il ?... La raison :
Et peut-on réfléchir sans cesse ?

DISCOURS DE COLOMB

SUR L'ÉTENDUE DE L'AFRIQUE, DE L'ASIE ET DE L'EUROPE ; DESCRIPTION DES MŒURS ET DES LOIS DES HABITANTS DE CES TROIS PARTIES DU MONDE.

Admirez du Très-Haut la sagesse profonde.
Du Nord au pôle austral, s'il a peuplé le monde,
Il grave dans nos cœurs un invincible amour

Pour la terre où d'abord nous recevons le jour.
Du rivage où l'aurore à vos yeux prend naissance,
Tournant où le soleil vers le Midi s'avance,
Sous ses rayons directs s'étend, loin de vos mers,
Un des trois continents qui forment l'univers.
Afrique en est le nom. Cette plage brûlante
Plaît, malgré ses rigueurs, aux humains qu'elle enfante.
Le centre y reste en proie au tigre, aux léopards ;
Les bords, plus habités, s'ouvrent seuls aux regards.

Des idoles sans nombre, et d'un aspect bizarre,
Y reçoivent l'encens d'un peuple aussi barbare
Que les monstres nourris dans cet affreux séjour.
Un isthme unit l'Afrique à l'Asie, où le jour
S'éteint au sein des mers, quand vous voyez l'aurore.
Là, dans ses vastes champs, la Chine voit éclore
Autant de citoyens que vos prés ont de fleurs.
Quoique de mille dieux ils soient adorateurs,
Un grand législateur a transmis à leurs sages,
Que le ressort des corps, vivant d'âges en âges,
Est l'unique pouvoir qui régit l'univers,
Et qu'un cœur vertueux, ferme dans les revers,
Trouve seul du bonheur les véritables sources.
Aux bords voisins, le luxe, épuisant ses ressources,
En vain dans les plaisirs met la félicité.
Chez l'Indien oisif languit la volupté ;
Croyant qu'après la mort, dans la matière errante,
L'ame de ses aïeux à jamais renaissante
Anime les poissons, les brutes, les oiseaux,
Il n'ose se nourrir du sang des animaux.
Ces erreurs, qui du tems ont la vicissitude,

Des plus subtils esprits épuisèrent l'étude.
Chacun crut dévoiler aux regards curieux
L'ordre de la nature et l'essence des dieux.
Sur des atomes vains, le feu, l'éther ou l'onde,
Tour à tour on fonda l'origine du monde.
Ce secret est connu du seul Dieu que je sers,
Qui voit naître et tomber ces systèmes divers,
Comme au pied d'un rocher une vague formée,
Sous l'autre qui s'élève, est sans cesse abîmée.
Les mages, qui jadis gouvernaient les Persans,
Comme vous au soleil présentaient leur encens :
Aujourd'hui le vrai Dieu dans leurs temples préside,

Mais leur culte obéit au penchant qui les guide.
Le nôtre, aux nœuds d'hymen resserrant les plaisirs,
Veut qu'un unique objet y comble nos désirs.
Par des femmes sans nombre, irritant leur tendresse,
Ali, leur faux prophète, enchanta leur mollesse ;
Morale qu'il reçut d'un fameux imposteur,
Des Arabes voisins et pontife et vainqueur.
Ses sujets, que la guerre asservit aux Tartares,
Des rivages glacés prirent les mœurs barbares.
Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillèrent jadis des empires puissants ;
Le berceau des beaux-arts, l'Égypte, utile au monde ;
L'opulente Assyrie, en voluptés féconde ;
La Phénicie, où l'homme osa braver les mers ;
Et tant d'autres États, dont l'éclat, les revers,
Dans l'abîme des tems se perdent comme une ombre.
La renommée oublie et leurs faits et leur nombre :
Tout périt, tout varie ; et la course des ans

Change le lit des eaux et la face des champs.
Des empires détruits, dont on vante la gloire,
Les fabuleux récits obscurcissent l'histoire.
Nos préceptes sacrés, que du maître des cieux
Sur les boids du Jourdain reçurent nos aïeux,
Sont, des antiques lois, les seules immuables.
Loin de les adopter, les Grecs, amis des fables,
Cherchant de nouveaux dieux chez les Égyptiens,
Y trouvèrent les arts ; et les Athéniens
De leurs maîtres bientôt passèrent la science.
Les talents, la valeur, vantés par l'éloquence,
Élèvent leurs héros au rang des immortels,
Et toute la nature a chez eux des autels.
Un fleuve est un vieillard qui, d'une main divine,
Verse à jamais les eaux d'une urne qu'il incline ;
Le printemps naît des feux du zéphire et des fleurs,

Les vents sont immortels ; l'Amour, le dieu des cœurs,
A tiré du néant l'univers qui l'adore ;
Quand, au frais du matin, né des pleurs de l'aurore,
Le concert des oiseaux retentit dans les bois,
Une nymphe est l'écho qui répond à leur voix ;
L'Océan est un dieu, la terre une déesse.
L'Europe abandonna ces erreurs de la Grèce ;
Mais les arts qu'elle y prit triomphent dans nos mains ;
Sous un ciel tempéré, propre aux faibles humains.
Dans cette fière Europe, où l'amour de la guerre
Arme vingt rois jaloux de conquérir la terre,
L'Italie est l'empire où j'ai reçu le jour :
On m'y nomma Colomb. Vous qui, dans ce séjour,
De la seule vertu tirez tout votre lustre.

Vous sauriez vainement qu'au rang le plus illustre
Le caprice du sort éleva mes aïeux.
Mais ma gloire se plaît à décrire à vos yeux
La splendeur qui toujours distingua ma patrie
Sur un trône où jadis régnait l'idolâtrie,
Un pontife sacré préside à notre foi.
L'humilité triomphe où l'orgueil fit la loi,
Où des républicains, fameux par leur vaillance,
Forcèrent l'univers d'encenser leur puissance.
Vainqueurs de l'Orient, ils en prirent les arts ;
Au luxe qui les suit, Rome ouvre ses remparts.
La soif d'y régner seul y couronna le vice ;
On obtint les honneurs des mains de l'artifice ;
La liberté périt ; et, soumise aux tyrans,
L'Europe déchirée eut mille conquérants.
Les peuples que le Nord arma pour tout détruire,
Des champs qu'ils ravageoient partagèrent l'empire…
Abrégeons ce récit. Les faits que je décris ,
Sage Indien, sans doute irritent vos esprits.

La marquise de la Ferrandière

La marquise de la Ferrandière (Marie-Anne Petitan), née à Tours en 1736, morte en 1819. Cette dame a fait beaucoup de jolies fables en vers.

Te voilà chez les demi-dieux.
Et me voilà dans ma chaumière !
Quelle distance entre nous deux !

À présent tu cherches à plaire
À quelque riche atrabilaire,
À quelque grand bien dédaigneux ;
Ou peut-être qu'à la toilette
D'une laide et vieille coquette,
Qui par hasard est en faveur,
Courtisan plein d'art et d'adresse,
Tu prodigues l'encens flatteur
Que l'on ne doit qu'à la jeunesse.
Mais quel doit être ton tourment !
Car tu n'es pas né pour la feinte.
Ici, tu vivrois sans contrainte
Et nous plairois bien aisément.
Tu n'oses donc être sincère ?
Je te plains, c'est un vrai malheur.

Dans nos hameaux, tout au contraire,
On n'oseroit être trompeur.
Chez vous, tout est de conséquence,
Souris, regard, propos, maintien.
Chez nous, on ne prend garde à rien,
Si ce n'est à l'indifférence.
Notre plaisir, simple et sans fard,
Mieux que le vôtre se varie ;
Comme la fleur de la prairie,
Il renaît sans peine et sans art.
Je vis un jour tout l'étalage
Du séjour pompeux de tes grands :
Tout en ce lieu sent l'esclavage ;
Je n'y trouvai que l'avantage
De n'y pas être pour long-tems.

Lasse de voir clinquant, dorure,
Sans regret je fis mes adieux,
Et je vins reposer mes yeux
Sur un beau tapis de verdure ;
Je préférai musette, hautbois,
Aux aigres et perçantes voix
Des Amphions de vos chapelles
Qui sont réduits au seul honneur,
Ne pouvant chanter pour les belles,
De chanter pour le Créateur.
J'aimai mieux la course légère
De nos frais et joyeux pasteurs
Qui veulent joindre leur bergère,
Que la démarche noble et fière
De tous vos importans seigneurs.
Ici, je revis la nature
Dans toute sa simplicité ;
Gaîté, franchise, égalité,
De ces beaux lieux c'est la parure.

On y danse au son du pipeau,
Ou l'on partage sous l'ormeau
Les dons de la bonne Cybèle.
Les amans y briguent l'honneur,
Non de surprendre quelque belle ;
Mais d'obtenir, par leur ardeur,
Femme aussi tendre que fidelle :
Car du vieux tems de l'âge d'or
Chacun y conserve l'usage
D'appeler l'amour le trésor,
Le vrai trésor du mariage.

Enfin, auprès de ce hameau,
Je revis paître mon troupeau :
Combien mon ame fut ravie !
Ah ! je jurai que de ma vie
Je ne quitterois ce séjour.
Ce serment, fait devant la cour
De nos divinités champêtres,
On le grava sur de vieux hêtres ;
Et moi, j'écrivis à mon tour :
Hélas ! n'est-il pas grand dommage
Qu'un ami digne d'être heureux
Habite un pays dangereux,
Et soit si loin de mon village !

Nous voilà vieilles toutes deux,
Consolons-nous, chère Zémire ;
Mon œil s'éteint, et dans tes yeux,
Où brilloit l'amoureux délire,
On ne voit plus les mêmes feux ;

Tu perds ta grâce, ta folie,
Mon esprit perd son enjoûment ;
Du jour tu dors une partie,
Et moi je rêve tristement.
Hélas ! pour tous ceux qui vieillissent
Il est peu de jours, de momens
Où quelques plaisirs ne s'éclipsent !
Tu vois fuir bien loin les amans,
Et mes amis se refroidissent.
Mais laissons là les inconstans,
Contre eux ni plainte, ni satire ;

Ne les imitons pas, Zémire ;
Chéris-moi comme en ton printems.
L'amitié fait couler la vie,
Elle embellit tous nos instans ;
Et qui ne peut aimer s'ennuie,
Même à l'aurore de ses ans.
Tu ne peux parler : quel dommage !
Ton embarras me fait pitié :
De nos mots que n'as-tu l'usage !
Tout ce qui ressent l'amitié
Devroit avoir même langage.
Je serois heureuse avec toi,
Ma tendre et sincère Zémire,
Si tu t'exprimois comme moi :
Lorsque la confiance inspire,
On jase du soir au matin.
Étant du sexe féminin,
Il nous faudroit parfois médire ;
Nous ririons des pauvres humains,
Foibles, petits et toujours vains ;
Je t'instruirois de nos usages,
Quelquefois fous, quelquefois sages,
De nos travers, de nos erreurs.

Enfin, nous médirions, Zémire ;
Ne faisant grâce qu'aux bons cœurs,
Combien de choses à nous dire !...
Mais quand j'y fais réflexion,
Si jamais tu pouvois m'entendre
Et répondre à notre jargon,
Serois-tu toujours aussi tendre ?

Des humains tu prendrois le ton.
Devant toi je parle sans feindre
De mes chagrins, de tous les maux
Que j'éprouve ou que je dois craindre ;
Et je n'oserois plus me plaindre,
De peur de troubler ton repos.
Achève tes jours sans alarmes,
Sans songer que tu dois mourir.
Tu ne vois rien dans l'avenir,
Le présent t'offre encor des charmes.
Oui, l'on envîroit tes plaisirs
S'il te restoit de ta jeunesse
Quelques aimables souvenirs,
Les seuls trésors de la vieillesse.

Eh quoi ! tout fuit dans le vieil âge,
Tout fuit, jusqu'à l'illusion !
Ah ! la nature auroit été plus sage
De la garder pour l'arrière-saison.
Oui, si l'imagination
Conservoit sa douce magie,
Elle préserveroit, sur la fin de la vie,
De l'ennui, ce mortel poison

Dans la jeunesse, elle décore
Tous les objets et tous les lieux ;
La raison vient qui décolore
Ces tableaux si délicieux.
Je les regrette, et ce n'est pas folie.
Je ne vois plus mes gazons et mes bois,
Ni mon ruisseau, ni ma prairie,

Comme je les vis autrefois.
Lorsque j'entends la tourterelle
Roucouler ses tendres amours,
Je ne dis plus, comme dans mes beaux jours,
Il faut la prendre pour modèle.
Progné n'est plus pour moi qu'une simple hirondelle,
Et, quand le rossignol s'égosille en chantant,
Je ne m'attendris plus sur le vieil accident
De cette pauvre Philomèle.
Tircis, dont je vantois les séduisans appas,
Les graces, le tendre langage,
N'est plus maintenant que Lucas,
À l'air nigaud, aux cheveux plats :
C'est le plus rustre du village ;
Et les bergères du canton,
La belle Aminte et Célimène,
Ne sont plus à mes yeux que Margot et Suzon,
Qui de mes vers ne valoient pas la peine.
Pour vous, mes paisibles moutons,
Je vous trouve toujours aimables ;
En tous lieux, en toutes saisons,
Vos attraits pour moi sont durables.
Ce qui rappelle la candeur.
Et la douceur et l'innocence,
Ne peut cesser d'être cher à mon cœur.

Je ne crains plus la pétulance
Des faunes indiscrets que trouve sur le soir
La bergère qui veut reposer sous les hêtres :
Quand on ne les craint plus, on cesse de les voir.
Adieu, divinités champêtres ;

Adieu, dryades et sylvains ;
Adieu, sylphes, charmans lutins,
Tous enfans de l'erreur, chers à la Poésie.
Je ne me livre plus à ces illusions,
Qui, sans tes vérités, triste philosophie,
Pourroient, jusques au bout, enchanter notre vie :
Oui, ces riantes fictions
Valent mieux mille fois que tes doctes leçons.
Je ne désire point les charmes
De la beauté, de la fraîcheur,
Ni des amans les soupirs, la langueur ;
Sans regret je verrois leurs larmes.
L'amour n'est fait, hélas ! que pour les jeunes gens.
Douces réalités, transports, tendres mystères
Sont les trésors de leur printems.
Ah ! de cet âge heureux, de ce précieux tems,
Je ne voudrois que les chimères.

Bosquet silencieux, où la simple nature
Cache son sanctuaire et ne l'ouvre qu'à nous,
Aimable confident des entretiens si doux
Que nous dicta cent fois l'amitié la plus pure,
Tant que de mon époux le cœur palpitera

Tant que le mien le chérira,
De roses nous viendrons enlacer ton feuillage ;
Nous viendrons dans ton sein chanter notre bonheur,
Et, rendant grace au Dieu témoin de notre ardeur,
Nous reposer sous ton ombrage.
Mais, hélas ! quand la mort, à la suite des ans,
Aura glacé nos esprits et nos sens,

Et tous deux au tombeau nous aura fait descendre,
Solitaire berceau, propice à notre amour,
Que tu défends des feux et des regards du jour,
Tes verts rameaux enfin couvriront notre cendre.
Réduit paisible, aujourd'hui si charmant,
Ah ! quel que soit alors ton aspect triste et sombre,
N'épouvante jamais que l'être indifférent,
Et que toujours le tendre amant
Vienne en rêvant chercher ton ombre !

Àcinquante ans, je puis tout dire,
Et sans manquer à mon devoir :
Pour qui souhaite de vous voir,
Oh ! qu'il est ennuyeux d'écrire !
L'amour cache ce qu'il désire ;
L'amitié peut tout révéler ;
Et lorsqu'on brûle de parler,
Oh ! qu'il est ennuyeux d'écrire !

Maintenant, je pourrois sourire
Si vous m'étrenniez d'un baiser :
Et, quand on songe à s'embrasser,
Oh ! qu'il est ennuyeux d'écrire !
Mais tant que vos yeux pourront lire,
Et ma main former quelques traits,
Je sentirai, non sans regrets,
Qu'il est encor bien doux d'écrire.

Un aigle auprès du paon, non sans quelque murmure,
De sa robe enviait l'éclatante parure.
Si vous devez briller aux yeux de l'univers,
Dit le paon, c'est par le courage :

L’oiseau que la nature a fait le roi des airs
N’a pas besoin d’un beau plumage.

Madame Verdier

Madame Verdier ou du Verdier était d’Uzès ; son épître intitulée le Bandeau de l’Amour a été couronnée par l’Académie de Toulouse, en 1769. Nous donnerons plusieurs morceaux de cette muse distinguée, et entre autres l’idylle qui a pour titre la Fontaine de Vaucluse, et que l’on regarde comme son chef-d’œuvre.

Ce n’est pas seulement sur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté :
Dans les climats les plus stériles,
Elle nous force encor d’admirer sa beauté.
Tempé nous attendrit, Vaucluse nous étonne,
Vaucluse, horrible asile, où Flore ni Pomone
N’ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs ;
Où jamais de ses dons la terre ne couronne
L’espérance des laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n’offre à la vue
Que les monts escarpés qui bornent ces déserts,

Et qui, se cachant dans la nue,
Les séparent de l’univers.
Sous la voûte d’un roc dont la masse tranquille
Oppose à l’aquilon un rempart immobile,
Dans un majestueux repos,
Habite de ces bords la naïade sauvage ;
Son front n’est point orné de flexibles roseaux,

Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare son rivage.
J'ai vu ses flots tumultueux
S'échapper de son urne en torrent écumeux ;
J'ai vu ses ondes jaillissantes.
Se brisant à grand bruit sur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes,
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'écho gémit au loin : Philomèle craintive
Fuit et n'ose sur cette rive
Faire entendre ses doux accens.
L'oiseau seul de Pallas, dans ces cavernes sombres,
Confond pendant la nuit, avec l'horreur des ombres,
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous des regards indiscrets ;
Je ne veux point sonder les abîmes secrets
Où de l'astre du jour vous bravez la puissance,
Lorsque sa brûlante influence
Dessèche votre lit ainsi que nos guérêts.
Je ne demande point par quel heureux mystère
Chaque printems vous voit plus belle que jamais,
Tandis qu'au départ de Cérès
Vous nous offrez à peine une onde salutaire :
Expliquez-moi plutôt les nouveaux sentimens
Qui calment l'horreur de mes sens.
Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes,

L'aspect affreux de ces campagnes
Devroient-ils inspirer de si doux mouvemens ?
Ah ! sans doute l'aurore y fait briller encore

Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidèle des amans.
Pétrarque, auprès de vous, soupira son martyre ;
Pétrarque y chantoit sur sa lyre
Sa flamme et ses tendres souhaits ;
Et tandis que les cris d'une amante trahie,
Ou la voix de la perfidie,
Fatiguent nos coteaux, remplissent nos forêts,
Du sein de vos grottes profondes
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accens d'un amour aussi pur que vos ondes.
Trop heureux les amans, l'un de l'autre enchantés,
Qui, sur ces rochers écartés,
Feroient revivre encor cette tendresse extrême ;
Et, dans une douce langueur,
Oubliés des humains qu'ils oubliroient de même,
Suffiroient seuls à leur bonheur !
Mais, hélas ! il n'est plus de chaînes aussi belles :
Pétrarque dans sa tombe enferma les Amours.
Nymphes, qui répétiez ses chansons immortelles,
Vous voyez tous les ans la saison des beaux jours
Vous porter des ondes nouvelles :
Les siècles ont fini leur cours
Et n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
Ah ! conservez du moins les sacrés monumens
Qu'il a laissés sur vos rivages,
Ces chiffres, de ses feux, respectables garans,
Ces murs qu'il habitoit, ces murs sur qui le temps
N'osa consommer ses outrages.

Surtout que vos déserts, témoins de ses transports,
Ne recèlent jamais l'audace ou l'imposture ;

Et si quelqu'infidèle ose souiller ces bords,
Que votre seul aspect confonde le parjure
Et fasse naître ses remords !

Hilas aimoit, il brûloit pour Aminte ;
Mais nul espoir ne flattoit ses douleurs :
D'un air distrait elle écoutoit sa plainte,
D'un œil tranquille elle voyoit ses pleurs.
Hilas gémit sous un dur esclavage ;
Ce n'étoit plus ce berger séducteur
Dont la plus fière eût accepté l'hommage ;
Ce front si noble est couvert d'un nuage,
Ces yeux si beaux sont chargés de langueur ;
Dans les déserts il devance l'aurore ;
Là, négligeant son chien et ses troupeaux,
Au jour naissant il raconte ses maux ;
Au jour fuyant il les redit encore.
Un soir qu'au fond d'un antre obscur et frais
Il se livroit à ses ennuis secrets,
Près de ce lieu vient rêver sa bergère :
Il l'aperçoit. Quel trouble ! quels combats !
Volera-t-il au-devant de ses pas ?
Non, il s'arrête, il craint de lui déplaire.
Sans être vu de cet objet sévère,
Ses yeux de loin admirent tant d'appas ;
Mais l'inhumaine alors ne songeoit pas
Aux malheureux que ses yeux ont pu faire.
C'étoit le temps où le froid Aquilon

Laisse aux Zéphyrs émailler la verdure,
Temps des plaisirs, agréable saison,

Où, par la voix de toute la nature,
Au genre humain l'Amour donne leçon.
Tout cède alors à sa flamme brûlante ;
D'amour au bois le fier lion rugit ;
D'amour aux champs la génisse mugit,
Et des oiseaux la voix n'est si brillante
Que pour chanter le dieu qui les unit.
Tandis qu'Aminte, assise sous l'ombrage,
Y respiroit la paix et la fraîcheur,
Un rossignol, sur ce même rivage,
À sa compagne exprimoit son ardeur ;
Tout dans ces bois se taisoit pour l'entendre.
— Ô de l'Amour interprète flatteur,
Dans tes chansons que son langage est tendre !
Dit la bergère. Oui, ce dieu t'a formé
Pour être heureux ; et comment se défendre
D'un feu si vif et si bien exprimé !
— Heureux oiseau, dit Hilas qui l'écoute.
Tu l'as touché cet insensible cœur
Dont mes soupirs n'ont pu trouver la route !
Oh ! de ta voix si j'avois la douceur !
Si je pouvois… — Il se tait ; l'espérance
D'un sort plus doux flatte déjà ses vœux.
Le monde alors étoit dans son enfance,
Et des beaux-arts l'utile connoissance
N'éclairoit point cet âge ténébreux ;
On ignoroit les touchantes merveilles
Des Amphions et le secret heureux

D’intéresser le cœur par les oreilles ;
Mais l’Amour parle et son feu créateur
Inspire Hilas, l’encourage et l’éclaire.
Tous les matins le fidèle pasteur
Va sans témoins dans un bois solitaire ;
Là, des oiseaux écoutant les concerts,

Sa voix, d’abord incertaine et timide,
En longs éclats fait retentir les airs :
Bientôt il tente un essor plus rapide ;
Bientôt ses chants, suivis et cadencés,
Sont avec art ralentis ou pressés.
Ce n’est pas tout : de ce nouveau langage
Il sait déjà varier les accens :
Veut-il d’Amour vanter les traits puissans,
Sa voix bruyante étonne le bocage ;
Célèbre-t-il la beauté qui l’engage,
Sa voix touchante intéresse et ravit ;
Peint-il l’ardeur dont son ame est atteinte,
Les dieux des bois soupirent de sa plainte,
Et, comme lui, Philomèle gémit.
Tous les Zéphyrs, assemblés pour entendre
Ces airs charmans, vont au loin les répandre.
Aminte, au bruit de ces accens nouveaux,
S’étonne, cherche et promenant sa vue
De tous côtés… Ô surprise imprévue !
C’étoit Hilas qui charmoit les échos :
— Hôtes légers de ces bocages,
Oiseaux, disoit-il dans ses chants,
Enseignez-moi votre ramage ;
Ma bergère aime vos accens ;

Fussent-ils plus tendres encore,
Ils ne sauroient rendre jamais
L'excès des charmes que j'adore
Ni l'excès des maux qu'ils m'ont faits. —
Le berger dit, et l'ingrate l'admire ;
Son cœur s'émeut pour la première fois ;
Elle ne peut abandonner ces bois ;
En les quittant elle rêve et soupire.

Mais ce n'est plus la curiosité
Qui l'y ramène ; elle y cherche, y désire
Ce même amant si long-temps rebuté ;
Dès qu'il paroit sur la rive fleurie,
Elle l'appelle et cherche à l'arrêter ;
Jeux du hameau, compagne, bergerie,
Il n'est plus rien qu'elle ne sacrifie
Au seul plaisir d'entendre répéter
Ces airs charmans dont son âme est ravie.
D'un doux espoir Hilas se sent flatter :
Une insensible est bientôt attendrie
Quand on sait l'art de s'en faire écouter.
Ces chants si doux, c'est peu de les entendre :
Du berger même elle veut les apprendre.
Quelles leçons ! c'est là qu'Amour l'attend.
Ce dieu bientôt apprit à la cruelle
Quel risque on court quand on est jeune et belle,
Et que pour maître on choisit un amant.
Dans ces chansons, qu'avec un soin extrême
Elle répète à chaque instant du jour,
Sa bouche apprend à dire : Je vous aime ;
Son cœur l'apprit et le dit à son tour.

Jeunes amans, profitez de l'exemple ;
Pour être aimés c'est peu d'être constans ;
Sacrifiez aux graces, aux talens,
El le bonheur vous ouvrira son temple ;
Vous ne devez qu'à leur secours heureux
Ce don charmant d'intéresser une ame :
Hilas aimoit, on méprisa sa flamme ;
Hilas chanta, l'Amour combla ses vœux.

Puissiez-vous lire avec plaisir
Ces vers que, dans ma solitude,
Tracent, sans art et sans étude,
Le sentiment et le loisir !
Ma sœur et moi, loin de la ville,
Ici nous passons nos instans
Dans ce repos doux et tranquille
Qu'on ne sauroit trouver qu'aux champs.
Nos déserts simples et rustiques
N'offrent point les riches beautés
De ces campagnes magnifiques,
Qu'orne le luxe des cités ;
Point de ces maisons dont le faste,
Étonnant les humbles guérets,
De la chaumière et du palais
Présente l'affligeant contraste.
Mais si l'on ne trouve jamais,
Par de vains et pompeux attraits,
La nature ici profanée,
On n'y voit point les agrémens
Dont elle ornoit les bords charmans
Et du Lignon et du Pénée ;

Il n'est point ici de ruisseaux
Qui coulent sur l'herbe fleurie ;
Pour exciter la rêverie,
Nous n'avons ni bois ni berceaux.
Au lieu de hêtres et de chênes,
L'arbre de Pallas, sur nos plaines,
Étend son paisible rameau.

Quant aux habitans du hameau,
Ils n'ont ni ruban ni houlette,
Des fleurs n'ornent point leur chapeau ;
Et pour rassembler leur troupeau,
Un cornet leur sert de musette.
Mais nos Pierrots et nos Toinons
Valent, dans leur grotesque allure,
Les Philis et les Corydons ;
Ils sont vrais comme la nature,
Et simples comme leurs moutons.
Tel est notre asile champêtre ;
Tels sont les lieux où notre cœur
Sent chaque jour que l'on peut être
Heureux sans faste ni grandeur.
L'ennui, le fléau de la ville,
Ne nous verse point ses pavots ;
Le temps qu'on emploie à propos
Marche toujours d'un pas agile.
Dès que l'aurore au front serein
Dore la cime des montagnes,
La douce fraîcheur du matin
Nous rappelle dans les campagnes ;
Nous y voyons d'un œil charmé

L’éclat et la magnificence
Dont le soleil à sa naissance
Pare l’horizon enflammé ;
Que de richesses dispersées
Dans la plaine et sur les coteaux !
Là, sur leurs tiges affaissées,
Les épis appellent la faux ;
Ici, les gerbes entassées
N’attendent plus que les fléaux.
Les fruits que produit le treillage
Ont déjà cessé de fleurir ;

Ces mûriers, privés d’un ombrage
Que chaque jour voit revenir,
Nous rappellent que leur feuillage
Fut cueilli pour nous enrichir.
Ô sage et féconde nature !
Malheur à qui voit ta parure
Sans s’étonner ou s’attendrir !
Mais du haut du brûlant tropique,
Dès que le soleil moins oblique
Nous lance des feux trop ardens,
Dans notre demeure tranquille
Plus d’un amusement utile
Varie et remplit nos momens.
Tantôt des fils de Polymnie
Nous lisons les doctes chansons ;
Tantôt notre ame plus hardie
Ose demander des leçons
À la grave philosophie.
Des siècles passés, quelquefois,

Clio nous fait percer le voile ;
Quelquefois encore à nos doigts
L'aiguille obéit sur la toile.
Un entretien rempli d'attraits
Souvent interrompt notre ouvrage ;
L'amitié seule en fait les frais ;
La raison et le badinage
Tour à tour y mêlent leurs traits.
D'une ame tranquille et contente,
Ainsi, sans regrets ni désirs,
Nous atteignons l'heure charmante
Où le souffle heureux des zéphyrs
Rafraîchit la terre brûlante.
Le jour qui fuit de nos vallons
Nous lance ses derniers rayons.

Le travail cesse dans la plaine,
Et du joug enfin délivré,
Sur l'herbe qu'il foule à son gré,
Le bœuf lentement se promène.
Vers sa demeure, cependant,
Le laboureur revient gaîment,
Et devant sa cabane antique
On lui dresse un repas rustique,
Que la faim va rendre excellent.
Autour de lui se réunissent
Ses compagnons laborieux ;
De leurs chants grossiers, mais joyeux,
Les échos voisins retentissent.
Chacun prend et vide à son tour
Une coupe de vin remplie.

On boit, on rit et l'on oublie
Les pénibles travaux du jour.
Enfin la nuit étend ses voiles ;
L'or étincelant des étoiles
Éclate dans un ciel serein ;
Et tandis qu'ici tout sommeille,
Nous goûtons un repos divin,
Que ne troublent jusqu'au matin
Ni le souvenir de la veille,
Ni le souci du lendemain.

Oui, le destin a couronné mes vœux ;
Oui, je l'obtiens, ce tendre nom de mère,
Ce nom sacré, ce nom que je préfère
À tout l'éclat des titres fastueux.

Ôcher objet ! dont la naissante aurore
À peine montre une foible lueur ;
Gage d'un nœud qu'a formé le bonheur,
Ma voix t'appelle, et tu ne peux encore
Ouïr mes sons, ni répondre à mon cœur.
Enveloppé d'un ténébreux nuage,
Le tien se tait, le tien ne connoît pas
Du sentiment la force et le langage :
Mais je te vois, je te presse en mes bras ;
De mes baisers je couvre ton visage…
Eh ! quel sujet plus digne de mes vers
Que ce transport dont j'éprouve l'ivresse !
Tout s'embellit au feu de ma tendresse ;
Je ne vois rien dans ce vaste univers
Qui ne me flatte, ou qui ne m'intéresse.

J’aime ces bois, j’aime ces prés rians ;
Ils t’offriront leur ombre et leur verdure ;
J’aime à compter les trésors du printemps ;
Ils souriront un jour à ta parure ;
Cet air, ce ciel ont plus d’attraits pour moi,
Et ce soleil qui luit sur la nature,
Dieux ! qu’il me plaît ! il brille aussi pour toi.
Ah ! si l’instant qui commence ta course
De tant de biens m’ouvre déjà la source.
Que l’avenir me promet d’heureux ans !
Que mon destin sera digne d’envie,
Quand de tes bras, foibles et caressans,
Flattant le sein où tu reçus la vie.
Tu jouiras de mes embrassemens ;
Quand tu feras, par tes jeux innocens,
L’amusement de ta mère attendrie !
À ces plaisirs, un plus parfait bonheur
Succédera ; le temps les fera naître,
Ces jours si beaux, mais si lents à paroître,

Où la raison éclairera ton cœur ;
Où moins frivole, et digne de son être,
Ton ame enfin connoîtra sa grandeur ;
Moments chéris ! empressez-vous d’éclore !
Mais qu’ai-je dit ? où tendent mes souhaits ?
Ma fille, hélas ! par ces vœux indiscrets,
C’est ton malheur, peut-être, que j’implore.
Dans ce berceau, que n’habita jamais
Le noir soupçon, la sombre défiance.
Tu dors sans crainte ; une heureuse ignorance
T’y fait jouir des charmes de la paix.

Tu dors… le ciel protège ton asile ;
Là, ton repos, aussi doux que facile.
Des soins amers est toujours respecté ;
Et quand tes yeux s'ouvrent à la clarté,
Comme en ton cœur, ton regard est tranquille.
Tu ne vois pas le funeste concours
Des ennemis, des maux qui t'environnent ;
Tu ne sais pas quels dangers empoisonnent
Ce monde vain où couleront tes jours :
Des passions la triste connoissance
N'a point encor troublé ton innocence.
Tu ne verras que trop tôt leurs effets ;
Trop tôt, hélas ! en butte à leur puissance,
Tu donneras d'inutiles regrets
Au calme heureux dont jouit ton enfance ;
Et si jamais d'un charme impérieux
Le faux prestige égaroit ta foiblesse ;
Si quelque jour tu condamnois mes yeux
À d'autres pleurs qu'à ceux de la tendresse…
Ô mes seuls dieux ! ô vertus ! ô talens !
Du haut des cieux, veillez sur sa jeunesse ;
Loin de ma fille, écartez ces tyrans.
Plus d'une fois, mon cœur qui vous adore

Apour lui-même imploré votre appui :
Comblez des vœux que lui dicte aujourd'hui
Un intérêt plus précieux encore.
Puisse ma fille attirer vos faveurs !
Comme une rose, ornement de la plaine,
S'élève et croît à l'ombre de ce chêne
Qui du soleil lui sauve les ardeurs,

Puisse cette ame innocente et timide,
Libre par vous des communes erreurs,
Croître à l'abri de votre heureuse égide !
Et toi, l'objet de mes soins les plus chers,
Tandis qu'au ciel, dont tu vois la lumière,
En ta faveur mes vœux seront offerts,
Commence en paix ta naissante carrière,
Et que le temps, dont les coups destructeurs
Moissonneront ces tranquilles journées,
En t'apportant de nouvelles années,
T'apporte aussi de nouvelles douceurs !
Je l'avoûrai, ce vieillard implacable
A trop souvent excité ma frayeur ;
J'ai redouté son aile infatigable,
Qui, chaque instant, enlève quelque fleur
À mon printemps ; mais si son inconstance
Fane mes jours, pour embellir les tiens ;
Si son pouvoir, aidant ma vigilance,
En t'éclairant sur les maux et les biens,
Forme aux vertus ta fragile existence :
Si, pour le prix d'un travail aussi doux,
Je puis enfin jouir de mon ouvrage,
De sa rigueur, loin de craindre l'outrage,
Il peut frapper, je bénirai ses coups.

Et Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières.

La comtesse de Beauharnais

La comtesse Fanny de Beauharnais naquit à Paris en 1738. Elle était fille d'un receveur-général des finances, qui lui fit donner une brillante éducation. Dès sa jeunesse, elle montra beaucoup de goût pour la poésie, À dix-sept ans elle épousa le comte de Beauharnais, qu'elle ne put aimer et dont elle trouva le moyen de se séparer par sa retraite au couvent de la Visitation. Cette dame réunissait tous les talents littéraires, et recevait chez elle les hommes de lettres et les savants les plus distingués ; mais, quoique entourée de flatteurs, elle ne put échapper à la critique : si Buffon l'appelait sa fille. Le Brun faisait contre elle des épigrammes. Madame Fanny de Beauharnais a publié des poésies fugitives, les Lettres de Stéphanie, roman historique, plusieurs autres romans et une comédie ayant pour titre la Fausse inconstance ou le triomphe de l'honnêteté. Elle est morte en 1813.

Sexe qui vous croyez le maître,
Soyez au moins digne de l'être ;
Justifiez votre fierté,
Et puis ce sera notre affaire,
Quand vous l'aurez bien mérité.
De vous surpasser pour vous plaire.

Pardonnez-moi cette candeur,
Ma plume obéit à mon cœur ;
Disserter est votre partage,
Mais disserter est-ce être sage ?
Notre frivole aréopage
Donne des lois à vos héros,
Et des pompons du badinage

Nous semons vos graves bureaux.
Vous savez manier les armes ;
Un grand sabre a pour vous des charmes ;
Vous vous battez bien mieux que nous :
Chez vous la force aide au courroux.
Oui, sur ce point, je dois le dire,
Vous avez sûrement l'empire ;
Notre force à nous n'est point là :
Que pouvons-nous faire à cela ?
Le ciel aussi nous dédommage ;
Dans nos cœurs il met le courage ;
Nos combats, hélas ! sont affreux :
Les vôtres sont moins douloureux ;
Et l'ennemi qu'il vous faut craindre,
Ne sachant ni plaire, ni feindre,
Moins cher, est bien moins dangereux.
Vous faut-il dévorer des larmes,
Résister à votre vainqueur ?
Sans honte vous rendez les armes.
Mais sous une feinte douceur,
Quand l'amour blesse notre cœur,
Trop sincères pour ne pas croire,
Pleurant la peine ou le bonheur,
Et la défaite et la victoire,
Et le triomphe de l'honneur,

Ou la perte de notre gloire,
Vous trouvons partout le malheur.
Savez-vous vaincre la nature ?
Connoissez-vous tous ces tourmens,
Vous esclaves de vos penchans,

Vous, que l'impunité rassure ?
J'ai tort, je vous condamne en vain ;
Tous mes reproches sont des crimes :
N'avez-vous pas votre latin
Qui vous rend des êtres sublimes ?
Oui, messieurs, le sexe jaseur
Doit tout au sexe raisonneur :
Trop heureuse, je suis sincère,
Que des demi-dieux tels que vous
Daignent descendre jusqu'à nous,
Et s'humaniser pour nous plaire.
Des philosophes, des penseurs,
Des géomètres, des docteurs,
Dont les discours sont admirables
Et les écrits inexplicables,
S'occuper de jolis enfans !
En perdre parfois le bon sens !
Autour de nous jouer sans cesse !
S'abaisser à notre foiblesse !
Tel est pourtant notre pouvoir.
Que la nature forme un sage ;
Si le sage vient à nous voir,
Reconnoît-elle son ouvrage ?
Enfin, tout adore nos fers ;
Tout suit l'instinct qui nous dirige ;
Par nos graces, par nos travers,
Si l'on veut, par notre vertige,
Nous enchaînons cet univers ;
Nous lui prouvons, grace au prestige,

Qu'en vous ébauchant avant nous,
Le ciel, de notre honneur jaloux,
Pour la fin garda son prodige,
Et que la main du Créateur
Commença vite par la tige,
Pour donner ses soins à la fleur.

Mon sexe parfois est injuste :
Mais j'absous ce sexe charmant ;
Il fut ainsi du temps d'Auguste,
C'est tenir à son sentiment.
Je voudrois le fléchir, sans doute ;
Pour des titres, j'en ai plus d'un ;
Mes traits n'ont rien que de commun ;
Je me tais, et même j'écoute…
N'importe, il me faut renoncer
À l'espoir flatteur de lui plaire ;
Auprès de lui j'aurois beau faire.
Tout en moi paroît l'offenser,
Et mes juges, dans leur colère,
M'ôtent jusqu'au droit de penser.
Un jour que j'étois bien sincère,
J'exerçai ma plume à tracer
Les charmes de leur caractère :
Par-là, j'ai su les courroucer.
Cependant j'exalte ces dames ;
J'encourage leurs défenseurs ;
Je leur donne à toutes des ames ;

Je chante leurs grâces, leurs mœurs,
Et leurs combats, et leur victoire ;

Je les compare aux belles fleurs
Qui des campagnes font la gloire :
Elles rejettent mon encens,
Et, ce qu'on aura peine à croire,
Me traitent, dans leur humeur noire,
Presque aussi mal que leurs amans.
Mes vers sont pillés, disent-elles ;
Non, Chloé n'en est pas l'auteur ;
Elle fut d'une pesanteur…
Le temps ne donne pas des ailes.
Mon Dieu ! reprend avec aigreur,
À coup sûr l'une des moins belles,
Jadis je la voyois le soir ;
Alors elle écrivoit en prose ;
Peut-être, hélas ! sans le savoir,
Et hasardoit fort peu de chose.
Mesdames, à ne point mentir,
Je prise fort de tels suffrages :
Mais craignez de m'enorgueillir
En me disputant mes ouvrages ;
Ne me donnez point le plaisir
De me croire un objet d'envie ;
Je triomphe quand vous doutez ;
Rendez-moi vite vos bontés,
Et je reprends ma modestie.

Je vous le dis sans compliment,
Car je fuis la louange fade,
Vous me semblez intéressant,
Même en cessant d'être malade.
Croyez-en à la bonne foi

Qui, comme on sait, nous est prescrite ;
De tout mon sexe c'est la loi
Depuis qu'il s'habille en lévite.
N'allez pas vous croire flatté ;
Non, jamais je ne dissimule :
La modestie est ridicule
Lorsque l'éloge est mérité.
Vous, l'Alcibiade anonyme,
À qui j'adresse mes chansons ;
Vous, le phénix des papillons,
On vous dit fort sujet au crime,
Comme aux peines du changement ;
Plus d'une belle en est victime,
Et je les plains assurément.
Jouissez donc, s'il est possible,
De ce plaisir si languissant ;
Mais réparez, ami sensible,
Tous les torts du volage amant.

Qu'il est beau de suivre les traces
De ce philosophe vanté,
Qui faisoit à la vérité
Parler le langage des Graces !
Rien n'échappe à la faulx du tems.
De Platon partageant la gloire,
Vous sondez l'abîme des ans,
Et vous montrez ce qu'il faut croire.
Il parloit aux Athéniens,
Peuple léger, frivole, aimable :
Pour instruire un peuple semblable.
Vos talens égalent les siens.

Chaque vérité qu'il suppose,
Vous la prouvez élégamment :
Je retrouve dans votre prose
De la sienne tout l'agrément ;
Et tout m'oblige en ce moment
De croire à la métempsycose…
D'y croire, au moins, en vous lisant.
Qu'elle est rare, votre science !
Elle disparoît sous les fleurs
Dont l'embellit votre éloquence,
Et désarme ainsi les censeurs.
Que j'aime surtout la peinture

De ces insulaires fameux,
Qui ne suivaient que la nature,
Dont la vertu fut la parure,
Dont le secret fut d'être heureux !
Mais s'il est vrai que les Atlantes
Sont nos véritables aïeux,
Si de ces hommes vertueux
Descendent les races présentes,
Convenez que, depuis le tems
Qu'ils n'habitent plus l'hémisphère.
Les mortels qui peuplent la terre
Tiennent peu de ces bons parens !
Nos amours sont un peu légères :
Les agréables de Paris
Trompent assez bien leurs bergères,
Et ne valent point vos Péris.
On est faux, léger et perfide,
Et surtout on est peu discret :

On ne garde pas un secret
Aussi bien que dans l'Atlantide.
Jusqu'aux douces illusions,
Dont le mensonge secourable,
Des amoureuses passions
Rendoit le jour plus supportable,
Dans ce siècle on a tout détruit.
À qui dresse-t-on des trophées ?
Au manége, au faste, au crédit,
À la beauté qui s'avilit,
Et l'on ne croit guère à vos fées.
Mais des Atlantes de Platon
Ne reste-t-il aucune trace ?
Et cette auguste et noble race

N'a-t-elle point de rejeton ?
Il en est un, tout me l'atteste ;
Et je vous en dirois le nom,
Si je vous savois moins modeste.

Sauvages, soyez nos modèles.
Le sentiment guide vos pas ;
À sa loi vous êtes fidèles.
Que n'habité-je vos climats !
Chaque nœud s'y forme ou se brise
Au gré des cœurs indépendans :
Parmi vous il n'est point de grands
Que l'on redoute ou qu'on méprise.
Vous ne descendez pas au soin
De vous surpasser en richesse ;
Chez vous, la seule qu'on connaisse.

C’est d’en ignorer le besoin.
Si vous ne donnez qu’une rose,
Elle vaut tous nos diamans :
Que fait la valeur de la chose ?
Le cœur met un prix aux présens.
Vous vous aidez avec tendresse ;
Nul secours n’est humiliant,
Et jamais la délicatesse
Ne rougit même en acceptant.

Reconnoissante, et non séduite,
La beauté nomme son vainqueur :
Le penchant règle sa conduite :
On n’y ment jamais à son cœur.
C’est sous vos huttes qu’on sait vivre !
On végète sous nos lambris ;
La nature vous sert de livre,
Son instinct vaut tous nos écrits.

Cher Orosmane, mon idole.
Toi, le seul Turc dont je raffole,
Combien je fais cas de ton cœur !
Ton amour te coûta l’empire ;
Le repos, le jour et Zaïre,
Tu perdis tout par une erreur :
N’importe ! injuste, je t’adore ;
Armé d’un fer, je t’aime encore ;
Je chéris jusqu’à ta fureur ;
Je pardonne à ta violence,
Et la préfère à la langueur
De tous nos scélérats de France,

De ces caméléons de cour,
Sans principes, sans consistance,
Qui nous attaquent sans amour,
Qui nous gardent par convenance ;
Fripons et dupes tour à tour,
Que l'on trahit sans conséquence ;
Trop foibles pour être jaloux,
Et trop froids, soit dit entre nous.
Pour le plaisir de la vengeance.

La bonne foi fut ma chimère :
N'ai-je donc chéri qu'une erreur ?
Ô dieux ! laissez-moi mon bonheur
Je ne veux point que l'on m'éclaire
S'il faut que l'Amour soit trompeur.
Que l'Amitié soit un mensonge ;
Faites encor durer le songe,
Et laissez la nuit dans mon cœur.
Que dis-je, hélas ! brisons des chaînes
Qui peuvent coûter des soupirs,
Et défendons-nous des plaisirs,
Quelquefois si voisins des peines.
Mais pourquoi veux-je me sauver
D'une erreur qui m'est aussi chère ?
Rendors-toi, rendors-toi, Glycère :
Pour être heureuse, il faut rêver.

Dans le monde, nos premiers ans
Sont dirigés par l'innocence.
Quelle est heureuse notre enfance !
Toujours croire est sa jouissance,

Et tous nos rêves sont charmans.
Combien sa joie est vive et pure !
Il lui semble, du sein des jeux,
Que tous les cœurs sont vertueux,

Qu'ils sont fermés à l'imposture.
Mortels, qui nous ouvrez les yeux,
Hélas ! vous êtes bien coupables :
On perd tout quand on vous voit mieux ;
On perd ces prestiges aimables
Par qui des hommes sont des dieux
Ah ! rendez-moi, s'il est possible,
L'opinion que j'eus de vous.
Sur la foi d'une erreur paisible,
J'aimois à vous estimer tous.
Je regrette un bandeau si doux :
La vérité m'est trop pénible.

Tous vos goûts sont inconséquents ;
Un rien change vos caractères ;
Un rien commande à vos penchans,
Vous prenez pour des feux ardents
Les bluettes les plus légères.
La nouveauté, son fol attrait.
Vous enflamme jusqu'au délire ;
Un rien suffit pour vous séduire,
Et l'enfance est votre portrait.
Qui vous amuse vous maîtrise :
Vous fait-on rire, on a tout fait,
Et vous n'aimez que par surprise
Vous n'avez tous qu'un seul jargon,

Bien frivole, bien incommode.
Si la raison étoit de mode,
Vous auriez tous de la raison

Madame de Stael

Madame la baronne de Stael-Holstein (Anne-Louise-Germaine Necker), née à Paris en 1766, morte en 1817. Ces vers de madame de Stael sont imprimés dans les Souvenirs de la marquise de Créquy. Ce n'est pas une raison pour douter de leur authenticité.

Dans les champs heureux de la Grèce
Vous qui savez me transporter,
Aux vains essais de ma jeunesse
Votre esprit doit-il s'arrêter ?
Est-elle à vos yeux une excuse ?
Est-ce à vous de compter les ans ?
Tributaires de votre Muse,
Tous les siècles vous sont présens.
Si vous avez de l'indulgence
Pour un sexe souvent flatté.
Craignez que Sapho ne s'offense
De ce mouvement de bonté.

Je ne sais si nous devons croire
Que son talent étoit parfait,
Mais j'aime à souscrire à sa gloire
Quand vous couronnez son portrait.
A vous chanter chacun s'empresse,
Dans des vers qu'on fait de son mieux :

Louer le peintre de la Grèce
Me semble trop audacieux.
De cette Athènes qu'on révère
Vous seul avez su rapporter
La lyre d'or du vieil Homère ;
Donnez-moi-la pour vous chanter.

Madame Pipelet, princesse de Salm-Dyck

Madame Pipelet (Constance-Marie de Théis) est née à Nantes en 1768, d'une famille distinguée. Mariée en 1789 à M. Pipelet, chirurgien-accoucheur à Paris, renommé dans son art, elle épousa en secondes noces, en 1802, le prince de Salm-Dyck. Madame Pipelet cultiva dès sa jeunesse les lettres et les arts. Outre ses poésies, qui sont nombreuses, pour la plupart d'un grand mérite, et dont la troisième édition a paru en 1835, on a d'elle Sapho, opéra lyrique ; Camille ou Amitié et imprudence, drame ; plusieurs romans, et d' autres ouvrages en prose. Madame la princesse de Salm-Dyck est d'un grand nombre d'Académies.

Non, l'illusion mensongère
Ne peut nous rendre heureux long-tems ;
Sa flamme vive, mais légère,
Ne survit pas à nos beaux ans.
Lorsque, du tems suivant la course,
Dans notre été nous avançons,
Chaque moment que nous passons
D'un prestige tarit la source.
Bientôt l'austère vérité

À nos regards s'offre sans cesse,
Et, sous le nom de la sagesse,
Glace le cœur désenchanté.
Dans nos esprits elle fait naître
Une clarté qui les confond :
Les hommes semblent ce qu'ils sont,
Et non plus ce qu'ils pourroient être.
Malgré soi, par le tems mûri,
Rien ne subjugue, rien n'étonne ;
Tranquille aujourd'hui, l'on raisonne
Sur ce qu'hier on eût senti.

Avec réserve l'on s'enflamme,
On juge même ce qui plaît ;
On sourit de l'injuste blâme
Dont naguère l'on s'indignoit.
Plaisirs, talens, riantes graces,
Vos voluptés sont déjà loin !
On veut encor suivre vos traces,
Mais on n'en sent plus le besoin.
Le dirai-je ? (ô pouvoir terrible
Du tems qui dévore en secret !)
On rougiroit d'être sensible,
Si la raison le défendoit.
L'ame, pour s'attendrir sans honte,
Consulte la réflexion ;
Et déjà, pour s'en rendre compte,
On sait braver l'émotion.
Ainsi, la froide expérience,
Analysant même le cœur,
Semble ajouter à la prudence

Ce qu'elle ravit au bonheur.
Ainsi, de sa vie on efface
Jusqu'aux chimères de l'espoir ;
Et l'on trouble l'instant qui passe,
Par l'instant que l'on veut prévoir.
Mais quoi ! l'homme doit-il se plaindre ?
La nature agit-elle en vain ?
Non, vers le but qu'il faut atteindre
Elle nous conduit par la main.

C'est dans sa tendresse profonde,
Qu'elle aime à nous porter des coups :
Elle nous détache du monde,
Quand il se détache de nous.
À nos regrets inévitables
Sa prévoyance met un frein,
Et rend nos jours moins agréables
Quand ils approchent de leur fin.
Par cette pente qu'il faut suivre,
En paix, au terme parvenu,
On sent que, s'il est doux de vivre,
Il peut l'être d'avoir vécu.
Et lorsque tout nous abandonne,
Lorsque la mort vient nous saisir ;
À l'homme que sa faux moissonne,
Elle n'ôte qu'un souvenir.

L'ISOLEMENT.

La nature a mis dans notre ame
La crainte d'être abandonné ;
On aime le monde qu'on blâme,
Qui s'isole est infortuné.

Le misanthrope en vain se fonde
Sur quelques sophismes pompeux
De tous les maux le plus affreux,
C'est de se croire seul au monde.
Est-on joué par sa maîtresse,
Est-on trompé par son ami,

Est-on l'objet d'un trait qui blesse,
Par la fortune est-on trahi ;
Contre le sort on peste, on gronde,
On s'emporte, et l'on n'a pas tort…
Mais tout cela vaut mieux encor
Que de se croire seul au monde.
Dans une prison solitaire
Qu'un malheureux soit enfermé ;
D'un mal que rien ne vient distraire.
Lentement il est consumé.
Au sein de sa douleur profonde,
Qu'un compagnon lui soit offert…
Au bonheur son cœur s'est rouvert,
Il ne se croit plus seul au monde.
L'avare, dans sa solitude.
Mourant de frayeur et d'ennui ;
Dévoré par l'inquiétude,
Le vieux garçon privé d'appui ;
Le méchant qui blesse et qui fronde,
Et qui gémit loin des secours…
Tous ont empoisonné leurs jours,
Parce qu'ils n'ont vu qu'eux au monde.
Il est pourtant, il faut le dire,
Un doux et cher isolement :

C’est celui qu’un tendre délire
Fait désirer au tendre amant ;
D’une solitude profonde
Alors on craint peu la rigueur…
Quand on n’est pas seul dans son cœur,
On n’est jamais seul dans le monde.

Les femmes-poètes ont été attaquées en beaux vers ; madame Pipelet prouve, par ses raisons, que les femmes doivent faire des vers si cela leur plaît, et, par son exemple, qu’elles en peuvent faire de fort bons.

Elle commence par établir une parfaite égalité entre les deux sexes.

Si la nature a fait deux sexes différens,
Elle a changé la forme et non les élémens.
Même loi, même erreur, même ivresse les guide :
L’un et l’autre propose, exécute ou décide :
Les charges, les devoirs, entre eux deux divisés,
Par un ordre immuable y restent balancés.
Tous deux pensent régner, et tous deux obéissent :
Ensemble ils sont heureux ; séparés, ils languissent :
Tour à tour l’un de l’autre, enfin, guide et soutien,
Même en se donnant tout, ils ne se doivent rien.

L’homme, ayant méconnu cette égalité et s’étant érigé en tyran, n’est ramené à des sentiments plus doux que par le réveil de ses sens. Alors il obéit, il est esclave à son tour ; mais cet empire que reprennent les femmes est passager comme leurs charmes. C’est aux sciences, à la poésie, aux arts, à l’affermir, à en prolonger la durée. L’auteur les invoque au nom de tout son sexe.

Sciences, poésie, arts qu'ils nous interdisent,
Sources de voluptés qui les immortalisent,
Venez, et faites voir à la postérité
Qu'il est aussi pour nous une immortalité !
Mais déjà mille voix ont blâmé notre audace :
On s'étonne, on murmure, on s'agite, on menace.
On veut nous arracher la plume et les pinceaux ;
Chacun a contre nous sa chanson, ses bons mots
L'un, ignorant et sot, vient avec ironie
Nous citer de Molière un vers qu'il estropie ;
L'autre, vain par système et jaloux par métier.
Dit d'un air dédaigneux : Elle a son teinturier.
Des jeunes gens, à peine échappés du collège,
Discutent hardiment nos droits, leur privilège ;
Et leurs arrêts, dictés par la fatuité,
La mode, l'ignorance et la futilité,
Répétés en échos par ces juges imberbes,
Après deux ou trois jours sont passés en proverbes.
En vain l'homme de bien (car il en est toujours),
En vain l'homme de bien vient à notre secours,
Leur prouve de nos cœurs la force, le courage,
Leur montre nos lauriers conservés d'âge en âge,
Leur dit qu'on peut unir grâces, talens, vertus,
Que Minerve étoit femme aussi bien que Vénus :
Rien ne peut ramener cette foule en délire :
L'honnête homme se tait , nous regarde et soupire.

Qu'une femme auteur est à plaindre
Au diable soit le sot métier !
Qu'elle se fasse aimer ou craindre,
Chacun cherche à la décrier.

Veut-elle vivre solitaire,
On crie à l'affectation ;
Veut-elle un instant se distraire,
Elle aime à se montrer, dit-on.
Tout ce qu'elle ose se permettre,
En mal on sait l'interpréter :
Elle ne peut parler, chanter,
Sourire, sans se compromettre :
Son silence blesse les sots,
Ses propos ne les touchent guère ;
Elle doit parler par bons mots,
Ou ne rien dire avec mystère.
Comme un animal curieux,
Tantôt chacun la considère,
Tantôt une bégueule altière
Lui jette un regard dédaigneux.
Un faquin, Brutus par la tête,
Pour attirer l'attention,
Par un mensonge plat et bête
Ternit sa réputation.
Une mégère la provoque,
Puis lui fait, d'un ton radouci,
Tout haut un éloge équivoque.
Tout bas un affront réfléchi.
Un piètre auteur entre chez elle,
Malgré son ordre très-exprès ,
Pour aller partout dire après :
Je viens de chez madame telle ;
Nous avons (je le dis tout bas)
Parlé de sa pièce nouvelle,

Et mes conseils n'y nuiront pas.
Un prosateur blâme ses vers ;
Un poète blâme sa prose.
Joignez à ces tourmens divers

Les gentillesses de la chose :
Chansons, épigrammes, pamphlets,
Menus propos des bons apôtres,
Et vous connoîtrez ce que c'est
Que d'être un peu moins sot que d'autres.
Au diable soit le sot métier !
Oui, j'y renonce pour la vie
Fuyez, encre, plume, papier,
Amour des vers, rage ou folie…
Mais, non, revenez m'aveugler ;
Bravez ces clameurs indiscrètes.
Ah ! vous savez me consoler
De tous les maux que vous me faites.

Venez, amis, je vous appelle ;
Sur mon Album inscrivez-vous :
D'une gloire toujours nouvelle
Qu'il devienne un titre pour nous !
Dans un excès de modestie,
Gardez-vous bien, je vous en prie,
De m'affliger par un refus ;
Car ce livre qui nous rassemble
Va nous faire rester ensemble,
Même quand nous ne serons plus.
Qu'ici l'auguste Poésie
Dépose un rayon de ses feux ;

Que la Peinture, l'Harmonie
Y laissent des traits glorieux ;
Que la Science, le Génie,
L'Amitié, la Philosophie,
Partout s'y montrent dignement,
Et que ce monument aimable
Soit ainsi l'œuvre inimitable
Des beaux-arts et du sentiment.
Et vous, dont l'univers s'honore,
Grands hommes de tous les pays,
Que votre nom aussi décore
Cette réunion d'amis.
Quoique loin de notre patrie
Le sort vous ait donné la vie,
Brillez, dans ce recueil heureux,
Tels que ces plantes étrangères
Qui sont de nos riches parterres
L'ornement le plus précieux.
Ah ! puissent ces feuilles légères
Résister à la faulx du tems,
Et de nos heures passagères
Fixer quelques heureux instans !
Après nous, restant d'âge en âge,
Puissent-elles, à chaque page,
Charmer nos neveux attendris,
Et, pour augmenter notre gloire,
Porter au temple de Mémoire
Nos noms sans cesse réunis !

Vous nous blâmez de parler politique ;
En vérité, messieurs, vous avez tort ;

Et laissant là tout esprit de critique,
Je veux tenter de nous mettre d'accord
Nous vous aimons, je me plais à le dire ;
Tout entre nous est commun ici-bas :
Or, quand le cœur, le sentiment inspire,
Pourquoi les goûts ne se suivroient-ils pas ?
Le bien public nuit et jour vous agite ;
Vous régentez, vous réglez l'univers...
Ce qui pour vous est un si grand mérite
Peut-il pour nous être un si grand travers ?
Quand avec nous votre esprit se déploie,
Ne pouvons-nous prendre aussi votre ton ?
Sommes-nous donc des enfans qu'on renvoie
Quand par hasard on veut parler raison ?
Il seroit beau pour un homme qu'enflamme
De son pays la gloire, l'intérêt,
De voir sourire ou s'étonner sa femme
Aux mots de loi, de guerre, de budget !
Peut-elle entendre avec indifférence
Ce que partout chacun sait discuter ?
Ne faut-il pas qu'elle ôte à sa dépense
Ce qu'à l'impôt elle voit ajouter ?

Oublîra-t-elle, insensible et futile,
Ces grands combats, effroi du genre humain ?
Doit-elle, ô dieux, rester froide et tranquille
Si son enfant peut la quitter demain ?
Quand vingt journaux instructifs et commodes
Soir et matin chez elle arriveront,
Ne sera-t-il que le journal des modes
Qu'elle ait le droit de consulter à fond ?

Lorsque naguère, enfin, dans leurs souffrances,
On la voyoit consoler ses amis,
Sur leurs dangers, leurs vœux, leurs espérances,
La blâmoit-on de donner son avis ?
Laissez, laissez une vaine censure,
Pères, maris, aimables précepteurs !
Vous ne pouvez réformer la nature ;
Et c'est pour vous le plus grand des bonheurs.
Si d'un joujou, d'une toilette à faire,
D'un rien parfois, vous jugez mieux que nous,
Je ne vois pas pourquoi, dans cette affaire,
Nous ne pourrions raisonner comme vous.
Mais qu'ai-je dit ! L'espoir seul de vous plaire
Peut embellir ce débat à nos yeux,
Et près de vous, je n'en fais point mystère,
D'autres sujets nous conviendroient bien mieux.
Quand l'amitié, quand l'amour nous rassemble.
Certes le cœur en est plus enchanté ;
Mais il vaut mieux politiquer ensemble
Que de rester chacun de son côté.

Tous vos désirs ne sont-ils plus les nôtres ?
Vous plaire en tout n'est-il plus notre soin ?
Quoi ! séparer nos intérêts des vôtres…
La conséquence iroit un peu trop loin.
Sur ce qu'on fait, sur ce que l'on propose,
Passez-nous donc quelques mots superflus,
Ou désormais parlez-nous d'autre chose
Si vous voulez que nous n'en parlions plus.

La comtesse de Genlis

Madame la comtesse de Genlis (Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin), née près d'Autun en 1746, morte à Paris en 1830.

FABLE.

Un jeune oiseau, perché sur un prunier,
Vit tout à coup un amandier :
Le bel arbre ! dit-il, et quel charmant feuillage !
Allons goûter ses fruits : je gage
Qu'ils sont mûrs et délicieux.
À ces mots, fendant l'air d'un vol impétueux,

L'oiseau bientôt, ainsi qu'il le désire,
Se trouve transplanté sur l'arbre qu'il admire.
Lors aux amandes s'attachant,
Il veut les entamer ; mais inutilement,
Et de son bec en vain il épuise la force.
Ne nous étonnons point de son raisonnement ;
Il ne jugeoit que sur l'écorce.

Vague mélancolie, es-tu peine ou plaisir ?
En me livrant à toi je sens couler mes larmes ;
Mais cette douleur a des charmes :
Pleurer n'est pas toujours souffrir.

FABLE.

Deux ifs, plantés en même terre,
N'avoient pas cependant un semblable destin :
L'un végétoit dans un parterre,
L'autre croissoit sur un chemin,

Séparé par une barrière
De l'if emprisonné. « Mais, mon pauvre voisin,
S'écrioit ce dernier, quelle épaisse poussière
Couvre ton feuillage brûlé !
Comme te voilà sec, et jaunâtre et hâlé !
Du temps qu'il fait dépend ton existence :
Lorsqu'il ne pleut pas, tu languis ;

Cependant tu t'enorgueillis
De vivre dans l'indépendance ;
Je ne t'envirai point ce bonheur si vanté ;
Car je conviens que de la liberté
Je n'ai jamais compris les charmes.
Dans ce jardin nous vivons sans alarmes,
Dans l'abondance et la tranquillité.
Notre maître avec vigilance
Veille sur nous du matin jusqu'au soir ;
La pompe, les châssis, les cloches, l'arrosoir,
Nous tenant lieu de providence,
Nous préservent de tous les maux ;
Nous bravons le soleil, le vent et les oiseaux,
Et des hivers la funeste influence :
D'ailleurs aucune dure loi
Ne me contraint tout comme toi ;
J'étends mes longs rameaux suivant ma fantaisie,
Rien ne me gêne ou ne me contrarie,
Et chaque jour je rends grace au destin
Qui m'a fait naître en ce jardin.
Que m'importe d'avoir un maître,
Lorsque je ne m'en aperçoi
Que par les soins qu'il prend de moi ?

— Fort bien, répondit l'if champêtre ;
Mais ce maître plein de douceur
Ne peut-il pas avoir un méchant successeur ?
Ne peut-il pas aussi changer de caractère,
Ou bien déguiser ses défauts ?
Pour moi, je l'avourai, je ne me firois guère
À ce jardinier débonnaire ;
Souvent il se promène avec certaine faulx
Qui me paroit d'un très-mauvais présage,
Et qui devroit te causer quelque ombrage.
Tiens, le voilà ! … Quel aspect effrayant !

Oh ! quelle mine atrabilaire !
Et comme il est armé ! … Bon Dieu ! que veut-il faire
De ces vilains ciseaux et de ce long croissant ? … »
Comme il disoit ces mots, le jardinier s'avance ;
Tout aussitôt, entrant dans le massif
Où croissoit son malheureux if :
« Allons, dit-il, allons, il faut que je commence
À tailler cet arbuste, il a pris sa croissance,
Et je vais l'ébrancher ; maintenant on le peut ;
Mais qu'en ferai-je ? Un sphinx, une chimère ?
(Car d'un esclave on fait tout ce qu'on veut).
Non, c'est un ours que j'en veux faire. »
En effet, ouvrant ses ciseaux,
Le jardinier, se mettant à l'ouvrage,
De l'if infortuné coupe tous les rameaux.
L'arbuste en vain gémit d'un si cruel outrage :
Sous la main des tyrans à quoi sert de gémir ?
Ne faut-il pas alors ou ployer ou périr ?
Du pauvre if tel fut le partage ;

On le mutile, on le saccage,
On lui ravit en un instant
Sa forme, sa beauté, son aspect élégant
Et la fraîcheur de son feuillage.
Malgré tout son dépit, par un charme fatal,
Il prend la figure sauvage
D'un stupide et lourd animal,
Et, d'un ours enchaîné bientôt offrant l'image,
Il excite à la fois, des passagers surpris,
Et la compassion et le juste mépris.
Ne nous étonnons point de la métamorphose,
Nous la voyons assez communément :
Un tyran ne fait autre chose,
Quand il le peut impunément.

Beaux-arts, trop souvent séducteurs,
Venez de cette solitude
Bannir la triste inquiétude,
Et calmer de vives douleurs ! …
Adoucissez l'horreur d'un souvenir funeste ;
Vous, dont l'origine est céleste,
Charmez le cœur plus que les sens ;
Dans ces lieux soyez bienfaisans.
D'une inquiète vanité
Dédaignez toujours l'espérance ;
Votre plus noble récompense
N'est pas dans la célébrité !
Consoler les humains dans ce sombre passage,
Voilà votre plus beau partage.
Charmez le cœur plus que les sens ;
Dans ces lieux soyez bienfaisans.

Muses, accourez à ma voix,
Embellissez cet humble asile ;
Vous aimez un séjour tranquille
Et le doux silence des bois :
Nous avons des ruisseaux, des fleurs et de l'ombrage ;
Pour vous que faut-il davantage ?
Dans ces lieux régnez à jamais ;
Répandez-y tous vos bienfaits.

Madame Joliveau

Madame A. Joliveau, née Gehier, naquit à Bar-sur-Aube en 1756. Elle a publié en 1802 des fables nouvelles en six livres, suivies de quelques poésies.

La rose sait plaire en tout tems,
Mais les pleurs de l'Aurore
Ne l'humectent qu'en son printems
Pour le plaisir de Flore
Zéphyr n'est son fidèle amant
Qu'en la saison nouvelle ;
Il s'enfuit sitôt que l'autan
Vient effleurer la belle.
Un souffle brûlant de l'été
Ouvre et flétrit la rose ;
En vain gémit la volupté ;
Mais si l'Amour l'arrose,
Du char de la blonde Cérès
Elle embellit le faîte ;

Chloé, sous les ombrages frais,
En pare encor sa tête.
Elle jette aussi quelque éclat
Au règne de Pomone ;

Bacchus, dans le plus doux ébat,
De roses se couronne.
Mais enfin, cette aimable fleur
Le cède à l'immortelle,
Qui n'a pas ses traits, son odeur,
Mais qui dure plus qu'elle.
L'hiver, avare de bienfaits,
Enchaîne la nature ;
Il permet à peine au cyprès
Une triste verdure.
Malgré lui, dans le souvenir
La rose vit encore ;
Et l'espoir nous peint le plaisir
Qu'enfin ramène Flore.

Évitons, mes amis, trop de célébrité ;
Elle nuit au plaisir, tourmente l'existence ;
Si jamais elle peut nourrir la vanité,
C'est souvent aux dépens de notre jouissance.
Oh ! combien j'aime mieux ce petit comité
Où règne l'union, la candeur, la décence !
Où l'esprit délicat n'exclut pas la gaîté,
D'où l'on bannit toujours l'orgueil et la licence.
Loin de nos lourds Midas, et surtout des méchants,
Ennemis naturels de nos paisibles chants,
Cueillons quelque fleurette à l'abri de l'envie.

Que de mortels connus, dont les cœurs déchirés,
Sans espoir de jouir d'une aussi douce vie,
Voudroient, au prix de l'or, pouvoir être ignorés !

Graces à ta coquetterie,
O Nice ! je respire enfin ;
Enfin, de cette ame flétrie
Le ciel adoucit le destin.
Mon cœur, dégagé de sa chaîne,
Jouit de sa tranquillité ;
Non, ce n'est plus une ombre vaine !
J'ai retrouvé ma liberté.
Toute mon ardeur est éteinte,
Et je suis paisible à ce point,
Que, sous le dépit ni la feinte,
L'amour ne se déguise point.
Même on ne voit plus mon visage
A ton nom changer de couleur ;
Je te fixe, et, devenu sage,
Je ne sens plus battre mon cœur.
Mon ame n'est plus abusée
Par tes attraits dans mon sommeil ;

Tu n'occupes plus ma pensée
Au premier instant du réveil.
Je m'éloigne de toi sans peine,
Sans désirer de te revoir ;
Et près de toi rien ne m'enchaîne ;
Peine et plaisir sont sans pouvoir.
Si je m'entretiens de tes charmes,
Je ne me sens point attendrir ;

Ton injustice et mes alarmes
N'affectent plus mon souvenir.
Je ne sens plus ce trouble extrême
Lorsque tu t'approches de moi ;
Enfin, avec mon rival même,
Je puis encor parler de toi.
Regarde-moi d'un œil sévère ;
Parle-moi d'un ton gracieux ;
Ton mépris ne m'afflige guère ;
Ta faveur est vaine à mes yeux.
Ta voix sur moi n'a plus d'empire.
Non, tu n'as plus l'accent vainqueur ;
Et tes yeux ont, je dois le dire,
Perdu le chemin de mon cœur.
Ce qui me déplaît ou m'attire,
Et ma tristesse et ma gaîté,
N'est plus causé par ton sourire,
N'est point l'effet de ta fierté.
Le bois, la colline, la plaine,
Savent bien me plaire sans toi ;
Mais avec toi, beauté trop vaine,
Tout triste séjour l'est pour moi.

Écoute ; si je suis sincère,
Je te trouve encor des appas ;
Mais tu n'es plus cette bergère
Que mille autres n'égaloient pas ;
Et sur ton aimable figure,
Je vois (souffre la vérité)
Certain défaut de la nature,
Qui me sembloit une beauté.

A ma honte, je le confesse,
Quand j'arrachai le trait cruel,
Mon cœur navré, dans sa détresse,
Crut ressentir un coup mortel.
Mais pour mettre fin à ses peines,
Pour sortir de captivité,
Et pour briser enfin ses chaînes,
Tout souffrir est nécessité.
L'oiseau qui s'est laissé surprendre,
Qui dans le piége est arrêté.
Perd quelques plumes pour reprendre
Sa chère et douce liberté.
Mais bientôt il les voit renaître ;
Et, par le malheur même instruit,
De tout appât qu'il voit paroître
Il ne peut plus être séduit.
Tu crois sans doute que la flamme
Qui jadis consumoit mon sein
Vit encore au fond de mon ame
Lorsque je t'en parle sans fin.
C'est par cet instinct qui nous presse
De peindre les périls passés,

Que le bonheur ou notre adresse
Ont habilement repoussés.
Le guerrier parle avec délices
Des hasards qu'il a su dompter ;
Il nous montre ses cicatrices,
Se plaît sans cesse à les compter.
L'esclave aussi qui sort de peine,
Joyeux d'avoir sa liberté,

Avec transport montre la chaîne
D'une dure captivité.
J'aime à rappeler ma victoire ;
Et, sans vouloir même songer
Si tu refuses de me croire,
Mon cœur ne veut que s'alléger.
J'en parle et ne m'informe guère
Si je suis approuvé de toi ;
Si tu t'émeus ou non, bergère,
Lorsque tu t'entretiens de moi.
Je ne laisse qu'un cœur volage,
Et tu perds un cœur sans détour ;
Entre nous, qui doit davantage
Se consoler de son amour ?
Je sais qu'il n'est plus de modèle,
Nice, d'un si fidèle amant,
Et qu'une maîtresse infidèle
Ne se trouve que trop souvent.

Madame de Bourdic-Viot

Madame Viot (Marie-Anne-Henriette Payan de l'Estang) naquit à Dresde en 1746, de parents peu fortunés. Amenée en France on ne sait comment, à l'âge de quatre ans, elle épousa à douze ans le marquis de Ribère-d'Antremont, du comtat Venaissin, qui la laissa veuve à seize ans. Elle connaissait parfaitement le latin, l'allemand, l'anglais et l'italien, ainsi que la musique, qui, jointe à la poésie, partageait tout son temps. Ses poésies, qui sont en grand nombre et dont la plupart lui ont été dérobées, sont disséminées

dans l'Almanach des Muses et autres recueils de ce genre. Madame d'Antremont épousa en secondes noces le baron de Bourdic, major de la ville de Nîmes, après la mort duquel elle contracta de nouveaux liens, en épousant M. Viot, commissaire des relations extérieures à Barcelonne. Cette dame, connue autant par son esprit que par son amabilité, et dont les vers sont dans le style de Voltaire et de Gresset, est morte à la Ramière, près Bagnols (Gard), en 1802.

En vain du temple de Mémoire,
Muse, tu me promis l'accès ;
En vain quelques instans de gloire
Flattèrent mes premiers succès :

Ces riens, ces stériles merveilles
D'un auteur flétri par les veilles,
Qui pour vivre meurt en détail ;
Ces courts honneurs d'un long travail :
Ces éloges, cette couronne,
Le faux éclat qui l'environne,
Ont-ils satisfait mes désirs ?
L'épine croît où le laurier repose ;
C'est à Paphos que naît la rose,
La rose, emblème des plaisirs.
Dis-moi, trompeuse enchanteresse,
Si dans les antres du Permesse
J'avois perdu mes premiers ans,
La gloire, ce prix des talens,
Vaut-elle un jour de la jeunesse,
Une fraîche nuit du printems ?
Mais non, je veux, flatteuse idole,

Qu'au gré de tes vœux on immole
Ses jeunes ans et ses amours,
Pour s'assurer un nom frivole
Dans l'hiver de ses derniers jours :
Le vol de tes constantes ailes
Jusques aux voûtes éternelles
Eut-il porté mes pas heureux ?
Non, muse, cet essor rapide
N'est point fait pour l'aile des jeux :
Voit-on la fauvette timide
Élever son vol jusqu'aux cieux ?
Écho léger du badinage,
Sa voix n'a que de tendres sons ;
Il suffit à son goût volage
De répéter dans le bocage
L'air négligé des folâtres chansons.

Autour d'une molle cadence
Quelques vers pliés par l'aisance,
Enfans légers d'un doux loisir,
Ne sont pas nés dans l'espérance
De vivre un jour dans l'avenir.
Pensant peu, respirant sans cesse
Les douceurs du désœuvrement,
Je n'ai pas cru que la justesse
Fût nécessaire à l'agrément ;
Non, la beauté de la paresse
Naît du plus simple ajustement.
Dans la peine le goût s'émousse ;
Un pinceau foible se courrouce
S'il est trop long-tems corrigé :

Le mien ne peint qu'en taille-douce ;
Mes Graces sont en négligé :
Ainsi, la bergère naïve
Dédaigne les vains ornemens ;
Son esprit est sa gaîté vive ;
Ses attraits sont des sentimens.
Le goût embellit Deshoulière ;
Le peintre de la volupté,
Chaulieu, d'une touche légère,
A peint pour l'immortalité.
S'il est un art pour les Apelles,
Il en est un pour les Mignards ;
Loin des lis et des immortelles
Les fougères sont assez belles,
Et méritent quelques regards.
Oui, muse, je pourrois peut-être
Aux lieux où le ciel m'a fait naître
Trouver des lecteurs indulgens ;
Aux essais de mes jeunes ans
Albertine a daigné sourire ;

Mais quand ces vers, fruits d'un moment,
Ou du caprice, ou du délire,
Seraient accueillis dans l'empire
Des graces et de l'enjoûment,
Muse, que de peines réelles
Suivroient ce dangereux honneur !
Par des angoisses éternelles
Peut-être j'expîrois un moment de faveur
Vois-tu ces tribunaux bizarres
Et ces philosophes barbares

Citer les talens à leur cour,
Comme si, pour voir le grand jour,
Les Ris accouroient à leur siége,
Ou qu'il fallût un privilége
Aux fugitives de l'Amour !
Ils voudroient aux règles sévères
Asservir mes rimes légères,
En effacer ce peu d'appas,
Cet air libre et vif de l'aisance,
Ces couleurs de la négligence
Faites pour les yeux délicats.
Du moins si par une loi sage
On avoit réglé le partage,
Le département des écrits :
Qu'on laissât les doctes fadaises
A nos pédans, à nos Saumaises ;
Aux petits-maîtres étourdis,
Les historiettes nouvelles,
Les anecdotes des ruelles
Et les affiches de Cypris ;
Alors les Gressets, les Voltaires
Ne seroient lus que des Plaisirs ;
Leurs chansons vives et légères
Seroient le code des bergères

Et l'ame de tous leurs désirs.
Mais puisque l'envie à l'œil louche,
Que la critique âpre et farouche
Versèrent sur eux leurs poisons,
Bien plus sensible à leurs disgrâces
Qu'éprise des fleurs dont les Graces

Parent leurs écrits et leurs noms,
Je reste dans ma solitude ;
J'y trouve ma tranquillité ;
Un sort exempt d'inquiétude
Vaut mieux que la célébrité.
L'ombre s'accroît, et le silence
Descend de la voûte des cieux ;
Le jour fuit, et la nuit commence.
Règne avec elle dans ces lieux,
Sommeil ; aux loisirs studieux
Fais succéder la nonchalance
Et le repos voluptueux.
Tu m'entends.... déjà la paresse
Couronne mon front de pavots ;
En touffe de fleurs la mollesse
S'enveloppe dans mes rideaux,
Et, cédant au dieu qui la presse,
Tombe et s'endort sur mes pinceaux.

Monsieur,

Une femme qui n'est pas madame Desforges-Maillard, une femme vraiment femme, et femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les pièces renfermées sous cette enveloppe ; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque chose, parce qu'il est aussi amusant d'assembler des mots que des nœuds, et qu'il en coûte moins de symétriser des pensées que des pompons : vous ne vous apercevrez que trop, Monsieur, que ces vers lui ont peu coûté, et vous lui direz que

Des vers faits aisément sont rarement aisés.

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet, et ceux de Boileau, qui partage avec vous l'art de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, et d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes et les siens sont admirables, mais ils ne s'accordent pas avec la légèreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipathie pour tout ce qui est pénible ; heureusement je rime sans prétention, et mes ouvrages restent dans mon portefeuille ; s'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a long-temps que je désirois d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, et que je me suis imaginée que quelques pièces de vers serviroient de passeport à ma lettre ; je n'ai point eu d'autres motifs, Monsieur :

Il est des femmes beaux-esprits ;
À Pindare autrefois, dans les jeux Olympiques,
Corinne des succès lyriques
Très-souvent disputa le prix.
Pindare, assurément, ne valoit pas Voltaire ;
Corinne valoit mieux que moi ;
Qu'il faudroit être téméraire
Pour entrer en lice avec toi !
Mais je le suis assez pour désirer de plaire
A l'écrivain dont le goût est ma loi.
Si tu daignois sourire à mes ouvrages,
Quel sort égaleroit le mien !
Tu réunis tous les suffrages,
Et moi, je n'aspire qu'au tien.

Il seroit bien glorieux pour moi, Monsieur, de l'obtenir ; n'allez pourtant pas croire que j'ose me flatter de le mériter, mais

croyez que rien ne peut égaler les sentiments d'estime et d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

D'ANTREMONT.

A Aubenas, le 4 février 1768.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard :
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art ;
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite.
Vous n'êtes point, et je m'y connois bien,
Cette Corinne et jalouse et bizarre
Qui par ses vers, où l'on n'entendoit rien,
En déraison l'emportoit sur Pindare.
Sapho, plus sage, en vers doux et charmans
Chanta l'amour ; elle est votre modèle,
Vous possédez son esprit, ses talens ;
Chantez, aimez : Phaon sera fidèle.

Voilà, Madame, ce que je dirois si j'avois l'âge de vingt-un ans, mais j'en ai soixante-quatorze passés ; vous avez des beaux yeux sans doute ; cela ne peut être autrement, et j'ai presque perdu la vue ; vous avez le feu brillant de la jeunesse, et le mien n'est plus que de la cendre froide ; vous me ressuscitez, mais ce n'est que pour un moment, et le fait est que je suis mort.

C'est du fond de mon tombeau que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talents.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DE VOLTAIRE.

A Ferney, pays de Gex, le 20 février 1768.

Toi qui séchas souvent mes larmes,
Amitié, je t'implore en vain ;
Mon cœur, insensible à tes charmes,
S'agite et cède à son destin ;
Le feu secret qui le consume
N'est point l'ouvrage de l'amour ;
La flamme qu'un enfant allume
N'auroit pas duré plus d'un jour.
Mon esprit est dans le délire,
Je cherche ce que je veux fuir ;
Quand je veux parler, je soupire,
Tout m'attriste, jusqu'au plaisir ;
Si parfois la raison m'éclaire
Sur le danger qui me poursuit,
C'est comme une vapeur légère
Que le souffle du vent détruit.
Quel est donc ce charme invincible
Qui fait et défait mon bonheur,
Qui, tour à tour, doux et terrible,
Caresse ou déchire mon cœur ?
Les arbres perdent leur parure,
La rose meurt chaque printemps ;
Mais les saisons et la nature
Ne changent point mes sentimens.

Objet qui causes ma souffrance,
Toi qui m'enlèves mon repos,
Toi qui défends à l'espérance
De venir soulager mes maux ;

Tu t'abuses si tu peux croire
Me rebuter par ta froideur :
La constance est comme la gloire ;
Elle grandit dans le malheur.
Ta victime, proscrite, errante,
Ira, de climats en climats,
Fatiguer de sa voix mourante
L'écho que tu n'entendras pas :
Quelques remords pourront, peut-être,
Un jour te ramener vers moi ;
Et, lorsque j'aurai cessé d'être,
Tu me croiras digne de toi.

Marquis, je ne vois pas comment
Dans cette cité misérable,
Où le plaisir est un tourment,
Dont la fatigue nous accable,
Tu peux trouver quelque agrément.
Des désœuvrés de nos ruelles
Préférerois-tu les pavots
Aux fleurs, aux plantes immortelles
Dont Mars ceint le front des héros ?
Voudrois-tu, tristement tranquille,

Des invalides de la ville
Grossir le cortège ennuyeux ?
Je sais qu'il est sur cette rive
Une belle à deux yeux mourans
Qui, sur la foi de tes sermens,
Rappelle ton ame captive
A ses premiers engagements.

Mais quoi ! le cœur d'un militaire
N'est avec nous que volontaire
Et ne suit que ses goûts changeans.
Si quelquefois, quand Mars repose,
Vénus a des soins obligeans.
Elle a le destin d'une rose,
Qu'on oublie avec le printemps :
Tels, appelés par la victoire,
On a vu nos jeunes guerriers
Quitter les amours pour la gloire,
Et le myrte pour les lauriers.
Tous les peuples ont leur génie ;
Le nom sacré de la patrie
Transporte l'ame de l'Anglais ;
Le Suisse commerce la vie ;
Du Batave dans ses marais
Plutus anime l'industrie ;
La volupté toujours en paix
Séduit l'indolente Italie ;
La gloire entraîne le Français ;
Elle seule est la récompense,
Le plus doux prix de ses travaux ;
Gloire, c'est à toi que la France
Doit le grand homme et le héros !

QUI INVITAIT L'AUTEUR À NE PAS S'AMUSER DE COLIFICHETS ET QUI, POUR L'ENGAGER À LES MÉPRISER, LUI CITAIT LES EXEMPLES DE SAPHO, D'ÉLISABETH, ETC.

Laissez-moi mes pompons, mes nœuds et mes aigrettes,
J'aime à symétriser tous ces colifichets ;

Pour créer tous ces riens les femmes furent faites :
La mode dans leurs mains a remis ces hochets.
Ne nous disputez point ce frivole avantage
D'arranger avec art un chiffon élégant :
Le soir, dans un souper charmant,
(Car c'est là notre aréopage)
Nous recevons le prix de ce joli talent ;
Il sait nous attirer l'hommage
Du petit-maître et du pédant,
Et fait parfois tourner la tête au sage.
Je crois que le sexe jaseur
Ne doit pas envier le suffrage trompeur
Du fameux temple de mémoire :
Sapho, par son luth enchanteur,
Ceignit son front des lauriers de la gloire
Et du léger Phaon ne put fixer le cœur ;
Que gagne-t-on à vivre dans l'histoire ?
Élisabeth fut roi ! voyez le grand bonheur !
Christine, bien moins vaine et bien plus sage qu'elle,
Sous le poids de la dignité
Se lassant de plier une tête rebelle,
Sut abjurer la royauté,
Et renonçant sans peine au titre d'immortelle,

Elle jouit en paix des droits de la beauté.
Le zéphir, par sa douce haleine,
Vient caresser les fleurs qui croissent dans nos champs ;
Le rossignol, par ses accords touchans,
Fait retentir et les monts et la plaine ;
Vous faites des vers séduisans :
Chaque être cède au penchant qui l'entraîne.

Dans le cristal d'une eau claire,
Un jour pinçon se mira :
Que d'attraits ! comme il va plaire !
Quelle beauté sera fière,
Quand pinçon se montrera ?
Pour qui sera son hommage ?
Pour qui, dit-il ? quelle erreur !
Croit-on que pinçon s'engage ?
C'est aux belles du bocage
À se disputer son cœur.
Il prend l'essor, il s'élance,
Va de buisson en buisson
Étaler son élégance :
Mais, voyez l'impertinence !
Linotte siffle pinçon.

En vain il crie à fauvette :
Regarde, remarque bien
Ce plumage, cette tête !
Ah ! la surprise est complette ;
Fauvette n'admira rien.
Aussi quelle fantaisie !
Fauvette a-t-elle des yeux ?
Les moineaux sont sa folie.
Les moineaux ! Ah ! je parie,
Philomèle en juge mieux.
Le voilà donc auprès d'elle.
Vite, au phœnix des oiseaux,
Rends hommage, Philomèle :..
Gloire, chanta cette belle,
Honneur au phœnix des sots !

Quelqu'un me dira, peut-être,
Sans doute il se corrigea.
— Non, non, c'est mal le connaître ;
Pinçon était petit-maître :
Pinçon jamais ne changea.

Y pensez-vous, jeune Thémire ?
Quoi ! dans l'âge heureux des désirs,
Vous oseriez adopter le délire
D'une dévotion qui défend les plaisirs ?
Vénus se plaint, l'Amour soupire ;
Les Grâces pleurent sur ces nœuds

Que votre main brûle et déchire.
Quel zèle ennemi vous inspire ?
Eh quoi ! faut-il, pour plaire aux dieux,
Qu'on se dépare et s'enlaidisse ?
Exigent-ils le sacrifice
Des attraits que l'on reçut d'eux ?
Il fut un tems où, moins sévère,
Votre doctrine étoit l'amusement ;
Delille, votre bréviaire ;
Votre morale, un sentiment.
Mais, hélas ! quel revers funeste !
Et que le tems est bien changé !
Votre beauté seule vous reste ;
Aux amours vous donnez congé.
Le chapeau cède à la cornette ;
Plus de boudoir, plus de toilette ;
Le miroir même est négligé.
Vos jolis vers, dans le sein du mystère,

Sont désormais ensevelis ;
Massillon succède à Voltaire,
Et Bourdaloue aux jeux, aux ris…
Ah ! croyez-moi, quittez ce ton sévère ;
Retournez encore à Cythère ;
Vous aurez pour temple un berceau,
Vénus pour pénitencière ;
Pour oracle, le chalumeau
Du berger qui saura vous plaire ;
De tendres chansons pour prière.
Et pour peine….. un désir nouveau.

Vous dont j'ai trop chéri l'empire,
Déités de mes jeunes ans,
Muses, reprenez votre lyre :
Je vais à des dieux plus charmans
Porter mes vers et mon encens.
L'amour est un plus doux délire ;
Vous m'égarâtes, il m'inspire :
Lui seul remplit tous nos momens :
C'est par lui que le cœur désire ;
Lui seul est l'intérêt du temps.
Près des biens dont sa main dispose,
Que les fleurs du sacré vallon,
Que les lauriers sont peu de chose !
L'épine croit sur l'Hélicon :
C'est à Paphos que naît la rose.
Hélas ! dans l'âge du désir,
Muses, faut-il qu'on vous immole
Des jours destinés à jouir ?
Qu'importe une gloire frivole ?

L'éternité de l'avenir
Vaut-elle un moment qui s'envole ?
Dans ce gouffre où tout va finir,
Voyez tomber et s'engloutir
Talens sublimes, noms célèbres ;
Rien sur ces profondes ténèbres
Ne surnage que le plaisir ;
Et tandis qu'il vient me sourire,
Tandis qu'à son souffle enchanteur,
Mon cœur se ranime et respire,

Le feu doux et pur du bonheur ;
J'irois, esclave dans vos chaînes,
Vivre dans un antre écarté,
Mourir en détail dans les peines
D'une triste célébrité !
Tranquille enfin sur le rivage,
J'irois encor chercher l'orage,
Braver les dédains, le mépris
D'un public injuste et volage,
Exposer mes frêles écrits
Aux fureurs d'un censeur sauvage !
Non, il est temps d'être plus sage :
Cachons-nous sous l'aile de jeux ;
Laissons à Verdier l'avantage
De charmer un jour nos neveux.
Écrire et plaire est son partage ;
Mon sort sera moins glorieux ;
Mais pour être heureuse à mon âge,
A-t-on besoin d'un nom fameux ?
Muses, reprenez votre lyre.

Je vous dis adieu pour toujours ;
J'aime, et mon cœur et les amours
Bien mieux que vous m'apprendront à le dire.

Vante qui voudra le vieux tems !
L'âge d'or est l'âge où nous sommes :
Nous avons fort peu de grands hommes ;
Mais nous avons des fous charmans,
De jolis roués de vingt ans,
Des petits maîtres de soixante.

Honneur à la race présente !
Ce n'est plus tous ces preux errans,
Ces paladins si fiers, si francs ;
Ce n'est plus ces bonnes grand' mères,
N'ayant que griffes pour les gens,
Et les montrant pour des misères ;
Nous avons bien d'autres manières,
Des procédés plus amusans.
Ah ! grace aux dieux, tout est en France
D'une honnêteté, d'une aisance !
Nos belles ne font plus languir
Dans les siècles de l'espérance ;
Le roman est prêt à finir
Au moment même qu'il commence.
Nous avons l'éclair du plaisir,
Les bluettes, l'effervescence ;
On rit de l'antique constance ;
Tout s'abrège jusqu'au désir :
On s'étoit pris sans conséquence,
On se quitte sans se honnir :

Aussi, quels nœuds et quelle flâme !
C'est un concert délicieux.
Tout chevalier, selon ses vœux,
Peut, sans encourir aucun blâme.
Vingt fois le jour trahir ses feux :
On n'en meurt pas..... Sa chère dame
Le lui rend vite..... et c'est tant mieux !
D'honneur, ce procédé m'enchante !
Tous ces petits arrangemens
Forment une scène piquante.
Font du jour les tableaux charmans
Et la chronique intéressante :
Il nous faut des événemens ;
Tout est pour nous comme le temps.

Nos mœurs en ont les mouvemens
Et la mobilité constante.
Tel qu'il est dans ses goûts changeans,
J'aime ce monde à la folie ;
Je suis comme à la comédie ;
Quelquefois, même à mes dépens,
Je permets fort bien qu'on m'ennuie.
Un sot a l'intrépidité
De se trouver en comité
Avec l'esprit et le génie ;
Que faire ? il veut être écouté,
Il veut donner signe de vie.
Avec mon cœur toujours d'accord,
Excuser tout est ma manie :
A mes yeux personne n'a tort ;
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense ;

Je vois avec indifférence
Des fats outrant l'impertinence,
Des nains qui cherchent la grandeur,
Des Midas jouant l'importance,
Des prudes sans mœurs, sans décence,
D'honnêtes femmes sans honneur.
Pourquoi verrai-je avec humeur
Rouler ce monde sublunaire
Dans l'inconséquence et l'erreur ?
Quel qu'il soit, il est ma chimère ;
C'est une épine avec sa fleur.

Madame de Montanclos

Madame de Montanclos (Marie-Emilie Mayon), née à Aix en 1736, est morte en 1812. Cette dame eut pour premier mari le baron de Princen, et épousa en secondes noces Charlemagne Cuvelier-Grandin de Montanclos. Veuve encore de ce dernier, elle consacra ses jours à la littérature. On a d'elle des comédies en un acte, des vaudevilles et de petits opéras, ainsi que des pièces fugitives et un ouvrage périodique intitulé Journal des dames.

M'interroger, Damis, sur l'emploi que je fais
Des jours que la Parque me laisse,
C'est demander un compte à la foiblesse,
Sûr d'y trouver les abus des bienfaits.
Faut-il vous l'avouer ? j'aime assez la paresse,
Et j'aime également l'ardente activité ;
Celle-ci convient fort à ma vivacité,

Mais l'autre, je le vois, s'allie à la tendresse.
Ne doit-on pas nommer une douce langueur
La paresse d'un cœur sensible
Qui se plaît dans un lieu paisible
A méditer sur le bonheur ?
Moi, dans ma tranquille demeure,
Grace à l'imagination,
Je sais changer de situation,

De climats, de plaisirs, plusieurs fois dans une heure.
Souvent, Damis, je suis auprès de vous :
Là, je cache mon sexe, et, sous un maintien sage,
J'ai tous les charmes du bel âge,
L'esprit vif, l'air espiègle et doux
Du plus intéressant élève.
J'écoute avec respect vos éloquens discours ;
Mais quelquefois, hélas ! un peu trop fille d'Ève,
Je regrette un talent perdu pour les amours.
Bientôt vous m'ordonnez de réciter Virgile :
Je m'attendris sur le sort de Didon ;
De louer Æneas me paroît difficile ;
J'ose le comparer au perfide Jason.
Vous vous fâchez ; moi, je m'excuse,
Et je vous dis : Si je m'abuse,
Accusez-en ma sensibilité.
Les dieux pourraient-ils nous prescrire
La barbarie et l'infidélité ?
Ah ! la tendre pitié qu'inspire
L'amante qui pour nous soupire
Doit l'emporter sur la rigidité.
Vous vous taisez, et mes maximes

N’obtiennent point tout haut votre approbation ;
Mais j’entrevois que votre opinion
Rend mes principes légitimes.
Après l’étude et le repas,
Parmi la jeunesse folâtre
Vous venez conduire mes pas :
Je ne puis vous quitter, et je laisse s’ébattre,
Crier, sauter, courir cet essaim d’étourdis.
De ma tranquillité vous paraissez surpris :
Mais vous l’êtes bien plus, lorsque ma main tremblante
Cherche la vôtre, et malgré vous
L’offre à ma bouche caressante.

Votre rougeur me peint votre courroux :
Je la devine, elle accroît mon estime,
Et de pousser ce jeu me paroîtroit un crime.
Je vous regarde en souriant :
Vous retrouvez en moi les traits de votre amie ;
Je me nomme tout bas, et je fuis à l’instant.....
Voilà ma douce erreur finie
Une autre fois..... Mais taisons-nous ;
Du plaisir que je goûte en ces heureux mensonges
Les faux dévots pourroient être jaloux,
Et, sans l’aveu du ciel, me damner pour des songes.

Pour faire de tendres adieux,
Quel est l’asile favorable !
Choisit-on de sauvages lieux ?
Un bocage est-il préférable ?
Est-ce dans un boudoir galant
Que l’amour peut verser des larmes ?

Saule pleureur ! pour un amant,
Ton ombrage seul a des charmes.
C'est toujours au bord d'un ruisseau
Que se plaît ta douce verdure ;
Ton feuillage ainsi que son eau
Imitent l'amoureux murmure.
Si dans tes rameaux balancés
On voit l'image de la vie,
Que de tourmens sont annoncés
À qui s'éloigne de sa mie !

Chère Adèle, entends mes soupirs,
C'est ici que l'Amour t'appelle ;
Cesse de craindre mes désirs,
Je n'en ai qu'un : sois-moi fidelle.
Mes yeux, troublés par la douleur,
N'auront qu'une triste éloquence ;
Viens, l'ombre d'un saule pleureur
Est propice à ton innocence.
Je ne veux que presser ton cœur
De ma main timide et tremblante ;
S'il palpite,.... du vrai bonheur
J'aurai donc la preuve touchante.
Le saule alors doit s'agiter,
Je pourrois craindre mon ivresse....
Hélas ! il faudra te quitter,
Pour mieux te prouver ma tendresse.

Ne suis qu'une pauvre bergère,
N'ai d'autre bien que mes fuseaux ;
Mon lit est un peu de fougère,

Ma cabane, un toit de roseaux.
Chevalier du plus haut parage
Vient pourtant me prier d'amour ;
Mais honneur dit : Si tu n'es sage,
Triste regret aura son tour.

Vois souvent jeunes pastourelles
Toutes belles de chaînes d'or :
Les pastoureaux s'en vont loin d'elles
Et devers moi prennent l'essor :
N'ai pourtant dessus mon corsage,
Dentelles, ni rubans, ni fleurs ;
Mais honneur dit : Quand on est sage,
C'est parure qui plaît aux cœurs.
Dans ceux qui fuyoient mes compagnes
Viens de trouver un doux ami.
C'est le plus beau de nos montagnes
Et le plus tendre, Dieu merci !
Quand ses regards et son langage
Me pressent pour aveux d'amour ?
Honneur parle.... moi, quel dommage !
L'entends moins bien qu'un autre jour.
Que Sylvain m'appelle sa mie
Et pose sa main sur mon cœur,
De plaisir je me sens ravie ;
Vous le dis bien avec candeur.
Mon ami parle de sa peine ;
N'y comprends rien, mais je rougis :
Honneur me tient, Sylvain m'entraîne....
Ne sais plus à qui j'obéis.

Dans ta lumière vacillante,
O ma lampe ! quelle leçon !
Je suis aussi foible, tremblante,
De la mort je sens le frisson....
Comme toi je vais donc m'éteindre
Faute d'un utile secours ?
Mais ton sort est bien moins à plaindre,
On te ranime tous les jours.
Demain on te rendra la vie
Pour éclairer les ris, les jeux ;
Demain, si la mienne est finie,
Je disparais à tous les yeux.
Mais à ma demeure dernière
On peut dire en me conduisant,
Le malheur ouvrit la barrière
Qui la séparoit du néant.
L'Amour, en voulant ma naissance,
Avoit, dit-on, formé mes traits ;
Et les Muses, dès mon enfance,
Daignoient m'accorder leurs bienfaits
Amante aimée, heureuse épouse,
Tout faisoit envier mon sort ;
Mais la fortune fut jalouse :
Le bonheur pour elle est un tort

Bientôt disparut à ma vue
Le mortel si cher à mon cœur ;
Quand la foudre perce la nue,
On voit tomber le voyageur.
Ainsi je restois sur la terre
Sans appui, même sans espoir ;

Veuve à jamais et triste mère,
J'eus le courage du devoir.
Remplir sa pénible carrière
En s'effrayant sur l'avenir ;
N'oser regarder en arrière,
Craignant l'effet du souvenir ;
Voir les besoins toujours renaître
Et les moyens s'évanouir,
Qui pourroit, hélas ! être maitre
De ne pas dire.... Il faut mourir !
Eh bien ! sois mon flambeau funèbre,
Lampe, témoin de mes douleurs :
Tu peux un jour être célèbre
Par le récit de mes malheurs.
Fais que sur ma tombe paisible
Les humains jettent quelques fleurs :
Dis-leur que mon ombre sensible
Bénit qui lui donne des pleurs.

Madame la comtesse d'Houdetot

Madame la comtesse d'Houdetot (Elisabeth-Françoise de la Live de Bellegarde) naquit à Paris en 1730. Elle était fille d'un fermier-général, et fut mariée en 1748 au comte d'Houdetot. Cette dame, qui fut amie de Saint-Lambert, et que Rousseau et Marmontel citent avec éloge, cultivait les lettres sans prétentions ; mais seulement comme femme de beaucoup d'esprit. On ne connaît d'elle que quelques pièces fugitives. Elle est morte en 1813.

Jeune, j'aimai ; ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai, la raison me le dit.
Me voici vieille, et le plaisir s'envole ;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encore, et l'amour me console :
Rien n'auroit pu me consoler de lui.

Quand je pense, Damon, qu'une flamme constante
Doit éterniser nos amours,
Je sens que mon bonheur s'augmente
Sur l'espoir de l'aimer toujours.
Non, je crains de ne pas survivre
À la perte des biens que tu me fais goûter ;
S'ils pouvoient cesser d'exister,
Seroit-ce la peine de vivre ?
Par un si triste sentiment
Mon ame n'est point poursuivie.
Malheureux, qui croit en aimant
Ne pas aimer toute sa vie !

Madame Gorgeon

Madame Georgeon (Henriette-Sophie) est née à Paris en 1779. On lui doit de jolies idylles en prose, des pièces fugitives et plusieurs romances dont elle a fait la musique.

Chasseurs qui parcourez la plaine,
Les champs, les montagnes, les bois ;

Fixez votre course incertaine,
Et venez vous rendre à ma voix.

Tandis que la chaleur accable,
Suspendez vos coups inhumains ;
Venez sous ce toit favorable
Recevoir du lait de mes mains.
Si les prières d'une femme
Avoient quelque pouvoir sur vous,
Si j'espérois toucher votre ame
Par des accens plaintifs et doux ;
Vous me verriez tout entreprendre
Pour parvenir à vous changer....
Ah ! croyez-moi, soyez plus tendre,
De chasseur devenez berger.
Près des moutons, dans la prairie,
Votre chien vous caressera ;
Peut-être même votre amie
De tems en tems l'imitera.
Jetez cette arme meurtrière,
La houlette est un doux fardeau ;
La conquête d'une bergère
Vaut mieux que celle d'un oiseau.
Par quelle inhumaine folie
Venez-vous troubler nos hameaux ?
Arrêtez, respectez la vie
De ces paisibles animaux.
Déjà je vois l'arme fatale
Prête à frapper malgré mes cris....
Ah ! craignez que, nouveau Céphale,
Vous n'immoliez une Procris

Que vous a fait la tourterelle,
Pour vouloir lui donner la mort ?

Hélas ! elle est douce et fidelle,
À vos yeux est-ce donc un tort ?
Ah ! fuyez loin de nos retraites
Où règnent la paix, la gaîté ;
Laissez à nos tendres fauvettes
Et la vie et la liberté.
Respectez la paix du bocage,
N'imitez pas l'amour jaloux ;
N'ensanglantez pas le feuillage,
Cherchez-y des plaisirs plus doux.
Il est encore une victoire
Que vous pouvez connoître un jour ;
Heureux qui ne cherche la gloire
Qu'au sein des arts et de l'amour !

Madame de Montégut

Madame de Montégut (Jeanne de Segla), née à Toulouse en 1709, morte dans la même ville en 1752. Elle fut mariée à seize ans à M. de Montégut, trésorier-général de la généralité de Toulouse. Cette dame, qui a remporté trois prix aux Jeux floraux, a composé des odes, des épîtres, des pièces fugitives et fait une traduction presque complète, en vers, des odes d'Horace. Elle savait le latin, l'anglais et l'italien ; ses œuvres diverses ont été publiées à Paris, en 1768, en deux vol. in-8.

C’en est fait, mon berger m’a donc abandonnée !
Inutiles projets d’un heureux hyménée,
Doux nœud, que dans le ciel je croyois voir formé,
Tendres soins, vifs transports dont mon cœur fut charmé,
Trop flatteuse douceur d’une amour mutuelle,
Sortez de mon esprit : Tircis est infidèle.
Tircis n’habite plus ces rivages charmans,
Qui furent tant de fois témoins de ses sermens.
Il préfère à nos jeux innocens et tranquilles
Les attraits séducteurs et l’embarras des villes.
L’ingrat goûte à longs traits de funestes plaisirs :
Quelque nouvel objet a fixé ses désirs.
Hélas ! volage amant, tu brises cette chaîne
Qui devoit pour jamais t’unir à ton Ismène,
Toi qui semblois brûler d’une si tendre ardeur,
Toi, dont l’art dangereux sçut séduire mon cœur.
Pourquoi porter le trouble et le feu dans mon ame ?
Cruel, pourquoi ces pleurs, ces soupirs pleins de flamme,
Quand je te paroissois douter de ton amour ?
Ou lorsque sans me voir tu passois un seul jour ?
As-tu pris tant de soin d’accroître ma tendresse,
Pour faire triompher ta nouvelle maîtresse,
Pour lui sacrifier mes larmes, mes soupirs,
Et rire à ses genoux de mes vifs déplaisirs ?

Ah ! crains les dieux vengeurs, crains l’Amour en colère :
Ils entendront les cris d’une jeune bergère
Dont le cœur innocent crut devoir du retour
À qui par mille soins attestoit son amour.
Dieux justes ! armez-vous, accablez ce parjure ;
Que les cuisans remords lui servent de torture ;

Qu'à son tour il essuye et mépris et fierté ;
Qu'il éprouve l'horreur d'une infidélité ;
Qu'il soit enfin réduit, dans l'excès de sa peine,
À désirer en vain la tendresse d'Ismène
La désirer en vain ! Que dis-je ? Quelle erreur !
Puis-je éteindre ce feu d'où dépend mon bonheur ?
Pardonne ces transports d'une amante éperdue,
Cher Tircis : mon courroux soutiendroit-il ta vue ?
Pourrois-je mépriser un tendre repentir,
Moi qui, malgré les maux que tu me fais sentir,
Et lorsque je te crois infidèle et perfide,
Ne sçaurois arrêter cette flamme rapide
Qui sans cesse vers toi porte mes vœux ardens :
Viens, parois seulement : mes désirs sont contens.
Le plus grand de mes maux, hélas ! c'est ton absence.
Tout me dit maintenant : l'oubli, l'indifférence,
Ont éteint pour jamais l'amour de ton berger :
Dans des liens plus doux il a sçu s'engager
Ah ! soupçon accablant, mortelle jalousie,
Quels coups viens-tu porter à mon ame attendrie !
Non, Ismène, pour toi, non, il n'est plus d'espoir :
Tircis, en s'éloignant, fuit un triste devoir.
On gênoit son penchant par cet hymen funeste.
Il évite des nœuds que sans doute il déteste.
Va, berger trop aimé, garde ta liberté.
Préfère un vain éclat à la simplicité.
Qu'à de nouveaux désirs ton ame soit en proie :
Ismène fait céder son bonheur à ta joie ;

Et, pour prix de l'amour qu'elle a reçu de toi,
Te consacre son cœur, sa tendresse et sa foi.

Ton souvenir, lui seul, pour elle aura des charmes ;
Et quand la mort enfin viendra tarir ses larmes…
Mais que vois-je ? Tircis de retour en ces lieux !
C'est lui ! Charmant Amour, tu brilles dans ses yeux.
Il me cherche, il me voit ; déjà sa voix m'appelle
Fuyez, soupçons jaloux, mon Tircis m'est fidèle

Verdoyant sanctuaire, antique et sombre asile
Du repos, du silence et du sommeil tranquille,
Bois charmant, par le fer jusqu'ici respecté,
Vous tombez ; c'en est fait, l'arrêt en est porté.
Dans votre sein sacré, la hache meurtrière,
Pour la première fois introduit la lumière ;
De ses coups redoublés le rivage mugit ;
L'écho, frappé d'horreur, en répète le bruit,
Et, retenant ses flots, la Garonne étonnée
Pleure les agrémens dont vous l'aviez ornée.
Beaux arbres, dont le faîte élevé dans les airs
Osoit toucher la nue et braver les éclairs,
Une main sacrilège, ébranlant vos racines,
Couvre les champs au loin de vos vastes ruines :
Les citoyens ailés qui, dans chaque printems,
Peuploient vos verds rameaux de nouveaux habitans,
S'envolent éperdus ; leurs cohortes craintives
Éclatent, en fuyant, par des clameurs plaintives ;

Mais d'un aveugle instinct suivant les douces loix,
Je les vois près de vous revenir mille fois.
À leurs yeux effrayés, vos tiges chancelantes,
Contre un acier cruel, débiles, impuissantes,
Penchent leur tête altière, et, d'un effort bruyant,

Rompent, et sur leurs troncs roulent en gémissant.
Quel fracas ! quel débris ! Hier la riante Aurore
Pensoit qu'à ses regards vous paroîtriez encore,
Arbres infortunés. Ah ! vous y paroissez
Sans vie et sans beauté, mutilés, terrassés.
Le Temps, toujours jaloux des droits de son empire,
Irrité que les ans n'eussent pu vous détruire,
Excite contre vous les mortels aveuglés.
Que vous sert de compter des siècles écoulés ?
Un jour vous voit périr ; vous rampez sur le sable,
D'un cruel attentat image formidable.
Quels objets offrez-vous à mes yeux éplorés,
Hauts chênes, vieux ormeaux, vainement révérés !
Je n'écouterai plus, sous votre épais feuillage,
De la sœur de Progné le tendre et vif ramage,
Le murmure léger du zéphire nouveau,
Ou le gazouillement d'un paisible ruisseau.
Sous vos berceaux obscurs, dans vos routes chéries.
Si propres à causer de douces rêveries,
Aux écarts du génie abandonnant mes sens,
Jamais je ne verrai les objets ravissans
Dont une illusion subite et poétique
M'a si souvent tracé le tableau magnifique.
Dans ces charmans transports, vous étiez à mes yeux
Le séjour fortuné des nymphes et des dieux :
J'y croyois voir les jeux des folâtres ménades,
Les danses, les concerts des sylvains, des dryades ;
Diane, rassemblant les déesses des bois,
Poursuivre, terrasser une biche aux abois.

Mais plus souvent encore, écartant le mensonge
Et l'ivresse agréable où son erreur nous plonge,
La vérité venoit y frapper mes esprits.
Bois sacré, sous votre ombre elle m'avoit appris
À juger sainement des biens de la fortune,
À braver des soucis la présence importune,
À priser la vertu sous des dehors obscurs,
À craindre les plaisirs et leurs sentiers peu sûrs.
Votre calme profond dans mon ame inquiète
Sçavoit insinuer une douleur secrète.
Inconnue aux mortels que le monde a charmés ;
J'y venois oublier mille projets formés
Par l'aveugle désir d'une gloire frivole.
Des fragiles humains chère et trompeuse idole.
Chez vous je retrouvois mon esprit et mon cœur,
Qu'égare trop souvent un éclat séducteur.
La nature sans art, la simplicité nue,
Ramenant ma raison, y délassoient ma vue !
Je trouvois le repos, inestimable bien,
Et le bonheur du sage étoit alors le mien :
Inutiles regrets !... Mais pourquoi de mes larmes
Viens-je arroser ici les débris de vos charmes ?
Qu'est-ce qui m'attendrit sur vos mourans appas ?
Dois-je pleurer des maux que vous ne sentez pas ?
Hélas ! en vous voyant, une amère tristesse
Par un secret retour me saisit et me presse.
Tout passe, tout périt. Bientôt, ainsi que vous,
De l'implacable mort j'éprouverai les coups.
La poussière et l'oubli deviendront mon partage,
Et, s'il reste de moi quelque légère image

Que l'amitié sensible ait pris soin de tracer,
Le temps, qui détruit tout, sçaura trop l'effacer.

Madame Defrance

Madame Defrance, née Chompré, a mis en vers, sur la traduction de Gail, les odes d'Anacréon. Elle a aussi mis en vers les idylles de Jauffret, sur l'Enfance et l'Amour maternel.

Toi que j'appelle en vain, toi qui n'es plus, hélas !
Sous le marbre fatal qu'une cendre insensible,
Au delà du cercueil, dans un séjour paisible,
Si tu vois les regrets qu'on te donne ici-bas,
Jouis, jouis des miens, ombre à jamais chérie !
De tes douces vertus connois tout le pouvoir :
Étrangère à ce monde où je n'ai plus d'amie,
Quand je ne t'y vois plus, je gémis de m'y voir.
Il est tant de mortels, fatigués de la vie,
Qui demandent aux dieux un éternel repos !
Ils traînent de longs jours, et tu nous es ravie !
Toi, qui vivais tranquille et consolais mes maux,
Ma peine est aujourd'hui ma seule jouissance ;
En m'occupant de toi, j'aime à l'entretenir ;
L'illusion du souvenir
Me rend quelquefois ta présence
Et mêle à ma douleur un rayon de plaisir.
Je crois me retrouver et te revoir encore
Sous tes simples bosquets, jadis si beaux pour moi.

M’échappant au sommeil, je contemple avec toi
Le spectacle riant du lever de l’aurore :
Tu me fais remarquer la fleur prête d’éclore,
Et tu donnes un charme à tout ce que je voi.
Tantôt sous le triste feuillage
Des vénérables ifs plantés par tes aïeux,
Du soleil trop ardent nous évitons les feux ;
Et dans mes vers j’esquisse un paysage,
Tandis que ton pinceau le reproduit bien mieux.
De tes chers amis entourée,
Tantôt je te revois, abrégeant la soirée
Par cent et cent jeux innocens,
Nous réjouir de ta gaîté naïve,
Attacher notre esprit à tes moindres accens,
À des riens que tes soins rendroient intéressans,
Et nous faire oublier l’aiguille fugitive
Qui, trop tôt, du sommeil ramenoit les instans :
Mais quelle horreur, quand il s’efface,
Ce songe si court et si beau !
Lorsqu’il me fuit et qu’à sa place
Je ne découvre qu’un tombeau !
Je m’en éloigne en vain ; l’amitié me rappelle :
La sincère amitié craint de se consoler.
Oui, mon cœur, accablé de ta perte cruelle,
Veut que long-temps pour toi mes pleurs puissent couler.
Chaque jour dont le ciel prolongera ma vie,
À ta tombe amenée, à cet asile affreux,
Ah ! j’irai m’y livrer à la mélancolie,
Seul et dernier plaisir de l’être malheureux.

Madame Victoire Babois

Madame Victoire Babois, née en 1759 ou 1760, est morte en 1839. Elle était nièce de Ducis.

Cette dame ayant toujours vécu à Versailles au milieu de sa famille et d'un petit cercle d'amis, et n'ayant eu de liaison suivie avec aucun homme de lettres qui pût lui enseigner les règles du style et de la composition, est restée telle que la nature l'a faite, et n'a cherché à imiter aucun modèle ni à produire d'effet calculé. Ses poésies, dont la troisième édition a été publiée en 1828, se composent d'élégies de divers genres, d'épîtres et de pièces fugitives. Elle a fait aussi quelques opuscules en prose. Ses élégies maternelles sont celles qui ont le plus contribué à établir sa réputation littéraire.

Voici les vers que madame Babois adressa la veille de sa mort à son amie madame Mélanie Waklor :

La mort enfin m'ordonne de la suivre,
Et dans sa froide nuit je me sens enfermer ;
Mais mon cœur semble me survivre :
Vos chants si doux savent le ranimer ;
Je n'ai plus le pouvoir de vivre :
Je sens encor celui d'aimer.

Muse, vous dont la voix douloureuse et chérie
Au jour que je fuyais a rattaché ma vie,
Et qui m'avez fait voir, au travers de mes pleurs,
Son épineux sentier jonché de quelques fleurs ;
Par le malheur elle était obscurcie :
Par vos innocentes douceurs

Vous l'avez ranimée, éclairée, embellie ;
Ô Muse, je vous remercie.
Quand j'ignorais, hélas ! vous et mon triste sort,
Dans la langue des dieux je redisais sans cesse
Les vers si doux que sans effort
À Racine dictait sa Muse enchanteresse.
Des neuf savantes sœurs j'adorais les appas ;
Mais à vous je ne pensais pas.
Vous dormiez sans songer à vous faire connaître.
Grands dieux ! que j'étais loin de croire à vos faveurs !
Mais, réveillée enfin aux cris de mes douleurs,
Dans mon cœur je vous sentis naître,
Et de ce cœur brisé sortir avec mes pleurs.
Depuis lors, sans être appelée,
Je vous vis quelquefois animer mes loisirs ;
Muse, vous avez su les changer en plaisirs ;
Et, par vos charmes consolée,
Bientôt j'osai vous suivre et saisir vos pinceaux.
Que de soins je pris pour vous plaire !
De vous je n'attendais alors pour tout salaire

Qu'une faveur secrète et surtout le repos.
O Muse ! vous avez exaucé ma prière.
Sans la fuir, mais aussi sans chercher la lumière,
Sous votre empire heureux, avec paix et douceur,
Je savourais votre ambroisie.
Vous glissiez doucement sans exciter l'envie.
A qui ne veut de vous, vous donnez le bonheur
Mais on ne peut chérir les filles de Mémoire
Sans aimer quelque peu la gloire.
Hélas ! de mes vieux ans sort un destin nouveau ;

Et sur le bord de mon tombeau,
Quand je devrais me taire et n'avoir d'autre envie
Que de couler en paix le reste de ma vie,
Je deviens moins timide, et, cédant au désir
D'apprendre ce qui doit me suivre,
Je veux savoir, enfin, si j'ai l'espoir de vivre
Quelques momens dans l'avenir.
J'en crains l'événement, j'en cherche le présage ;
Et dans ce beau projet, dussiez-vous y périr.
Muse, vous m'entraînez et vous voulez courir.
Partez donc, Muse, et du naufrage
Puisse un ciel pur vous préserver.
De maint et maint écueil puisse-t-il vous sauver !
Que de votre nacelle il écarte l'orage ;
Et moi, loin de prétendre à vos faveurs,
Malgré vous je veux être sage.
Oui, je veux renoncer à cueillir quelques fleurs,
Dont rien ne peut, hélas ! rajeunir les couleurs.
On vous suit trop long-temps, c'est un commun usage.
Muse vieille est encor volage ;
Elle fuit, reparaît, prodigue des douceurs
On la crut trop jadis, on la croit davantage ;
Ce penchant s'augmente avec l'âge.
Vainement la vieillesse est là :

Toujours fidèle à sa folie,
Quiconque écrivit écrira ;
Mais ce n'est plus qu'une manie,
Une habitude du cerveau ;
Et puis sans fin la plume trotte
Rien à rayer, tout paraît bon ;

On s’abandonne à sa marotte.
Ah ! que de vers on fait lorsqu’en vers on radote !
Pauvre Muse, pour vous je crains bien ce travers,
Et je ne sais pas trop si je le dis en vers ;
Car enfin, avouons la chose,
On finit par rimer en prose.
Croyez-en mes conseils, le public est malin,
Dérobons-lui notre déclin.
Peut-être il vous aime, mais il n’a nulle envie
Des fruits vains et tardifs de votre fantaisie.
Que pour nous désormais les vers ne soient qu’un jeu
Dont il n’ait point la confidence.
De labeur cela nous dispense,
Et nous n’en ferons pas pour peu ;
Puis je me garderai d’un indiscret aveu,
Trop heureuse, entre nous, de pouvoir en silence
Jeter tous nos chefs-d’œuvre au feu.
Mais, hélas ! vous partez. Ce périlleux voyage,
Muse, vous le ferez ; c’est votre dernier vœu
Peut-être je voudrais, tranquille sur la plage,
Pour contenter encore un désir curieux,
Sur des flots incertains vous suivre au moins des yeux ;
Mais j’aperçois le noir rivage,
Et, sur son trône assis, l’inexorable Dieu
Que ne saurait fléchir Muse au gentil langage.
Déjà Caron m’appelle et m’attend au passage.
Puissiez-vous dans ce triste lieu
Ne me suivre jamais ! adieu donc, Muse, adieu.

ÉLÉGIES MATERNELLES.

Hélas ! il est donc vrai, je suis seule ici-bas !

Dans tout ce que j'aimais j'ai subi le trépas.
Amie, épouse, fille et mère infortunée,
Par tous les sentimens à souffrir condamnée,
À peine je quittais les jeux de mon berceau,
Que déjà de mes pleurs j'arrosais un tombeau.
Ma faible adolescence, à l'abandon livrée,
Redemandait au ciel une mère adorée.
Je lui devais un cœur qu'elle aimait à former,
Tous mes vœux, mes plaisirs, le bonheur de l'aimer.
Sa raison toujours pure, et surtout sa tendresse,
Jusqu'au sein de la mort éclairaient ma jeunesse ;
Ses trop longues douleurs m'ont appris à souffrir,
Et ses derniers momens m'ont appris à mourir.
Ah ! malgré tous ses maux, du moins ma tendre mère
N'a perdu ses enfans qu'en perdant la lumière ;
J'étais entre ses bras, elle a vu ma douleur,
Et son dernier soupir est encor dans mon cœur.
Je n'ai depuis ce jour rencontré dans la vie
Que la douleur toujours de la douleur suivie.
Ah ! qu'il fut vain pour moi le rêve du bonheur !
Que le réveil fut prompt !... Dans l'ennui, la langueur.
Lasse de déplorer une longue misère,
J'aurais trouvé la mort ; mais, hélas ! j'étais mère

Par le courroux du sort quand j'avais tout perdu,
En me donnant ma fille il m'avait tout rendu.
Je crus, dans le transport d'une si douce ivresse.
Pour la première fois connaître la tendresse ;
Et l'amour maternel s'enrichit dans mon cœur
D'un amour malheureux éteint par la douleur.
La vie à chaque instant me devenait plus chère,

En songeant qu'à ma fille elle était nécessaire…
Et ce dernier objet de mes plus tendres vœux,
La Mort vint le frapper sur mon sein malheureux !
Dans mes bras, sans pitié, saisissant sa victime,
L'inhumaine me laisse et referme l'abîme.
Je n'aperçois plus rien, rien qu'un désert affreux.
Il n'est plus pour mon cœur, il n'est plus pour mes yeux,
D'aurore, de printemps, de fleurs, ni de verdure ;
Je ne vois qu'un tombeau dans toute la nature.
Avec ma fille, hélas ! tendresse, espoir, bonheur,
Tout a fini pour moi, tout est mort dans mon cœur.

En vain toujours errante et toujours inquiète,
Je crois fuir ma douleur en fuyant ma retraite ;
Ici pour mes yeux seuls la nature est en deuil,
Et tout semble avec moi gémir sur un cercueil.
Malgré moi-même, hélas ! de ma fille expirante
Je retrouve en tous lieux l'image déchirante.
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs
Tour-à-tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein, et, d'une main débile,
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.

Le nom de mère, hélas ! qui fit tout mon bonheur,
Ses accens douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourmens, sa faiblesse ;
Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main,
Elle m'appelle encore et tombe sur mon sein…
Dieu puissant, Dieu cruel, tu combles ma misère !
C'en est fait, elle expire, et je ne suis plus mère !

Ses yeux, ses yeux si doux sont fermés pour toujours.
Ma fille !... Non, le sort n'a pas touché tes jours ;
Me séparer de toi n'est pas en sa puissance ;
La preuve de ta vie est dans mon existence.
Oh ! reste dans mes bras ; pour combattre tes maux
J'inventerai des soins et des secours nouveaux.
Tout deviendra possible au transport qui m'inspire :
Ma fille, tu vivras puisqu'enfin je respire.
Accusant, menaçant, implorant tous les dieux,
J'invoquerai pour toi les enfers et les cieux
Palpitante d'effroi, ta mère infortunée
Ose te disputer à la Mort étonnée ;
Entends, entends mes cris... Tu ne me réponds plus
O trop aveugle espoir ! ô tourmens inconnus !
Dieu, rends-moi mon erreur et ce transport funeste :
Mon délire est, hélas ! le seul bien qui me reste.

Toi qui fis de mes jours le charme et le tourment,
Toi que tant de soupirs rappellent vainement,
Ma fille ! cher objet d'amour et de souffrance,
Ah ! laisse mes regrets errer sur ton enfance.
Rends à mon cœur trompé ces jours remplis d'appas
Où mes plus tendres soins ne me rassuraient pas.

Tu croissais sous mes yeux quand tu me fus ravie.
En naissant sur ton front la rose s'est flétrie,
Et la mort s'apprêtait à tromper mon espoir,
Quand mes yeux s'enivraient du plaisir de te voir
Dans l'ombre de la nuit ma craintive tendresse
Auprès de ton berceau me ramenait sans cesse.
Combien de fois, hêlas ! le retour du soleil

Me vit pâle et tremblante attendre ton réveil,
Et mon ame, attachée à ta paisible couche,
S'ouvrir au doux souris qui naissait sur ta bouche ?
Tes baisers innocens faisaient passer mon cœur
Des pleurs de la tristesse aux larmes du bonheur.
Sur mon sein ranimé quand tu puisais la vie,
Quand tes yeux se fixaient sur ta mère attendrie,
Quand ton front me peignait le naïf enjoument,
Ah ! qu'alors mes ennuis s'oubliaient aisément !
Dans ton cœur ingénu je me plaisais à lire :
Souvent je t'écoutais pour apprendre à t'instruire.
Tes caresses, ta voix, tes regards si touchans,
À ta mère attentive annonçaient tes penchans.
Conduite par mes soins, la raison pour te plaire,
Se mêlant à tes jeux, perdait son air austère,
Et si tous les talens venaient m'environner,
Je ne les cultivais que pour te les donner.
De toute fausse idée éloignant l'imposture,
J'aimais à conserver ton âme libre et pure ;
Mais, pour la vérité laissant mûrir ton cœur,
Je croyais assez faire en faisant ton bonheur ;
Et dans mes yeux charmés ton aimable innocence
En cherchant sa leçon trouvait sa récompense.
Celui qui sait de Flore enchaîner la faveur
Dans le bouton qui naît prévoit déjà la fleur :

Ainsi dans ton esprit avide de culture,
Mes désirs inquiets devinaient la nature ;
Et, dans ces doux travaux conduite par l'amour,
J'amassais en secret pour t'enrichir un jour.
En soins ingénieux la tendresse est fertile,

Et le cœur à l'esprit sait rendre tout facile.
Quel changement terrible ! hélas ! ces heureux jours,
En vain je les rappelle, ils ont fui pour toujours.
Depuis l'instant affreux où tu me fus ravie,
Et qui dut être, hélas ! le dernier de ma vie,
Ma jeunesse s'écoule en regrets impuissans,
Et toujours superflus, et toujours renaissans.
Rien ne peut de mon cœur tromper l'inquiétude ;
Rien ne peut de t' aimer remplacer l'habitude :
Mes vœux n'ont point d'objet, mon ame est sans désir ;
Je n'ai plus devant moi qu'un éternel loisir ;
Et le sommeil suspend l'ennui qui me consume,
Pour me le rendre encore avec plus d'amertume.
Hélas ! les soins touchans, les pleurs de la pitié,
Tout aigrit ma douleur, et je fuis l'amitié.
Elle me cherche en vain ; en vain, toujours plus tendre,
Elle poursuit un cœur qui ne peut plus l'entendre.
Sa voix, sa douce voix, réclamant son pouvoir,
Vainement dans mon ame ouverte au désespoir,
De la froide raison rappelle la constance :
Le courage n'est plus où n'est plus l'espérance.

Où vais-je ? où suis-je, hélas ! ô douleur, ô tourment !
Ne puis-je sans souffrir respirer un moment ?

Je sens gémir mon cœur, un poids affreux l'oppresse ;
O ma fille ! il te cherche, il t'appelle sans cesse.
Mes yeux furent, hélas ! témoins de ton trépas ;
Je sais que tu n'es plus, et je ne le crois pas.
En pleurant sur ta tombe, au Dieu qu'en vain j'implore
Ce cœur infortuné te redemande encore ;

Il s'attache égaré, frémissant, incertain,
Sur des restes muets qu'il repousse soudain.
Et, toujours renaissant dans mon ame éperdue,
Ce douloureux transport me ranime et me tue.
Du désespoir enfin la déchirante horreur
Suit ce doute insensé que dément ma douleur.
Je succombe ; mes yeux se couvrent d'un nuage ;
Je sens fuir ma pensée et même ton image ;
Ma voix ne gémit plus, mes yeux n'ont plus de pleurs ;
Avec le sentiment j'ai perdu mes douleurs.
Au sommeil malgré moi je cède anéantie ;
Pour prolonger mes maux il sépare ma vie ;
D'un ravissant prestige animant ses pavots,
Dans un songe plus doux que le plus doux repos,
Il suspend mes esprits et mon ame éperdue :
Le sort est désarmé, ma fille m'est rendue !
Mon cœur même est trompé, c'est elle, je la vois !
Et lorsque tous mes sens s'élancent à la fois,
Quand je crois la saisir hélas ! à chaque aurore,
Ma fille dans mes bras revient mourir encore.
La nuit, sourde à mes cris, emporte un songe vain,
Et replonge en fuyant le poignard dans mon sein.
Dieu, qui vois mes tourmens, hélas ! dès mon jeune âge,
J'aimai la vérité pour t'aimer davantage ;
À l'amour maternel qui fit tout mon bonheur,
L'amour de la vertu s'unissait dans mon cœur ;
Ce cœur trop malheureux t'offrit un pur hommage.

Termine enfin ses maux et brise ton ouvrage :
Pour aimer et souffrir s'il sortit de tes mains,
Ah ! qu'il a bien rempli ses malheureux destins !

Hélas ! qu'à ma douleur lentement je succombe !
Je vois s'ouvrir sans cesse et se fermer ma tombe.
Le sommeil bienfaisant qui suspendait mes maux,
A mes maux dès long-tems refuse ses pavots.
Chaque instant sur mes yeux répand un jour plus sombre :
De moi-même bientôt je ne suis plus qu'une ombre.
Je vois à mon aspect la pitié qui frémit ;
On doute en me voyant, lorsque ma voix gémit,
Si c'est elle en effet, si c'est moi qui soupire,
Ou la douleur qui vit, qui parle et qui respire ;
Et je fatigue encor de mes tristes regrets
Le rivage du saule et l'ombre des forêts.
Un feu sombre et mourant m'anime et me dévore :
Telle en un lieu funèbre on voit errer encore
L'incertaine lueur d'un lugubre flambeau
Qui lentement pâlit et meurt sur un tombeau.
Avec effort déjà je cherche ma pensée ;
Je me surprends moi-même immobile et glacée,
Étouffant avec peine un sanglot douloureux :
J'ai perdu jusqu'aux pleurs, seul bien des malheureux.
Il est temps que sur moi la tombe se referme,
Et le comble des maux amène enfin leur terme.
Hélas ! il est donc vrai, je perdrai ma douleur :
Je sens que tout finit, oui, tout, jusqu'au malheur.
Empire de la mort, vaste et profond abîme,
Où tombent également l'innocence et le crime ;

De ton immensité la ténébreuse horreur
N'a rien qui désormais puisse étonner mon cœur.
Ma fille est dans ton sein ; ah ! c'est trop lui survivre !
J'ai vécu pour l'aimer, et je meurs pour la suivre.

À M. ***.

Mon sexe, dites-vous, déshérité des cieux,
Ne sait juger ni vers ni prose.
Un style clair et pur, obscur ou vicieux ;
Du bon ou du mauvais : c'est pour lui même chose.
Jamais de l'analyse il ne prit le compas ;
Enfin, de l'art d'écrire il ne se doute pas.
Hé bien ! passe pour l'art d'écrire :
Mais il faut nous permettre au moins de savoir lire.
Si vous tenez rigueur, si vous n'accordez rien,
Nous lirons malgré vous, et nous lirons très-bien.
On a vu, grâce à la sottise,
On voit et l'on verra pédans lourds et diffus
Écrire sans s'entendre et sans être entendus,
Et s'admirer surtout, quoi que la raison dise.
Mais femme en l'art des mots est beaucoup moins apprise ;
De la clarté du sens elle fait plus de cas,
Et n'admire jamais ce qu'elle n'entend pas.
Bien il est vrai pourtant que l'austère analyse
Ne procède pas à sa guise.
Elle s'en va décomposant,
Recomposant et détruisant,
Sur l'avenir, sur le présent,
La douce illusion que la nature a mise.
Cette méthode exacte a pour nous peu d'appas ;

Messieurs, ne vous en fâchez pas :
On peut être, je crois, sans vous faire une injure,
Du même avis que la nature.
Et puis, la vérité qui marche pas à pas,

Bientôt nous conduirait peut-être,
À vouloir juger notre maître ;
Et quel serait votre embarras,
Si nous allions vous bien connaître !
En vous analysant sans nous laisser charmer,
Le résultat bien net d'une telle science
Ne nous offrirait pas, je pense,
Trop de raisons pour vous aimer.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chefs-d%E2%80%99%C5%93uvre_-po%C3%A9tiques_des_dames_fran%C3%A7aises. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.